



This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

- + *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
- + *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
- + *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
- + *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

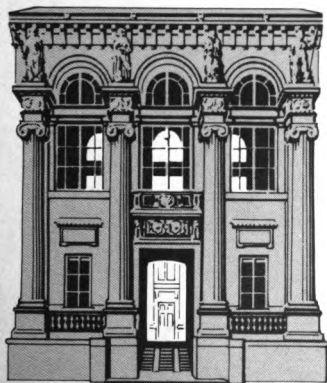
About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at <http://books.google.com/>





TAYLOR INSTITUTION LIBRARY



ST. GILES · OXFORD

by L.-A. de Caraccioli

Vet. Fr. II A. 1906

L A
GRANDEUR
D' A M E.

A 1

RUSSIAN

ALAN

LA GRANDEUR D' A M E.

*Ouvrage dédié à SA MAJESTÉ
IMPÉRIALE & ROYALE
APOSTOLIQUE.*

Exultavit ut gigas ad currendam viam; à
summo coelo egressio ejus.

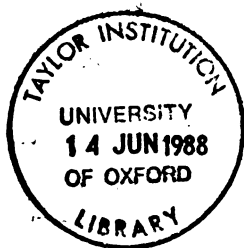
Psal. 18. v. 6.

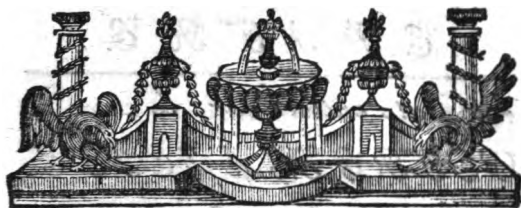
Nouvelle Edition, revue & corrigée.



A F R A N C F O R T,
Chez { J. F. BASSOMPIERRE, Libraire à Liege.
J. VANDENBERGHEN, Libr. à Bruxelles.

M. D C C. L X I I.





A

**SA MAJESTÉ
IMPERIALE,
ET
ROYALE APOSTOLIQUE.**



ADAME,

*Si la Grandeur d'Âme ven-
noit à se perdre, on la trouver.*

E P I T R E.

roit toute entière dans le cœur de
VOTRE MAJESTÉ.

Celle que je décris dans cet Ouvrage , n'est qu'une ombre de l'héroïsme qui vous caractérise.

L'imagination ne sauroit s'élever autant que ces vertus magnanimes qui rendent votre Regne l'école des Monarques. La Religion citera dans ses fastes l'heureuse époque de votre auguste Naissance, de votre Couronnement, de vos Triomphes, comme les plus beaux jours de solennité. Elle vengera les Ecri-

vains du silence rigoureux que leur impose votre modestie, en devenant elle-même votre Pantgyriste.

Je dois sans doute craindre qu'en parcourant ce Livre, on ne me taxe de présomption; mais cette gracieuse bienveillance, avec laquelle VOTRE MAJESTÉ a daigné lire mes Ouvrages, & même les louer, excusera ma témérité. Il est naturel de désirer la plus grande gloire à laquelle un Auteur puisse ja-

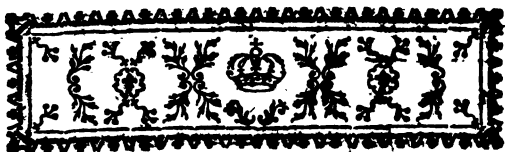
E. P. J. T. R. E.

mais aspirer, celle de rendre
public le profond respect avec
lequel je suis,

MADAME,

DE VOTRE SACRÉE
MAJESTÉ,

Le très-humble, très-obéissant & très-
faible Serviteur,
LE MARQUIS CARACCIOLI,
Colonel au Service du Roi de Po-
logne, Electeur de Saxe.



AVANT-PROPOS.

IL est temps de démasquer cette vanité mondaine qui ose se parer du titre de Grandeur, & de faire voir aux hommes qu'ils ne sont véritablement grands que lorsqu'ils se rapprochent de Dieu. Ceux qui ne connoissent d'autre gloire que les triomphes du monde & le bruit des exploits, n'approuveront sûrement pas cet Ouvrage; & même le titre les aura trompés : mais l'immortel *Fléchier* fera mon apologie. Voici comme il s'exprime dans la magnifique Oraison funebre de l'il-

ij AVANT-PROPOS.

lustre Turenne : Si ce Héros, dit-il, n'avoit su que combattre & vaincre, s'il ne s'étoit élevé au-dessus des vertus humaines, si sa valeur ou sa prudence n'avoient été animées d'un esprit de foi & de charité, je le mettrois au rang des Scipions & des Fabius, & je laisserois à la vanité le soin d'honorer la vanité..... S'il avoit fini ses jours dans l'aveuglement & dans l'erreur, je louerois en vain des vertus que Dieu n'auroit pas couronnées ; je répandrois des larmes inutiles sur son tombeau ; & si je parlois de sa gloire, ce ne seroit que pour déplorer son malheur.

On s'éleve au-dessus de l'Univers, lorsqu'on puise en Dieu la source de sa grandeur ; & l'on rampe avec l'insecte, quand on se borne à la terre. La dignité d'une ame im-

mortelle ne sauroit se contenter d'un éclat momentané. Tous ces hommes profanes qu'on nous vante comme des demi-Dieux, ne furent que des Héros postiches. Le préjugé les encense, & la raison les plaint.

Je fais qu'il faut du courage pour oser fronder les opinions d'un monde qui croit la grandeur d'ame indépendante de la Religion; mais on est toujours assez fort, lorsqu'on a la Vérité pour soi. C'est un axiome de morale, que les circonstances, l'objet & la fin sont nécessaires pour toute bonne action, & que le moindre vice corrompt la meilleure.

Quelque médiocre que soit cet Ouvrage, j'ose dire que ces malheureux temps, où l'incrédulité s'es-

iv AVANT-PROPOS.

force d'ériger l'orgueil en héroïsme , exigeoient un pareil Livre. Toute ambition dépouillée de son éclat n'offre plus que des avantages temporels, & conséquemment des intérêts sordides.

L'ame, comprenant le cœur & l'esprit, m'a paru le terme le plus propre à exprimer nos idées & nos sentiments. Personne n'ignore que cette substance, purement spirituelle, produit toutes les opérations que nous distinguons par différents noms : l'esprit n'est que son action, & le cœur que sa volonté.

L'Univers étant fort petit, il résulte qu'on ne sauroit être grand, lorsqu'on ne s'étend pas au-delà de ses limites. Ainsi voilà le procès jugé entre ceux qui restreignent la

AVANT-PROPOS. v

grandeur d'ame aux actions de cette vie , & ceux qui ne lui assignent point d'autre terme que l'Eternité. Il s'agit seulement d'en instruire le Public; & c'est ce que je vais faire.

Il a différentes sortes de Grandeur, au point que ce mot qui n'auroit dû être employé que pour désigner la sublimité de notre raison & l'immensité de Dieu, sert à caractériser la vanité des hommes. On appelle grands ceux qui possèdent des honneurs ou des biens périssables, quoique souvent ils pensent de la manière la plus basse & la plus indigne. Le monde ne se corrompt & ne s'avilit, que parce qu'on ne place pas la gloire où elle doit être. Des Ravageurs de Provinces se croient des amis de l'humanité; les Incrédules, des Philosophes;

vj AVANT-PROPOS.

& les Beaux-Esprits, des Génies.
Dieu seul peut élever l'ame & lui inspirer des sentiments magnanimes, parce qu'il est lui seul le principe de toute élévation. Tandis qu'on croira l'amour-propre source des vertus, dit l'inimitable *Fénelon*, on ne fera jamais rien de grand. La sphère est trop bornée pour pouvoir y prendre un vol hardi, noble & sublime. On diroit que nous revenons à la première enfance du monde; car il faut aujourd'hui prouver des vérités qu'on a enseignées pendant six mille ans. La nouvelle Philosophie a tellement défiguré les choses, qu'on prend pour des paradoxes ce qui est démontré. La plupart des hommes se reglent selon la mode, & non suivant la raison.

Toute ame est naturellement grande quant à son origine, son essence, & sa destinée; mais ce qu'on appelle grandeur d'ame, consiste dans la sublimité des actions. Il y a une chymie pour les esprits, comme pour les corps; ceux-ci s'exaltent par l'entremise du feu, ceux-là par le secours de la Religion: sans elle, toute élévation n'est qu'une foible vapeur.

La grandeur d'ame qui a Dieu pour objet, ne meurt jamais; celle, au contraire, qui n'a que la fortune ou l'éclat de ce monde en vue, expire avec son héros. On a beau la révéler, & lui ériger des marbres précieux; elle demeure dans un silence éternel, parce qu'elle n'est plus. Mais victimes des sens, des passions, des hon-

viii AVANT-PROPOS.

neurs , nous dénaturons la véritable gloire , & nous en faisons un fantôme relatif à nos préjugés & à nos goûts.

Ce n'est qu'en renversant l'idolâtrie du *Moi*, source de toute présomption, qu'on peut voir éclore la véritable grandeur d'âme. Nous usurpons les droits mêmes de la Divinité, lorsque nous osons nous attribuer nos vertus. Elles dérivent du principe immuable & infini , dont chaque homme sent l'impression. Le grand crime des Païens , fut de se complaire dans leurs propres Ouvrages. Il ne faut rien retenir d'une action éclatante, que l'humilité.

Le tonnerre fait plus de bruit que tous nos exploits ; les Démons, dont on ne peut nier l'exis-

AVANT-PROPOS. ix

ence sans être impie, ont plus d'esprit que tous nos beaux Génies; & les animaux mêmes, plus de force & plus de ruse: de sorte qu'il n'y a qu'un motif sublime qui puisse relever nos actions. C'est ce que je vais essayer de prouver, en parcourant toutes les facultés de l'homme, & toutes les choses extérieures qui doivent l'affecter. Je souhaite avoir rempli mon objet.

Si l'on se plaint de ce que le style ne répond pas à la dignité du sujet, & de ce que le Lecteur n'est point retenu par des descriptions pompeuses, ni intéressé par des définitions nouvelles, je dirai que la vérité est simple, & que les métaphores, ainsi que les fables, n'affectent qu'un instant, & laissent le cœur vide & l'esprit sans lumière.

*** AVANT-PROPOS.**

Nous cédon's l'élégance à la mode, c'est-à-dire, les antitheses & les épi-grammes, aux Philosophes modernes qui ont besoin de ce vernis pour colorer leurs paradoxes. On n'apperçoit ordinairement des éclairs, que lorsque le ciel se couvre de nuages : les jours sereins s'annoncent sans éblouissement & sans fracas. D'ailleurs il n'est pas facile de prendre l'effor lorsqu'on est gêné par la crainte de ne pas réussir. La Dédicace de cet Ouvrage m'en imposoit trop pour laisser à mon esprit une certaine aisance dont on a besoin lorsqu'on écrit. A force de vouloir trop bien faire, on fait souvent moins bien.

Cet Avant-Propos a suffisamment développé tout le plan de l'Ouvrage, que je devois intituler

AVANT-PROPOS. xj

L'Élévation de l'Ame, lorsque j'appris de Monseigneur *Zaluski*, Evêque de Kiovie, Prélat d'une érudition immense, qu'il existoit un Livre sous le même titre. On écrit tant, que, si cela dure, il fera aussi difficile d'imaginer des titres nouveaux, que de produire des pensées neuves.

AMST. chez M. LAFITE

TABLE

DES CHAPITRES.

CHAP. I.	D es <i>Livres</i> ,	page 1
II.	<i>Des Pensées</i> ,	21
III.	<i>Des Sentiments</i> ,	50
IV.	<i>Des Desirs</i> ,	70
V.	<i>Des Passions</i> ,	82
VI.	<i>Des Sens</i> ,	95
VII.	<i>Des Plaisirs</i> ,	108
VIII.	<i>Des Douleurs</i> ,	126
IX.	<i>Des Vérités</i> ,	139
X.	<i>Des Opinions</i> ,	155
XI.	<i>Des Travaux</i> ,	168
XII.	<i>De la Liberté</i> ,	191
XIII.	<i>Des Vertus</i> ,	202
XIV.	<i>Des Défauts</i> ,	218
XV.	<i>De la Prospérité</i> ,	231
XVI.	<i>De la vraie Grandeur</i> ,	251
XVII.	<i>De la Piété</i> ,	266
XVIII.	<i>De la Superstition</i> ,	279
XIX.	<i>De la Vie présente</i> ,	296
XX.	<i>De la Vie future</i> ,	320

Fin de la Table.

LA



L A
GRANDEUR
D' A M E.

CHAPITRE PREMIER.

Dés Idées.



QUAND j'aurois toute la
finesse d'esprit qu'on peut
desirer dans les plus agréa-
bles Sociétés; quand j'au-
rois composé des Ouvrages où brille-
roit tout le feu de l'imagination & du
génie; quand j'aurois inventé des sys-
tèmes capables de tenir l'Univers dans

A

le silence & dans l'admiration; quand j'aurois formé des projets dignes de soutenir les Empires ou de les relever; quand je me ferois signalé par des conquêtes aussi rapides que celles d'Alexandre: si je n'ai l'Eternité pour objet, mon âme a perdu ses travaux & ses talents, & elle reste; malgré tout son éclat, dans une situation qui la dégrade, & qui la confond avec les hommes charnels. Tout ce qui doit périr ne sauroit être le terme d'un être immatériel: il faut à l'âme des objets immortels à contempler, parce qu'elle est elle-même immortelle; & c'est seulement alors qu'on peut dire qu'elle s'exalte & qu'elle se connoît.

Nous parcourrons d'abord les idées; mais sans examiner si elles sont factices ou innées, & sans vouloir les définir, parce que nous n'avons point intention de faire un Ouvrage de controverse. Il vaut beaucoup mieux travailler

à relever l'ame de l'humiliation où elle est , que de se livrer à des questions métaphysiques dont il ne résulte souvent que des visions & des mots.

Les idées, chez tous les hommes; naissent du bon sens, de l'esprit, ou du génie; les premières sont justes, les secondes brillantes, & les troisiemes sublimes: mais sous quelque aspect qu'on les envisage, elles se perfectionnent chacune à sa maniere, lorsque l'ame vient à s'élever. Entre ces différentes nuances, il y a les idées qui dépendent en quelque sorte des personnes & des climats. Les idées du Peuple sont moins nobles que celles des Grands, mais souvent plus solides; de même que les idées des vieillards l'emportent en justesse sur celles des jeunes gens qui n'ont de mérite que la fécondité. Nous en dirons autant des idées qui différencient les habitants du Nord de ceux du Midi: les unes sont

plus vives, & les autres plus raisonnables. .

Quoiqu'il en soit de cette différente maniere de percevoir les choses, les objets matériels ne doivent jamais nous fixer. Il faut sortir du cercle étroit de cet Univers, & remonter au principe des êtres, au lieu de contempler leur surface. Mais en vain nous sentons que notre ame, créée pour la Divinité, cherche à se faire jour à travers les brouillards qui nous obscurcissent; nous nous endormons dans le sein des nuages, & nous prenons à peine la résolution d'élever les yeux. Il n'y a que l'ambition d'obtenir des honneurs périssables, qui nous semble une véritable élévation.

Cependant, pour peu que nous rentrions en nous-mêmes, nous oublions les corps, & nous semblons être tout esprit. L'homme, en tant qu'image de Dieu, ne sauroit se représenter deux

& deux faisant quatre, & le tout plus grand que sa partie, sans entrevoir un ordre invariable & primordial qui donne le mouvement à cet Univers, & que nous ne sommes pas maîtres de changer ni d'altérer. Les essences des objets exposés à nos regards, essences indépendantes de nos réflexions, de nos desirs, & même de notre existence, sont autant de degrés qui nous élèvent jusqu'à l'Etre des êtres. On s'élance avec sublimité, & l'on pénètre dans le Sanctuaire de l'Eternel & de l'Infini, où tous les siècles vont se perdre en quelque sorte, pour renaître continuellement. C'est ici que l'on peut bien s'écrier avec Tertullien : *O homme ! reconnois ta dignité.*

L'ame qui paroît éteinte chez la plupart des hommes, ou par l'abus qu'ils font de sa lumière, ou par le peu de connoissance qu'ils en ont, est plus active que le feu même chez le Sage qui

en profite. C'est là qu'il faut l'examiner, & en suivre les progrès, pour avoir une juste idée de sa grandeur. Saint Augustin, que nous imiterions si nous étions moins charnels, est le vrai modele d'une ame sublime. On ne faudroit lire sans transport ses Confessions & ses Soliloques; il n'y conserve que les yeux de l'esprit, & le langage de la vérité.

Nous avons tous deux sortes d'idées; celles qui se bornent à la figure de ce monde, & celles qui entrevoyent un Univers tout spirituel. Notre raison, convaincue de son immortalité, ne peut se replier sur elle-même sans découvrir un instant où nous vivrons d'une manière toute céleste. En vain les objets matériels qui nous investissent de toutes parts s'efforcent de nous courber vers la terre; l'ame se réveille par intervalles, & nous fait sentir que les idées spirituelles seront à jamais son

centre & son élément. Il s'agit d'être attentif à ces impressions, & de les suivre, si nous voulons honorer notre origine, & nous souvenir de notre dernière fin; mais je rougis pour l'humanité, quand je me figure combien on l'avilit & on la dégrade. Si l'on dispute aujourd'hui sur les idées, ce n'est que pour contester leur spiritualité, & des ranger dans la même classe que l'instinct. La Philosophie à la mode, inclinant vers le Matérialisme, dérobe conséquemment à nos yeux l'excellence de notre esprit & la grandeur de sa destinée. Qui auroit cru que, dans le sein même d'une Religion toute spirituelle & toute divine, nous oublierions ce que les Païens n'ont pu méconnoître au milieu des ténèbres de l'Idolâtrie; & que nous regarderions comme fable ce qui leur parut une vérité incontestable, & ce qui fit l'objet de leur consolation & de leur espérance?

Notre malheur vient de ce qu'on ne s'occupe point à contempler l'ame, & de ce qu'on la dépouille de sa véritable grandeur ; pour en revêtir des honneurs instantanés, & des biens aussi caducs que la fortune qui les procure. L'homme doit se ménager des moments où l'ame supérieure à tout ce qui doit périr converse avec elle, jouit d'elle, & s'élève jusqu'à la source des idées, qui ne peut être que Dieu, notre élément & notre vie.

Il est une lumière indéfectible, qui éclaire tout homme venant en ce monde, & qui frappe notre entendement de ses rayons ; nous sommes réellement coupables, si nous en détournons les yeux. C'est elle qui sous l'aspect des choses visibles se communique aux Païens mêmes, & dont nous devons nous servir pour arriver aux choses invisibles ; tous les différents êtres qui constituent cet Univers, sont autant de

miroirs qui nous renvoyent les clartés célestes, autant d'échos qui nous répètent à chaque instant la voix toute-puissante de la Sagesse infinie dont ils émanent.

Tous les mortels apperçoivent les mêmes objets, mais tous ne les considèrent pas du même œil. Les sensuels ne découvrent dans ce monde qu'une superficie qui les amuse; les Philosophes y reconnoissent la magnificence d'un Ouvrier immense dans ses productions; & les Chrétiens y apperçoivent une perspective qui n'est digne de nos regards qu'autant qu'elle s'avance vers le Ciel. Salomon ne voyoit que vanité sous le Soleil, parce que son ame s'élevoit au-dessus des astres. Lorsqu'on parvient à ce degré, bien différent de tous ceux que l'Astronomie compte & détermine, on voit les colosses se réduire en atomes, & le monde lui-même fondre comme la cire. On voit les ri-

chesses, les honneurs & les plaisirs, tomber en poudre comme l'Idole de Dagon en présence de l'Arche sainte; on voit notre vie animale comme un jour dans la succession des temps, & moins qu'une seconde dans l'ordre de l'éternité.

Je fais que notre ame ne peut briller par elle-même, & que ses lueurs ne sont qu'une réfraction de la lumière indéfectible; mais c'est en cela que nous pouvons distinguer le solide du frivole, le durable du momentané, le faux du vraisemblable. Si l'on en doute, il suffira de parcourir les actions & les ouvrages de nos Philosophes Chrétiens, qui beaucoup plus à Dieu qu'à eux-mêmes, & par conséquent bien plus citoyens du ciel que de cette terre, semblent avoir déjà commencé leur éternité. Cette carrière, bien plus lumineuse que celle des Héros profanes, aboutit aux vrais biens, & c'est alors

que l'intellect paroissant se transfigurer dans un rayon, à l'aide duquel on entrevoit la grandeur d'une Ame remplie de son Dieu, semble un prisme qui représente ces beautés toujours anciennes & toujours nouvelles, que le grand Augustin se repentoit d'avoir aimées si tard.

Les idées, qui, chez tous les hommes, sont, pour ainsi dire, des tableaux de l'Archétype universel dont ils tiennent leur existence, devroient par elles-mêmes conduire au grand & au vrai; mais jouets des passions, & victimes d'une mauvaise éducation, nous n'ouvrons les yeux que pour admirer des objets sensibles & périssables. Où sont les maîtres qui nous avertissent, aussi-tôt que nous pouvons raisonner, que la figure de ce monde passe, & qu'il n'y a que notre ame qui dans tout cet Univers mérite la prééminence ? où sont les maîtres qui saisissent la vue

d'une plante, ou d'un insecte, pour nous rappeler au Créateur; qui nous accoutument de bonne heure à désirer le Ciel, à mépriser la terre, à ne goûter de plaisir que celui de penser, & à trouver Dieu au fond de nous-mêmes, où il réside plus que par-tout ailleurs? Ces pratiques paroissent si chimériques, que peut-être nos Lecteurs nous ont déjà regardé comme visionnaire: cependant si nous examinons l'origine, la nature, & la destinée de notre être, cette méthode nous paroît, & raisonnable, & nécessaire. Toute éducation des Nobles, ainsi que des Roturiers, des Souverains, ainsi que des Sujets, doit avoir pour fin l'exaltation de l'ame. On doit rectifier les idées, épurer les pensées, & les diriger de manière que l'éternité soit le premier & le dernier objet qu'on envisage. Si, pour exciter les enfants à se distinguer & à s'appliquer, on ne manque jamais

de leur rappeler la grandeur de leur Maison, & de leur remettre devant les yeux les exploits de leurs Ancêtres, n'est-il pas plus juste d'exciter leur émulation & leur vertu par le souvenir d'une ame qui émane de Dieu, qui subsiste en Dieu, & qui doit retourner à Dieu ?

Toutes les idées ont entr'elles une chaîne, ou plutôt une filiation. La manière dont nous voyons aujourd'hui les objets, n'est peut-être qu'une suite des premières impressions que nous avons reçues dans notre enfance. Les plus petites choses en apparence influent sur nos perceptions & sur nos sentiments. Notre vie n'est qu'une complication de mille hazards, & de mille circonstances : le plus brillant exploit, ainsi que le plus magnifique ouvrage, ne tirent souvent leur source que d'une simple phrase, ou d'une seule entrevue ; des paroles qui ont paru ne pas nous

affecter dans le temps qu'elles étoient prononcées, sont devenues par la suite l'occasion de nos préjugés, de nos goûts, de notre conduite, & peut-être de notre vocation. Combien d'hommes dont la fortune n'est que le résultat d'une visite, d'une lecture, & même d'un regard ?

Ceux qui ont soin de la jeunesse doivent sans doute trembler à ce récit, & penser qu'ils ne sauroient jamais être trop attentifs & circonspects. L'ame d'un enfant est pour ainsi dire entre les mains d'un Gouverneur ; il l'abaisse, ou il l'élève, selon les idées qu'il inspire. Chez lui tout parle, tout instruit, tout est significatif. Ces générations d'hommes charnels & pusillanimes, qui ne connoissent d'éternité que le jour qu'ils coulent, d'immensité que le pays qu'ils habitent, d'infinité que la pensée qu'ils produisent, sont ordinairement le fruit d'une mauvaise éducation. L'esprit se

concentre facilement dans la sphere des sensations, lorsqu'il n'est point excité, de même que le feu reste au sein d'un caillou, quand on ne travaille pas à l'en faire sortir. Et voilà pourquoi les grandes idées sont si rares; pourquoi des hommes qui auroient pu réformer leur Nation, ne sont que des hommes de routine; pourquoi des âmes qui s'éleveroient au-dessus des astres, rampent dans la poussière; & pourquoi l'on ne cesse de regretter les personnages célèbres qu'on ne retrouve plus.

Les idées confuses dont le monde est rempli, & qui causent les faux jugemens, émanent d'un esprit sensuel & rampant; mais les idées claires naissent d'une âme qui s'approfondit & s'exalte. C'est par cette raison que toutes celles qu'on admire chez les grands hommes, paroissent dans l'ordre le plus systématique, & dans la plus belle

liaison. Telle est par exemple la *Théodicée* de Leibnitz, telle la *Recherche de la Vérité* de Mallebranche, où l'on découvre plus de génie que dans les négociations & dans les exploits. On s'étonne, à la lecture de ces ouvrages, de voir jusqu'où l'ame peut arriver. Si nos beaux esprits, qui les appellent un jeu d'imagination, vouloient ou pourroient les approfondir, ils verroient comme les passions peuvent se spiritualiser, les sens se taire, le corps s'abaisser, l'ame s'élever, l'esprit s'exalter. Les idées isolées ne produisent rien que des faillies ou des chimères; mais les idées, lorsqu'elles se lient, enfantent ces principes & ces systèmes que nous appellons les Sciences. Ainsi les Mathématiques sont le fruit des combinaisons, & la Métaphysique le résultat de la méditation.

Tous les esprits sans doute n'ont pas la capacité de percevoir les choses avec

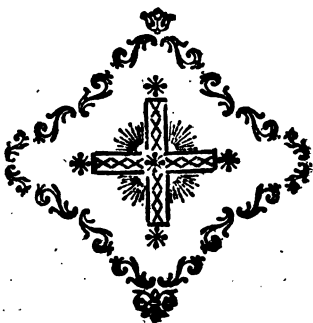
la même pénétration. Dieu, immense dans ses productions, qui n'a pas fait deux grains de sable qui se ressemblent, n'a pas créé deux esprits qui soient parfaitement égaux : mais comme cette différence n'est que du plus au moins, chaque homme peut se dégager de la matière, & s'élancer selon sa force au-delà de ce monde périssable. Le Pay-san lui-même, tout grossier qu'il nous paroît, fait faire abstraction des objets qu'il apperçoit, & se figurer un instant où les cieux & la terre passeront ; les saisons qu'il voit successivement revenir & s'en aller, servent à le convaincre que l'univers doit finir comme il a commencé, & qu'il n'y a rien d'éternel que Dieu dont les années ne sauroient s'atténuer. D'ailleurs, quel est l'homme qui, par le moyen des nombres & des jours qu'il peut multiplier autant qu'il veut, n'ait pas l'idée de l'éternel & de l'infini ? Nous avons donc le germe

des plus grandes idées : & si les hommes s'étudioient à les développer, leurs actions ne seroient que des conséquences tirées de la raison ; & la vanité, qui paroît être aujourd'hui la seule élévation, s'anéantiroit pour faire place à la magnanimité. Nous ne verrions plus ces orgueilleux qui confondent la grandeur avec la vanité ; mais nous trouverions des personnages décents qui s'oublieroient pour faire respecter la Divinité. Nous ne verrions plus ces âmes basses qui mendoient des honneurs pour s'attirer de la considération ; mais nous rencontrerions des Héros, qui, grands par eux-mêmes, rougiroient d'une gloire empruntée. Nous ne verrions plus des êtres raisonnables se glorifier d'un aussi vil objet qu'un équipage ou un habit ; mais nous appercevrions des Sages, dont l'ambition consisteroit à acquérir des connoissances, & à faire du bien.

Périssent donc à jamais toutes les idées qui ne tendent pas à la véritable grandeur ! Le monde ne gémit , que parce qu'on n'apperçoit les objets que du mauvais côté. Les riches en conséquence n'ont que des honneurs à prétendre, & les pauvres que des disgrâces & des humiliations. On fuit la vertu comme un objet hideux , ou tout au moins importun , tandis qu'on court au-devant du crédit , & qu'on l'encense. Si les idées sublimes sont le partage de la vraie grandeur , c'est-à-dire ces idées qui remontent à leur source , & qui n'entrevoient rien que par rapport à l'éternité ; ne craignons pas de le dire , il n'y a gueres d'homme en place , qui , dépouillé de son rang , ne devienne un individu bien médiocre. Les dignités , chez la plupart des Grands , sont une affection léthargique , qui rend leur esprit insensible aux objets les plus intéressants. Ils ne



voyent & n'entendent que d'une manière toute matérielle , qui ne leur donne que des réponses de mort. Ils devroient s'élever sur les débris de leurs passions, & ce sont les passions qui les élèvent.



C H A P I T R E II.

Des Pensées.

Toutes les beautés de l'Univers ne sont que des ombres en comparaison de la pensée. C'est elle qui, plus rapide que l'éclair, vole d'un pôle à l'autre, parcourt l'Univers, anatomise la matière, décompose les éléments, fixe le Soleil, nous reproduit, nous multiplie, se connoît en un mot, & s'élance jusques dans le sein de la Divinité même. Que n'est-il possible de saisir cette pensée, si féconde dans ses opérations, si exacte dans ses recherches, si active dans ses découvertes, si précise dans ses combinaisons, si vaste dans ses projets, si sublime dans ses méditations ! Par-tout elle pénètre, & par-tout on ne peut la pénétrer.

La faculté de penser nous rend en

quelque sorte des êtres immenses, capables de nous suffire jusqu'à un certain point; & soit en dormant, soit en veillant, nous conservons le sentiment de notre existence qui ne nous abandonne jamais. Chaque homme, sans en excepter un seul, roule, dans une espèce de sanctuaire, des projets, des plaisirs, des chagrins. Le corps n'est qu'un rideau, qui semble dérober aux yeux du Public les opérations de l'âme, & qui lui laisse toute la liberté de penser ce qu'elle veut, & comme elle veut, en présence même des Tyrans les plus despotiques.

Mais ces avantages, quoiqu'infiniment précieux, perdent tout leur mérite, si, au lieu d'élever nos pensées, nous avons la stupidité de les confondre avec nos sensations. Il faut que notre esprit, se ressouvenant toujours de sa première origine, soutienne sa dignité jusques dans les plus

petites choses. Cette préconception est d'autant plus nécessaire, que notre siècle, ridiculement orgueilleux, anéantit la véritable grandeur de l'homme, pour ne lui présenter que des simulacres de gloire, ou des monstres de vanité.

Combien de pensées produites tous les jours à pure perte ! Les uns s'égareront au milieu d'eux-mêmes, de manière à ne pouvoir se retrouver ; les autres ne projettent que des chimères, qui ne sauroient se réaliser : ceux-ci bornent toute leur existence à cette misérable vie ; ceux-là s'endorment dans le sein des plaisirs criminels. On doit se contenter, si, sur mille personnes, on en trouve une seule qui pense avec solidité. Il semble que ces temps heureux, illustrés par la présence des Anciens, reprochent à notre âge sa dépravation & sa frivolité. On ne sauroit les parcourir, sans s'appesantir d'un

contraste qui doit bien nous alarmer :
& nous humilier.

Si l'on connoissoit tout le prix d'une
seule pensée, si l'on savoit qu'elle est
une image du Verbe éternel, la pro-
duction d'une substance vraiment in-
corruptible, & peut-être le résultat de
mille coups d'œil, de mille circonstan-
ces & de mille combinaisons qui nous
ont échappé, on ne penseroit qu'avec
un vrai plaisir, & l'on regarderoit
comme une espèce d'enfantement cha-
que réflexion qu'on fait. Quelle mer-
veille, que cette fécondité avec laquelle
l'homme le plus brut engendre à cha-
que instant des pensées sur tous les ob-
jets ! Ce phénomène toujours renaîs-
sant mérite sans doute de notre part,
& une attention spéciale, & un vérita-
ble respect : car nous devenons en quel-
que sorte créateurs toutes les fois que
nous imaginons ; & c'est ici que nous
paroißons dans toute notre grandeur.

&

& que , pour ne pas méconnoître une telle gloire, nous devons continuellement élever nos esprits.

S'il nous étoit plus difficile de penser, & si cette opération ne se réitéroit que par intervalles , nous en serions sans doute bien plus émerveillés. C'est ainsi que nous méconnoissons le bienfait de l'Etre souverain, & que nous sommes ingrats , parce qu'il est trop magnifique & trop bon ; & c'est ainsi que l'habitude nous rend insipides les choses les plus précieuses. On admire tous les jours le mécanisme d'une pendule, on s'extasie à la vue de ces efforts qui font mouvoir un automate, on vante avec emphase les ruses d'un animal ; & la faculté de penser, chose unique & infiniment plus admirable que la structure des cieux, neveille pas notre attention. Nous doutons des miracles, ou nous en allons chercher dans des histoires apocryphes , que

B

l'Eglise rejette ; & le prodige d'une ame qui toujours engendre & jamais ne s'épuise, d'une ame que toutes les révolutions des siècles ne sauroient altérer , parce qu'elle est essentiellement indivisible, nous semble une opération très-ordinaire. Mais aurions-nous oublié que nous sommes le souffle de Dieu même , que nous agissons & pensons en lui, que nos réflexions, purement spirituelles, surnageant en quelque sorte sur des flots de sang, & ne pouvant jamais s'allier avec le moindre grain de matière, produisent une agilité qui nous transporte au-delà des astres & des mers, qui nous introduit dans le sanctuaire des sciences , & nous rend capables d'examiner , de connoître & de juger ? L'esprit donne , pour ainsi dire, commission à sa pensée de tourner autour du Soleil , de pénétrer jusqu'aux entrailles de la terre ; & cette pensée, aussi fidèle que subli-

le, revient selon ses desirs, après avoir parcouru tous les recoins de l'Univers sans autre véhicule que sa propre spiritualité.

Nos pensées, en tant que rayons de l'ame, peuvent se comparer au feu dont l'utilité dépend de l'usage. Si elles sont employées à propos & avec discernement, elles éclairent & elles échauffent; au lieu que si on les abandonne à leur volubilité, elles causent les plus terribles embrasements. Il ne s'agit, pour nous en convaincre, que d'ouvrir les Livres qui traitent de la Religion & des mœurs. Ceux-ci calment les passions, illuminent l'entendement, inspirent l'amour du bon ordre; ceux-là renversent les idées, offusquent la raison, & ne laissent après eux que des regrets & des débris. On ne peut lire qu'en frémissant les pensées de nos Philosophes modernes : échappées de leur cœur, comme des étincelles d'une

fournaisé , quels ravages n'ont-elles point excités.

Il n'y a pas une plus grande marque d'aveuglement, que la fureur de vouloir écrire tout ce qui passe par l'esprit. Notre ame, assujettie en quelque sorte à la circulation du sang , & s'élevant ou s'abaissant à mesure que les objets matériels nous affectent & nous remuent, ne peut manquer d'avoir des illusions , des doutes & des songes. Mais convient-il de divulguer ces misères qui nous humilient ; & n'est-ce pas imiter une personne qui nous raconteroit ses rêves ? Cependant voilà notre malheur : on ne distingue pas les pensées d'aventure des pensées de réflexion, & l'on ose présenter au Public des idées qui prouvent la foiblesse du cerveau, & les donner pour des arguments invincibles , ou pour de merveilleuses découvertes. La nouveauté, qui a toujours l'art de plaire & d'en imposer,

pique la curiosité des Lecteurs, & insensiblement ils admirent & ils adoptent des visions qu'ils prennent pour des vérités. Ils ne font pas attention que quiconque veut laisser errer son imagination à son gré, peut produire les plus monstrueuses singularités.

Ceci nous prouve la nécessité indispensable d'épurer nos pensées, & de les rendre conformes aux intentions de la Divinité, qui nous ordonne d'estimer notre ame plus que le monde entier. Le Sage agit en Chymiste à l'égard des productions de son esprit : il les analyse, les examine; & après en avoir extrait les choses les plus sublimes qu'il conserve, il rejette ce *caput mortuum* que certains Auteurs osent nous offrir comme un chef-d'œuvre.

La pensée n'est pas toujours un trait passager, mais une production merveilleuse, qui tantôt devient l'occasion d'un ouvrage solide, & tantôt d'une vie toute

employée à mériter un bonheur éternel. Quels espaces que ceux qu'elle parcourt ! quels obstacles que ceux dont elle triomphe ! quelles perfections que celles qu'elle acquiert ! Elle ne paroît d'abord qu'une lueur presque imperceptible, & elle devient insensiblement un astre qui dissipe les ténèbres de l'ignorance & des préjugés, & qui rend, pour ainsi dire, tous les objets transparents. Avec quelle subtilité ne s'insinue-t-elle pas dans les corps les plus compactes pour en faire l'anatomie ! avec quelle précision ne débrouille-t-elle pas les affaires les plus compliquées !

C'est donc en nous, & non dans les entrailles de la terre, qu'il faut puiser les véritables trésors. L'argent se détruit, les diamants périront ; mais nos pensées, qui ont Dieu pour fin, triomphent de la rigueur des temps, & vont s'unir à ces Intelligences célestes qu'on ne peut trop admirer.

Ceux qui aiment passionnément la Poésie, s'imaginent que l'ame ne s'exalte véritablement que lorsqu'elle s'exprime dans des vers pompeux; & ceux qui courent après des phrases cadencées, croient que sa sublimité dépend d'un style orné : mais le Philosophe oublie les mots qui sont arbitraires, pour examiner l'objet qui fixe l'esprit; & c'est ce qui le décide dans le jugement qu'il porte de l'élévation ou de la bassesse d'une pensée. Ni les négociations que le monde admire, ni les exploits que les Histoires vantent, ne peuvent l'éblouir. Il sait que nos pensées naissent d'un principe immortel; & que, si elles n'y retournent pas, elles sont vaines & défectueuses, quelque bruit qu'elles fassent dans l'Univers. Que de Héros, en conséquence, qui malgré l'éclat de leur réputation, ont dégradé leur ame! que de Savants, qui ne l'ont employée qu'à leur perte, & souvent à celle des

autres ! que de Politiques , qui ne l'ont fait servir qu'à des chimères ! que de Souverains , qui ne l'ont pas connue , & qui même ont agi comme s'ils avoient honte de la connoître ! Le monde n'est qu'un assemblage de Matérialistes de pratique ou de spéculation ; & si quelques hommes spirituels échappent à la multitude , ils passent pour des originaux , & peut-être pour des insensés. Quelle idée en effet a-t-on de ces personnes qui vivent au fond des solitudes , & dont tout le bonheur consiste à s'entretenir avec leurs pensées , & à méditer les années éternelles ? On les regarde comme des êtres inutiles , parce qu'ils ne jouent plus , & ne perdent plus leur temps dans des visites de désœuvrement & d'ennui.

Pensons , mais d'une manière qui fasse honneur à la sublimité de notre être ; & nous gémirons bien sincèrement à la vue de ces erreurs. Chaque

fiècle nous apporte peu de bonnes réflexions, parce que les années se perdent dans le sein des bagatelles & des plaisirs. Ne secouons-nous jamais cette misérable poussière qui voltige autour de nous sous mille formes différentes ? La Métaphysique, quoiqu'un champ si fertile en hypothèses, & où l'imagination se promène tant qu'on veut, est le vrai laboratoire des pensées. Les autres sciences les rectifient, mais celle-ci les excite, & les rend dignes de l'être dont elles émanent. Cela se voit dans saint Augustin, qui n'est jamais plus sublime que lorsqu'il raisonne en Métaphysicien. Alors toutes les puissances de son ame se déploient avec magnificence, & l'on croit entendre la Vérité même prononcer des oracles éternels. Si l'on avoit de pareilles idées, la face de l'Univers changeroit indubitablement. Au lieu de ces objets périssables qui nous occupent, l'éter-

nité deviendrait le terme immuable de nos affections.

Plusieurs personnes s'imagineront peut-être, & sur-tout après l'exemple du grand Augustin, que l'ame ne peut s'élever sans le secours du génie : mais c'est une erreur ; d'autant plus que le génie, presque toujours limitrophe de la folie, s'égare très-facilement s'il n'est bien dirigé. L'histoire nous en offre une multitude d'exemples dans la chute de tant d'hommes célèbres qu'un excès d'esprit a perdus. On hazarde tout, quand on se croit des ressources pour suffire à tout. Dès que nos pensées sont raisonnables, & qu'elles tendent à celui qui en est le principe, elles ont l'élévation qu'on doit desirer. Mais nous, qui avons tant de capacité pour discuter des intérêts, former des intrigues, ménager une fortune ; nous nous croyons stupides sitôt qu'il s'agit d'élever nos ames jusqu'à Dieu. Nos pen-

sées ne sont plus alors que des distractions, ou plutôt des illusions qui nous rappellent à la terre.

S'il étoit possible d'extraire & de produire à nos yeux tout ce qui se passe dans l'intérieur des hommes, on seroit effrayé de voir leur bassesse, leur corruption, leur frivolité. On trouveroit que leur cœur est ce sanctuaire profané dont parle Ezéchiel, où l'on a mis des objets immondes à la place du vrai Dieu. On trouveroit, au lieu de tant de sages réflexions que la raison auroit droit d'espérer, les plus absurdes chimères & les projets les plus insensés. Notre esprit n'est fécond que lorsqu'il s'agit d'imaginer des modes, ou de favoriser les passions : ainsi l'ame, absorbée par notre manière d'agir, fait en vain des efforts pour pouvoir s'élever. Ces malheurs, n'en doutons pas, ont enfanté le monstrueux dogme du Matérialisme. On se per-

B. 6

suade facilement qu'on est de même nature que les bêtes, lorsqu'on en suit l'instinct.

Cependant les Peuples dont la conception est tardive ayant plus le temps de réfléchir, & ceux dont la pénétration est vive plus d'aptitude à comprendre, chaque Nation peut envisager les objets immatériels. En vain on voudroit accuser les climats. Nous savons que le physique d'un Pays, malgré l'influence qu'il a réellement sur les esprits, selon les justes observations de l'immortel *Montesquieu*, n'est pas cause si nos pensées toujours errantes n'ont pas un point d'appui. C'est dans nos visites, nos spectacles & nos jeux, ce malheureux tourbillon qui nous entraîne, que nous devons chercher le principe de notre dissipation. Eh ! comment tout le jour abandonnés à des folies que nous chérissions plus que nous-mêmes, pourrions-nous méditer avec

plaisir sur des vérités qui les condamnent !

Mais quelle sera la digue que nous opposerons à ce torrent, si nous voulons rendre à notre ame le lustre qu'elle a perdu ? Tous les Philosophes nous l'ont enseigné , eux qui par de sages entretiens , des lectures solides , & de fréquentes méditations , conserveront la gloire de vivre en êtres raisonnables. On ne sauroit croire combien les discours des personnes prudentes & éclairées influent sur nos jugements & sur notre humeur. Leurs pensées s'identifient avec les nôtres , & nous prenons sans nous en appercevoir les nuances & les tons de leur esprit. Les hommes célèbres de tous les temps se rechercherent & s'électriferent dans une communication mutuelle de réflexions & de sentiments , qui engendrèrent des étincelles vives & pures. Que j'aime à me représenter , non ces

Académies où président la jalousie & l'ostentation , mais ces Sociétés tranquilles , qui , sans prétention & sans faste , se défient du merveilleux , cherchent le vrai , gémissent sur les préjugés , & n'estiment de biens & d'honneurs que l'exaltation de l'ame & l'humiliation du corps ! C'est un avantage que procurent les Villes , & sur-tout celles qui par le grand nombre des Habitants laissent le choix des conversations. On ne trouve dans les petits endroits que des Sociétés fort bornées , & souvent de petites idées & de petits sentimens.

Ce n'est pas que je veuille louer ces grandes assemblées où l'on ne s'applique qu'à jouer , à admirer la frivolité , à étaler le luxe , à railler la vertu ; ces assemblées , où l'on regarde d'un œil dédaigneux les Sages qui , par bienfaisance , ont dû s'y trouver. Quel entretien que celui des gens du monde ! & quel

malheur d'être obligé de toujours l'écouter ! tout y est révééré comme la vérité, excepté la vérité même. Les pensées, qui de leur nature cherchent à s'élancer, retombent & se perdent dans l'avilissement. Voilà comme se passe notre vie, si nous n'avons soin de la spiritualiser par des lectures solides.

Rien n'est aussi excellent qu'un bon Livre, qui, fidele tableau d'un cœur pur & d'un esprit éclairé, inspire l'amour de la vérité. On a beau multiplier les productions littéraires & philosophiques à l'infini, & trouver des Ecrivains presque à chaque pas, un Ouvrage solide n'en sera pas moins admirable aux yeux de la saine raison. Les choses utiles ont toujours leur valeur ; & les bons Livres sont en plus petit nombre que jamais, si on les compare à cette multitude énorme de compositions détestables qui circulent de toutes parts. Nos pensées ont besoin d'être

nourries par la lecture. Plus on converse avec les morts, plus on apprend à vivre. Quel profit l'Ange de l'Ecole ne tira-t-il pas des Ouvrages du grand Augustin ! c'est là qu'il puisa ces idées sublimes qui furent l'aurore de son excellente morale. Les esprits des Auteurs & des Lecteurs se confondent, pour ainsi dire, ensemble, & il en résulte une parfaite harmonie qui met l'âme à l'unisson de la vérité.

Je ne parle point de ces lectures qu'on peut appeller tumultueuses, parce qu'on ne les fait que par intervalles, & au milieu d'une vie toute dissipée ; mais j'entends une application assidue, qui nous arrache aux folies du monde, qui nous inspire du goût pour la retraite, & qui nous persuade que nous sommes indigents & malheureux, si nous n'avons le temps ou le courage de demeurer seuls. Voilà dès-lors la plupart des ouvrages à la mode qu'on doit laisser à

l'écart, comme plus capables de dissiper l'esprit que de le recueillir. Toute ame qui se concentre dans la sphere des Romans, ou qui s'égare dans des lectures à l'infini, ne peut plus prendre l'effort, & les pensées réfléchies s'évanouissent insensiblement. Nous avons besoin d'une lecture qui intéresse, qui convainque, & qui nous élève. Continuellement tyrannisés par les sens, nous devenons tout corps, si quelque lumière ne nous reveille, & ne nous fait appercevoir l'excellence de notre raison. Mais cette lumière ne brille sûrement pas dans ces livres ténébreux où l'homme est relégué dans la classe des bêtes, ni dans ces dissertations impies où l'on nous ravit la douce espérance d'une heureuse éternité. Cependant on ose se familiariser avec des erreurs aussi pitoyables, & à l'aide de quelques jolies phrases, & de quelques définitions qui semblent toutes neu-

ves, croire d'aussi étranges paradoxes.

L'Art de se connoître, par Abbadie; *les Essais de Morale*, par Nicole; *l'Existence de Dieu*, par Fénélon; *les Elevations sur les Mysteres*, par Bossuet; *l'Anti-Lucrece*, par Polignac; tels sont les Ouvrages immortels qui apprendront à notre ame à s'élever : Ouvrages, qui par leurs principes réduisent en poudre nos Philosophes modernes & leurs objections, & qui couvrent à jamais de confusion tant de liseurs assez imbécilles pour les admirer. S'il est vrai qu'une pensée en amene une autre, & que de conséquence en conséquence on s'éleve à l'Etre des êtres, on ne peut trop étudier les Auteurs qui nous apprennent à penser. Cet art qu'on ignore, parce qu'on ne veut pas le connoître, fait tout le mérite de notre raison : car quiconque ne pense que par aventure, n'est homme qu'à demi. Il faut savoir méditer, & puiser, dans un :

si noble exercice , la sublimité d'esprit qui se trouve en chacun de nous.

Quelle digne occupation que celle de réfléchir ! elle est le dépouillement de nos affections terrestres , & l'agrandissement de notre être. Je vois tous les Sages méditer par préférence , & s'absorber dans l'abyme de cette Puissance infinie qui nous fait respirer. L'esprit se divinise en quelque sorte lorsqu'il se contemple lui-même ; car alors il communique intimément avec Dieu , dont il est la vive expression. Si la Société exige que nous conversions , la dignité de notre ame veut que nous méditations. Heureux tempérament , qui nous rend Philosophes & Citoyens ! Il ne s'agit pas de faire des efforts pour méditer : la pente naturelle de notre intelligence nous entraîne vers la réflexion. Se réserver quelques moments dans la journée pour se rendre compte de ses actions , & s'abandonner simple-

ment à la seule idée de son existence, voilà tout le mystère, & toute l'économie de la méditation. On voit alors son néant & sa grandeur; & l'on appelle la révélation au secours, comme l'unique moyen de concilier deux choses aussi disparates. Nos pensées, presque toujours fruit de la frivolité, se fixent dans la méditation; & nous les sentons alors s'épurer, se multiplier, & s'exhaler comme un parfum qui va rendre hommage à l'Eternel.

L'homme est tellement né pour réfléchir, que, lorsqu'il ne médite pas, il rentre dans la classe des animaux, dont un instinct mécanique détermine les opérations. Lorsqu'on ne se donne pas le temps d'unir deux idées, l'esprit s'évapore en faillies ou en illusions. C'est le malheur de notre siècle, qui, semblable à un tourbillon d'étincelles, dont la lueur se dissipe sur le champ, n'a ni la force de produire une lumière vive

& durable , ni celle d'engendrer une chaleur capable de nous exciter à la vertu.

La faculté de penser étant le plus bel appanage de l'homme , & la pensée la première fonction de sa vie , on ne doit jamais perdre l'habitude de s'étudier. Cette étude , bien différente des connoissances profanes , n'a pas besoin d'autre maître que de la raison. Ce ne sont ni les projets vastes , ni les systèmes extraordinaires , ni les exploits bruyants , qui forment notre grandeur. *Cicéron* fut le plus éloquent personnage , *Séneque* le plus ingénieux ; & la vérité ne les regarde que comme des cymbales retentissantes. Il suffit d'observer combien nos pensées charnelles ont peu de durée , & de jeter un coup d'œil sur cette misérable terre , couverte de tombeaux & de débris , pour en être persuadé.

Il faut distinguer les pensées qui s'é-

garent , de celles qui s'élevent. Celles de nos beaux esprits , par exemple , qui s'efforcent de vouloir fonder les profondeurs de la Sagesse éternelle , bien loin d'avoir aucune élévation , ne sont que des pensées errantes & ridicules. S'il ne s'agissoit que de penser sans frein & sans justesse , les foux seroient les hommes les plus sublimes. Ainsi ces Ouvrages téméraires où l'on ose secouer le joug de la Foi , ne sont que le fruit d'une extravagance capable d'humilier. On fait que ce n'est que par dérision qu'on appelle les incrédules Esprits forts , & qu'il n'y a rien de plus foible que leur prétendue raison.

Nous pouvons nous abstenir de penser si le Soleil est immobile , si la Lune est cause du flux & reflux , si les planètes ont des habitants , si les couleurs sont dans les yeux ou dans les objets , si les bêtes sont de pures machines : mais nous devons penser que notre

ame vient immédiatement de Dieu , qu'elle doit vivre en lui , retourner à lui , & ne jamais éprouver la moindre altération ; nous devons penser que l'Etre suprême est l'ordre , & que cet ordre exige que nous soyons sobres , dociles , laborieux & prudents ; nous devons penser que la Religion Chrétienne est toute divine , que son culte est absolument nécessaire , & que sans elle toute grandeur n'est qu'orgueil. Voilà les pensées qui s'exaltent , & non celles qui se repaissent de plaisirs , de richesses & d'honneurs. Il ne s'agit que de les exciter en nous , & la chose est facile , si , comme nous l'avons dit , nous recherchons l'entretien des Sages , nous aimons les bonnes lectures , & nous employons la méditation ; trois pratiques qu'il faut entremêler avec soin & sans confusion. Mais on tient une conduite toute différente. Lit-on un Ouvrage solide ; on ne s'en ap-

plique point les réflexions : vit-on dans la retraite ; on s'abandonne à la paresse ou à la misanthropie : & c'est ainsi qu'on étouffe l'esprit, au lieu de l'exciter.

Quant à la liberté de penser, que nos beaux Esprits préconisent de toutes parts comme la suprême félicité, nous dirons qu'elle n'est qu'un vrai libertinage. Il n'y a point d'homme qui ne doive compte de ses pensées à celui qui fonde les cœurs & les reins ; & si elles ne sont pas conformes aux Loix divines, on devient réellement criminel. L'indépendance de notre ame ne sauroit avoir lieu à l'égard de l'Etre suprême, toujours Maître absolu de ses créatures ; mais seulement à l'égard de nos semblables, parce qu'ils ne peuvent nous pénétrer. Les opérations de l'ame sont sacrées, appartenantes à Dieu, de sorte que c'est même une révolte d'en douter ; autrement nous serions

rions libres de penser tout le mal que notre corruption peut nous suggérer. Les hommes, il est vrai, n'ont inspection que sur nos discours & sur nos actions ; mais la Divinité, qui a créé notre entendement, peut le captiver selon sa volonté.



CHAPITRE III.

Des Sentiments.

EN vain les Poètes & les Romanciers osent s'ériger parmi nous comme les inspireurs des beaux sentiments : si la Religion, qui seule nous enseigne le pardon des ennemis & le renoncement à nous-mêmes, n'agit sur nos cœurs, que pourrons-nous attendre des fictions & des maximes du Théâtre? Tout ce qui tient à l'illusion, n'opere que des conversions momentanées; nous en avons des exemples dans ces personnes qui pleurent tendrement aux Spectacles, & qui en sortent avec un œil sec & dédaigneux à la vue d'un pauvre expirant de misère. Il n'y a que l'ame, lorsqu'elle s'élève, qui devienne réellement héroïque, parce qu'alors elle puise dans

la Divinité même sa véritable grandeur.

Notre cœur, tout semblable au calice de ces fleurs qui s'épanouissent aux premiers rayons du Soleil, se dilate toutes les fois que la générosité, la valeur, ou l'amitié s'en emparent; mais ce cœur, comme l'observe saint Augustin, se trouvant élargi vers le Ciel, & rétréci vers la terre, nous apprend, par sa position, qu'il n'y a qu'en Dieu, notre lumière & notre vie, où les grands sentiments aient leur source. Je me persuade ici volontiers qu'on ne confondra pas les affections dont je parle, avec ces amours crasses que le monde excite, qu'il admire, & qu'il croit sa félicité. L'ame a trop en horreur de pareils sentiments, ou plutôt sensations, & elle est trop avilie dans leur commerce, pour les supposer capables de fixer nos regards. Que des Poètes lascifs, & des Comédiens pro-

sans réveillent les passions, les amusent, les irritent, cette œuvre sans doute est digne de leur profession : mais des Philosophes qui n'écrivent que ce que la vérité leur dicte, sont bien éloignés de suivre ces maximes. Ne seroit-ce pas métamorphoser les vices en vertus, & imiter ces malheureux Auteurs qui tendent des pièges à l'innocence & qui triomphent de sa perte ?

Il est parmi nos sentiments, ou plutôt dans notre nature même, un amour légitime, qui, rejetton de celui que nous devons à Dieu, & fidelle image de cette attraction générale dont l'Univers résulte, ennoblit l'ame, & l'élève. Tel est l'amour d'un fils, celui d'un époux, qui n'offrent rien que de grand & de digne de notre immortalité ; telle est l'amitié, cette vertu sociable, & qui n'est autre que le fruit de la sympathie & de la réflexion. Les Païens, qui l'adoraient comme une Divinité, nous ap-

prennent qu'il faut dans son commerce de la noblesse & de l'élévation ; & les Saints, qui l'adoptèrent comme une consolation au milieu de leurs souffrances, nous enseignent qu'elle doit avoir l'éternité pour objet : & c'est ainsi que dans toutes les Religions on estime les sentiments épurés, & l'on veut qu'ils soient magnanimes. Je me réjouis, pour l'honneur des amis, de ce que le Christianisme & la Philosophie jugent l'amitié capable de l'héroïsme. Il est vrai qu'on vit toujours dans son sein des âmes sublimes & généreuses se dépouiller de tout intérêt, & ne se réserver que le plaisir d'aimer & d'obliger. Si notre cœur étoit moins tyrannisé par les passions, nous ne serions pas exposés à croire les amis une belle chimère ; nous en verrions, & nous le deviendrions. Quelle félicité que celle de se retrouver dans une autre personne, & d'y reconnoître les mêmes desirs, les

mêmes idées, les mêmes goûts ! C'est vivre doublement : mais on ne jouit de cette double vie, que lorsque nos sensations s'épurent, & que notre raison s'élève. Il faut faire taire l'avarice, l'amour & l'ambition, ces trois Divinités auxquelles presque toute la terre sacrifie, pour entrevoir les douceurs de l'amitié, & pour s'y livrer.

Passons à un autre sentiment, qui ne demande pas moins d'élévation ; je veux dire la générosité. Mais où est-elle ? où la rencontre-t-on ? Il y a des siècles qu'on ne l'apperçoit que chez quelques personnes privilégiées, dont le monde n'est pas digne. Cependant notre ame constitue l'humanité, &, à moins d'être barbares, nous n'avons pu oublier cette voix intérieure qui nous persuade continuellement la bienfaisance. Douterions-nous qu'il est bien plus gracieux de donner que de recevoir, que nous ne sommes nés que pour

secourir nos freres, & que quiconque n'a point d'entrailles de miséricorde, vaut moins qu'un arbre qui donne des fruits, moins qu'une brebis qui nous habille de sa toison, moins qu'un ver à soie qui nous pare de son travail ?

On peut donner tous les trésors, & n'avoir pas la charité; & l'on peut également se dépouiller de tout ce que l'on possède, sans être généreux. La plupart des Grands ne comprendroient rien à ce langage, & parce qu'ils ignorent que c'est l'à-propos qui fait la générosité, & parce qu'ils confondent la profusion avec cette vertu. Mille ducats répandus hier, étoient un acte de libéralité; deux mille donnés aujourd'hui, sont une ostentation; & trois mille accordés demain, seront l'effet de l'humeur.

Si nous allons maintenant à la source de ces miseres, nous découvrirons que la Providence, pour punir la plupart

des riches de leur orgueil, leur a refusé des sentiments qu'on trouve ordinairement chez les personnes d'un état obscur, ou les a livrés à des économes infidèles, qui, sous prétexte de régler les dépenses, s'enrichissent sourdement, & font crier le Public; nous découvrirons que les largesses faites en secret, n'ayant aucune sorte de publicité, sont regardées comme absolument perdues, & qu'en conséquence il n'y a que ceux qui demandent avec éclat, qui puissent recevoir; nous découvrirons que le vrai mérite demeurant pour l'ordinaire à l'écart, sans appui, sans recommandation, sans espérance, parce qu'il n'est plus guères d'usage de faire des recherches pour trouver les gens de bien, la cabale obtient la plupart des graces; nous découvrirons que les Grands, logés dans les plus superbes Palais, raffasiés des mêts les plus délicieux, servis par l'adulation, endormis par la mollesse,

& revêtus de tout l'attirail du luxe & de la vanité, ne sauroient se persuader qu'il y a des milliers d'hommes sans habit & sans pain.

Que l'ame vienne à s'élever tout-à-coup chez ces mêmes Grands; quel changement n'arrivera-t-il pas! Alors ils sentiront que le genre humain ne forme qu'une seule & même famille, que chaque pauvre a, par droit de nature, une hypothèque sur leurs biens, & qu'ils ne sauroient conquérir le Ciel qu'en sacrifiant leurs richesses sans ostentation & sans chagrin; alors ils démêleront le mérite qui languit dans l'obscurité, & ils le récompenseront; alors ils jetteront un coup d'œil sur ces misérables Laboureurs qui portent le poids de la chaleur & du jour, qui nous donnent un pain de joye pendant qu'ils en mangent un de larmes, & qui souvent accablés de misere & d'impôts, invoquent la mort comme

C 5

le seul remède à leurs maux ; alors ils souffriront quand les Domestiques qui les environnent se trouveront exposés aux injures de l'air & à de trop rudes fatigues ; alors ils ne feront pas couler leurs bienfaits goutte à goutte, & d'une manière qui annonce le regret & l'humour : mais au lieu de maintenir des hommes inutiles, & de satisfaire tous leurs caprices avec une indécente prodigalité, ils répandront des aumônes abondantes dans ces endroits ténébreux, où la maladie, le désespoir, & la faim exercent toute leur rigueur.

Telle est l'ame, lorsqu'on la sonde ; telles sont ses réponses, lorsqu'on la dégage de la matière & des sens. L'humanité qui nous mérite le nom d'homme, crie sans cesse au milieu de nous, & plaide la cause de tous les infortunés ; mais nous bouchons nos oreilles, & nous ne connoissons de besoins dans l'Univers que nos fantaisies, nos

plaisirs, & notre ambition. Cependant quelle gloire que celle de faire du bien ! Nous devenons en quelque sorte immenses & infinis, lorsque nous multiplions notre être par des actes de générosité. Mais cette vertu que l'éducation épure & perfectionne, est l'ouvrage même de la nature. On ne doit rien espérer de grand de ces personnes dont il faut continuellement exciter la pitié. La véritable générosité devine, prévient, & n'a besoin, ni de paraboles, ni de discours étudiés, pour se déterminer à répandre des largesses. Elle fait plus : elle ne dit jamais, c'est assez ; & elle témoigne sa reconnoissance à ceux qui lui procurent l'occasion d'agir & de se signaler.

Ces sentiments si nobles, & pris dans la nature de notre être, sont bien différents de la réserve avec laquelle les gens en place savent obliger. Chez eux un bienfait de l'an dernier empêche ce-

lui qu'on a droit d'espérer, & leurs aumônes partagées en mille petites portions, pour qu'elles aient plus d'éclat, n'arrachent personne à la misère, & ne font que prolonger les souffrances. D'ailleurs on donne avec tant de hauteur, & de si mauvaise grace, que les bienfaiteurs eux-mêmes sont cause qu'il y a tant d'ingrats.

On n'est donc véritablement généreux, que lorsqu'on s'élève : car alors il se forme une heureuse harmonie entre l'esprit & le cœur ; & les sentiments, qui se filtrent pour ainsi dire par le moyen de la raison, expriment ce qu'il y a de plus magnanime. Je parle des vrais sentiments, & non de ceux qui naissant tout-à-coup par un pur hazard s'en vont comme ils viennent. L'esprit n'ayant point acquiescé, le cœur se referme avec la même promptitude qu'il s'étoit dilaté. Ce qui nous prouve que, si l'ame ne s'exalte pas, il n'y a sur nos

mœurs & sur nos sentiments qu'un vernis de caprice ou d'ostentation, qui tombe à la première circonstance, & qui nous laisse tels que nous étions.

La clémence qu'on peut appeller la sœur de la générosité, vient, pour ainsi dire, se présenter ici d'elle-même, & nous apprendre que toute bonté n'est pas digne d'admiration. Il y a des bontés qui naissent de nonchalance ou de stupidité, & d'autres de tempérament. Les motifs qui perfectionnent les sentiments, ont une source bien différente. Ils dérivent de la vertu même & de la réflexion, & c'est par cette raison qu'une clémence qui souffre le mal, & qui ne travaille point à remédier aux abus, peut s'appeller cruelle. On épargne souvent un coupable, & l'on sacrifie mille innocents. Ces malheurs trop communs n'arrivent, que parce qu'on n'a pas le courage de s'élever au-dessus de soi-même. La bonté dégénere en

foiblesse, & ce qui devoit faire notre gloire devient notre confusion.

Le Philosophe conçoit la vraie clémence toujours éclairée, toujours agissante, toujours riante, toujours inclinée à exaucer & à pardonner, à moins que la raison ne s'y oppose. Cette qualité fut toujours le partage des grandes ames; & il n'y a point d'histoire qui ne préconise les hommes bienfaisants. La Divinité ne fait tomber son tonnerre que de temps en temps, & la rosée, ainsi que le soleil, viennent chaque jour rafraîchir la terre & l'échauffer. Bel exemple, qui doit nous engager, & sur-tout les Souverains qui sont spécialement l'image du Très-Haut, à user d'indulgence, & à répandre des bienfaits! La bonté n'est jamais gâtée par l'orgueil, ou par l'humeur, chez les personnes qui ont de l'élévation.

Que dirons-nous maintenant de la valeur, qu'on croit ordinairement le

plus parfait héroïsme ? Nous oserons avancer qu'elle n'est qu'un simulacre, & même qu'une pusillanimité, si on ne la dégage des motifs de vengeance & d'intérêt. La véritable valeur ne souffre ni éclipse, ni tache : elle peut perdre des batailles, être en butte aux contradictions, & s'attirer la haine du Public ; mais elle n'agira jamais qu'avec honneur, & qu'en vue de l'Eternité. Tous ceux qui n'envisagent que cette terre, sont des hommes bornés, indignes du nom de Héros. La vraie grandeur ne connoît point de terme ; elle s'étend à l'infini. Je suis fâché de ce que cette réflexion vient rabaisser la plupart de nos Conquérants, & démonter l'échafaudage de leur réputation ; mais soit que je parle ou que je me taise, soit qu'on attaque ces vérités ou qu'on les adopte, la chose n'en sera pas moins réelle, & il sera toujours certain que les sentiments sublimes doi-

vent avoir le Ciel pour objet. Les Païens eux-mêmes l'ont reconnu, & leurs Livres font pleins de ces maximes. Je ferois bien embarrassé de retrouver la grandeur des Alexandres & des Césars, tandis que je suis assuré que celle de la Légion Thébaine qui se laissa égorger pour la foi, revit dans le Ciel, & y est triomphante.

Ce n'est ni le sacrifice des biens, ni le dépouillement de la vie, qui forment la valeur; mais le motif & la circonstance. Ainsi tous les duels ne sont que frénésie, & la plupart des exploits qu'ostentation : mais quelle sublimité d'ame, que celle qui sans respect humain, sans vue d'intérêt, & sans animosité, affronte les périls, demeure immobile au milieu du fer & du feu, étouffe toute plainte, suspend toute douleur, sauve la Patrie, & rend hommage au Dieu des Armées ! La vraie valeur ne ravage qu'à regret, n'estime

que le devoir, ne recherche aucun témoin , & , toute intrépide qu'elle est, pleure ceux qu'elle détruit. Turenne l'eut en partage, lui, qui plus jaloux de la gloire de Dieu que de la sienne, & qui plus à l'Etat qu'à lui-même, se fit aimer des Soldats , redouter des Ennemis, & respecter dans l'Univers.

Heureuses les Armées conduites par des ames qui s'exaltent ! Il ne faut qu'un sublime penseur, pour ranimer la discipline ; inspirer le courage , fixer la victoire , & rendre la guerre une école de science & de vertu. Les Commentaires de César excitent avec justice notre admiration ; mais ils ne sont que le piédestal du Héros : c'est la Religion, comme l'honneur de la raison & de l'humanité, qui finit l'ouvrage, & qui le place dans le Sanctuaire de l'immortalité. Si la valeur n'avoit pas besoin d'envisager une autre vie , & qu'elle fût assez grande par elle-même pour

oublier un pareil objet , les lions & les léopards , qui n'ont ni idée ni espérance de l'éternité , mais qui se déchirent à belles dents & combattent avec adresse & fureur , seroient les premiers conquérants. Voilà comme nous nous identifions avec les bêtes mêmes , toutes les fois que nous n'élevons pas nos esprits , & que nous les laissons se referrer dans des bornes aussi étroites que cette terre.

En vain l'amour-propre toujours séduisant vient nous vanter les triomphes d'une valeur qui n'agit que pour obtenir un nom & des faveurs ; la vérité proscriit ceux que l'orgueil anime , & elle arrache le titre de grand & d'immortel à tous ces Héros profanes qui ne furent que des tyrans & des monstres de vanité. Elle nous apprend qu'une ambition concentrée dans la sphère d'une Province ou d'un Royaume , n'est qu'un atome aux yeux de la

saine raison. D'ailleurs , toute action souillée par l'orgueil, fût-ce l'honneur d'avoir subjugué l'Univers , annonce une ame esclave des passions. L'homme, quand il pense, (& il est né pour penser ,) se sent un être fini , & par conséquent coupable s'il ose se complaire en lui-même. Nous n'avons qu'un centre dans le Physique , ainsi que dans le Moral ; celui qui a tout fait , & par qui tout subsiste. On se creuse un abyme, pour peu qu'on s'en éloigne. Il est un œil éternel qui nous voit , qui nous dirige , qui nous sert de lumière ; mais qui s'enflamme & qui s'irrite, lorsque l'ambition nous domine. L'amour-propre a mille ramifications qu'il nous est impossible de démêler ; mais tel qu'il soit, il nous avilit, à moins qu'il ne se change dans une certaine dignité qui convient à notre ame. C'est alors qu'on s'élève au-dessus des idées terrestres , & qu'on ne

trouve plus rien de grand que cette immensité où l'Univers n'est qu'un point. C'est alors qu'on descend jusqu'aux plus malheureux , qu'on n'affecte pas ces politesses impérieuses si capables d'humilier , qu'on tempere l'éclat du rang par la clémence & l'affabilité , & qu'on ne s'estime enfin qu'à titre de créature raisonnable , formée pour jouir éternellement de Dieu.

Mais pourquoi ces sentiments si magnanimes , & que tout homme est forcé d'admirer , sont-ils si rares dans le sein d'une Religion , qui toute divine , & toute merveilleuse , n'inspire que l'élévation & la vertu ? Pourquoi voyons-nous la bassesse la plus méprisable s'honorer du nom de grandeur , & dédaigner avec insolence le Laboureur qui nous nourrit , le Domestique qui nous sert , le Sujet qui nous obéit , le Philosophe qui nous éclaire ? Pourquoi n'est-on plus considéré qu'autant qu'on est

riche , ou qu'on favorise les passions des gens en place ? Ah ! j'en vois la cause. Les sens ont éclipsé notre ame ; ils ont mis entre elle & Dieu un voile épais que la seule Philosophie ne sauroit arracher. Les idées devroient engendrer les réflexions , & ensuite les sentiments ; telle est la marche de l'esprit & du cœur. Mais on aime , ou l'on hait , avant d'avoir pensé. Il n'y a plus dans l'homme qu'un cahos formé par les illusions du monde , & qu'il ne sauroit lui-même débrouiller. Il semble qu'à l'exemple des arbres , nous n'avons qu'une sève qui nous fait végéter : nos actions paroissent aussi mécaniques que la progression de ces feuilles qui naissent au Printemps.



CHAPITRE IV.

Des Desirs.

QUelle multiplicité de desirs dans notre propre cœur, & quelle impossibilité de les satisfaire ! ils semblent suivre le cours de notre sang, dont le flux & reflux ne s'interrompt qu'à la mort ; ou plutôt ils sont comme ces roues qui tournent & retournent continuellement , sans jamais trouver un point d'appui. En vain la terre nous déploie ses richesses, le temps ses saisons, la nature ses plaisirs, le monde ses honneurs, la Philosophie ses préceptes ; toujours impatients , & toujours inquiets , nous ne goûtons un bien que pour arriver à un autre, & nous ne supportons le présent que dans l'espérance de voir l'avenir. Il n'y a point de situation , quelque riante

qu'on la suppose, qui n'entraîne bientôt avec elle une certaine satiété, ou plutôt un ennui dont on cherche inutilement à se distraire. Tout nous paroît magnifique dans le lointain, & tout nous devient insipide lorsque nous en jouissons. C'est que notre cœur, comme le dit admirablement saint Augustin, ne peut se reposer qu'en Dieu. Notre ame prouve son immortalité par l'abondance de ses desirs qui ne sont jamais satisfaits.

Ce seroit donc une entreprise insensée de vouloir nous empêcher de désirer ; mais c'est un devoir raisonnable de ne former que des souhaits justes, & dignes du souverain bonheur. Il faut nous accoutumer à ne regarder les objets que comme des choses qui méritent un simple coup d'œil. Le monde est un magnifique parterre, mais que nous ne voyons jamais qu'à l'heure de midi, c'est-à-dire dans toute sa beauté ;

& il faudroit attendre le soir pour en bien juger : alors toutes les fleurs , pres- que desséchées , nous apprendroient qu'il n'y a que Dieu seul d'immuable , d'indéfectible , & , par cette raison , di- gne de fixer notre cœur. Il faut avouer que tous les hommes seroient bien hu- miliés , si tous leurs desirs étoient pro- duits au grand jour. Que de misères , que d'impostures , que de frivolités qu'on souhaite avec ardeur ! La cupidité se travestit au-dedans de nous-mêmes , & vient à bout de nous persuader que nous ne desirons que des choses excel- lentes , dans le temps même que nous convoitons le mensonge & la vanité. Ainsi le Conquérant qui ne cherche qu'à s'agrandir aux dépens de la justi- ce , croit avoir tout le bon droit ; ainsi le Courtisan qui travaille à supplanter ses amis apparents , & le Ministre du Seigneur qui postule des bénéfices avec avidité , donnent l'un & l'autre
une

une interprétation favorable à leurs démarches & à leurs vues ambitieuses ; si le fils dénaturé qui voudroit la mort de son pere, s'imagine penser faiblement ; ainsi le Poëte qui n'a pas d'autre vie que de corrompre les mœurs & de perdre la foi, s'imagine éclairer son siècle & illustrer l'humanité : ainsi nous qui soupignons après la fortune, & qui l'invoquons, nous osons nous justifier.

Voilà comme le cœur séduit par les passions prend toujours le change, si l'ame ne s'élève sur les débris de la cupidité. Alors, envisageant son origine & sa destinée ; elle dissipe les fausses lueurs qui nous éblouissent, & nous ne voyons plus que d'affreuses ténèbres qui font horreur. Mais que ce prodige est rare ! Nos desirs, assez violents pour entraîner l'ame avec eux, la pressent continuellement dans cet Univers au milieu des préjugés, des

D



scandales, & des erreurs. Elle a beau gémir, les gémissements n'excitent que de la dérision, & le désordre devient presque général. Il faut avouer que ce combat de l'esprit & du cœur, est quelque chose de bien terrible & de bien humiliant. A peine sommes-nous nés, qu'on en découvre des marques dans nos gestes & dans nos yeux. Toutes ces grimaces d'un enfant, que nous croyons l'effet du hazard, tous ces airs mutins, que nous regardons comme un mouvement machinal, dénotent la guerre intestine qui nous tourmente sans interruption. Le cœur veut raisonner, & l'esprit aimer; les sensations veulent voir, & les perceptions sentir; de sorte que les desirs, au milieu d'une pareille confusion, ne peuvent être que déraisonnables, & conséquemment criminels.

Le Sage, dont l'âme s'élève, remet l'ordre en lui-même autant que le com-

portent nos passions & notre fragilité. Il ne veut pas que sa raison soit un thermometre, qui monte ou baisse selon le temps, mais un point fixe qui lui serve de regle invariable. Il n'y a pas d'autre moyen d'arrêter ces desirs vagabonds, qui tantôt ardents pour le vice, & tantôt pour la vertu, nous rendent le jouet du hazard & des modes. On peut diviser les hommes en trois classes, par rapport à leur maniere de desirer. Les uns soupirent après des chimeres, les autres après des choses criminelles, les derniers enfin, mais dont le nombre se réduit presque à rien, souhaitent le regne des vertus, le triomphe de la raison, l'illustration du mérite, & l'extinction de l'impiété. On trouvera peut-être ces souhaits trop religieux, & cependant nous n'avons pas encore parlé de ceux du Chrétien. Ce ne sont ici que les vœux du Paganisme : notre Religion, beaucoup plus

éclairée, va bien plus loin dans ses desirs. Elle demande chaque jour, par notre propre bouche, que le regne de Dieu arrive au plutôt, c'est-à-dire la cessation de cette vie, & le commencement de l'autre : mais nous proférons ces paroles sans y penser, & peut-être croyons-nous ensuite qu'il n'appartient qu'aux dévots de désirer l'éternité. Ainsi notre vie n'est qu'un assemblage de contradictions, & notre langue, qui devroit être l'interprete du cœur, le dément en toute occasion.

On ne sauroit trop s'étonner de ce que l'homme, toujours actif à se porter vers les extrémités, n'embrasse que celles qui le rapprochent de la terre. Les desirs sublimes l'incommodent, quoiqu'il soit né pour eux ; & sa volonté ne lui paroît libre & précieuse, que lorsqu'elle l'incline au mal. L'Evangile a beau nous dire que quiconque desire commettre un péché, l'a déjà

commis dans son cœur ; nous multiplions les fautes à cet égard , de manière qu'il y a très-peu de personnes qui , par leurs mauvais desirs , ne se trouvent continuellement sous l'anathème. Le libertin forme des vœux du matin au soir , pour se livrer à l'ardeur de ses passions ; l'ambitieux n'imagine que des projets , pour s'élever de plus en plus. Le cœur en conséquence voltige d'objets en objets , & se prostitue dans l'amour des choses futiles & momentanées. On ne voit plus l'homme immortel , mais seulement une ombre de lui-même , qui erre dans les Palais des Grands , & qui court après d'autres ombres qu'on ne peut saisir. Les dignités n'ont pas plus de réalité que les brouillards du matin , que le grand jour dissipe. Nous traînons avec nous une immensité de desirs , mais qui n'ont rien d'immense.

Il y a cependant une manière de de-

D 3

firer les choses temporelles, qui n'empêche pas l'élévation de l'ame. Souhaiter par exemple la conservation de l'héritage de ses peres, ou la revendication, si par hazard des ennemis l'ont envahi; souhaiter la prospérité de sa famille, & des biens relatifs à sa qualité; souhaiter une situation qui tire de la misère, lorsqu'on languit dans l'indigence, ou la santé, lorsqu'on souffre, sont des souhaits naturels que la Religion permet, pourvu qu'on le fasse avec résignation & tempérance. Salomon demandoit à Dieu de le délivrer des grandes richesses, & de la pauvreté; & sa demande étoit juste.

Toutes les créatures ne doivent être que des moyens d'arriver au Créateur. Malheur, dit l'Ecriture, à celui qui s'appuye sur un bras de chair. Tantôt l'inconstance de nos Protecteurs, ou tantôt leur prévention, renverse nos espérances, & ne nous laisse que le

chagrin d'avoir si mal appuyé nos desirs. Il ne faut que le plus petit incident, qu'un mot dicté par l'envie & soufflé à l'oreille des Princes, pour empêcher la fortune d'un homme plein de mérite & de talents. Il ne faut qu'une goutte de sang extravasée, qu'un grain de matière déplacé, pour réduire aussitôt en poudre la personne la plus puissante, & sur laquelle on comptoit d'avantage. Tout desir qui tend à Dieu est raisonnable & sublime, parce que Dieu éternellement immuable, & immuablement éternel, se trouve toujours, & donne des biens infinis.

C'est à l'aide de telles réflexions qu'on vient à bout de corriger les desirs, & de leur imprimer une certaine défiance, ou plutôt discrétion, qui les tient dans l'ordre. Quel trouble ne mettent-ils pas en nous-mêmes, si nous lâchons la bride à leur gré! Nous ne roulons plus que d'inconséquences en

inconséquences : nous desirons de passer rapidement d'une saison à l'autre, & nous craignons de vieillir ; nous souhaitons les journées plus courtes, & nous ne trouvons pas la vie assez longue ; nous voudrions entasser heures sur heures, nouvelles sur nouvelles, & être toujours au lendemain du jour que nous coulons. Ainsi nos volontés, & même nos velléités, n'ont rien de solide. Elles vont se perdre dans un labyrinthe de projets superflus. Desirons le calme de nos passions, l'humiliation de nos sens, l'élévation de notre esprit ; & nous desirerons grandement. Que le monde erre au gré de sa frivolité, forme des souhaits aussi inutiles qu'extravagants, se fasse un spectacle profane de toutes les guerres & de toutes les révolutions, & ne mette son espérance qu'en lui-même ; ces misères ont été de tout temps, & nous ne pensons pas à les réformer.

Mais le Philosophe Chrétien, sublime aux yeux de la vérité, quoique méprisable en apparence, continuera à ne croire de desirs raisonnables & solides, que ceux qui, passant rapidement à travers les objets terrestres, vont se reposer en Dieu.



CHAPITRE V.

Des Passions.

Q Uelque force & quelqu'influence qu'ayent les passions sur les foibles mortels, nous sommes bien éloignés de les croire capables de ce pouvoir absolu que certains Auteurs téméraires osent leur attribuer. On voudroit aujourd'hui nous persuader que l'amour-propre & l'intérêt sont le seul mobile de nos opérations, afin de nous disposer insensiblement à regarder la vertu comme une chimere, ou comme une chose entièrement inutile. Tel paroît être le but de ces Ouvrages que l'ignorance ou la cabale ont enfantés; mais quelque peine qu'on se donne pour accréditer des paradoxes, & les colorer, il n'en fera pas moins incontestable qu'il y a des ames ma-

gnanimes qui triomphent des passions. Eh! quel seroit notre état, si nous ne pouvions nous soustraire au joug de la chair & du sang, & si, toujours obligés de ramper dans la fange, nous ne produisions que des idées toutes terrestres? Nous avons des devoirs à remplir, & que les Sages remplissent réellement sans aucune vue d'intérêt. Ceux qui ne sauroient le croire ont une âme basse, qu'ils supposent commune à tous les hommes.

Les passions ont fait la matière d'une multitude de Livres, & le sujet des disputes interminables, tant parmi les Anciens, que parmi les Modernes. Chacun s'est étudié à les définir, au lieu de travailler à les modifier. On a ignoré que les passions étoient nécessaires, ou l'on a agi comme si elles étoient incorrigibles. Les uns en conséquence ont essayé de les déraciner, & les autres n'ont pas su qu'il y avoit moyen de les

tempérer : mais l'ame qui s'exalte tient le milieu, & parce qu'elle sent le besoin qu'elle a des passions, & parce qu'elle connoît la possibilité de les réduire. Il ne s'agit que d'ôter le plus ou le moins. Car si, par exemple, la peur qui nous rend pusillanimes vient à diminuer, elle se change en prudence ; & si l'ambition que la Sagesse condamne baisse de quelques degrés, elle devient émulation : les passions sont aussi utiles lorsqu'on les modifie, qu'elles sont pernicieuses quand on les laisse dans leur fermentation.

L'homme ne peut vivre sans passions, ou il seroit automate. Elles excitent nos appetits, elles reveillent l'amour de nous-mêmes, elles piquent notre curiosité, elles développent nos talents, elles nous provoquent au travail, elles nous inspirent du courage. Mais ce n'est ici que le côté lumineux : il y a des ténèbres qui se trouvent à leur

fuite, & qui causent une nuit profonde au-dedans de nous-mêmes, si la raison ne vient nous éclairer. Ainsi nous sommes un contraste de faux & de vrai, de bas & de grand, de frivole & de solide : si d'une part nous semblons atteindre au ciel, nous paroissions de l'autre toucher aux entrailles de la terre. Il nous falloit un pareil équilibre, pour nous empêcher de nous croire des animaux, ou des Dieux ; notre imagination, qui souvent s'égare, eût bientôt donné dans cet excès.

Si les passions n'étoient provoquées que par les mouvements de la volonté, elles seroient moins turbulentes ; mais la circulation du sang étant un véhicule qui les pousse & les irrite, elles fermentent selon que notre poulx est agitée : & c'est par cette raison qu'on doit distinguer les défauts qui naissent du tempérament, & pardonner à la jeunesse des écarts qu'on n'excuseroit pas

dans un âge avancé. Il y a telle colere qui ne vient que des humeurs, ou d'une mauvaise digestion; comme il y a telle valeur qui ne tire son mérite que des esprits animaux. Il est donc nécessaire que l'ame exerce son empire sur le cœur & sur le corps, & qu'elle tâche de les tenir dans la subordination. L'habitude de penser sérieusement nous est absolument nécessaire; nous succombons dans mille circonstances, si nous n'avons pas cette ressource. L'homme dissipé se voit au milieu de lui-même, comme un Pilote ignorant au milieu des flots. Il ne fait quel moyen employer, & il périt, triste victime de la tempête & de son inhabileté.

La véritable grandeur consiste à ne se servir des passions qu'autant qu'elles peuvent contribuer à l'harmonie de l'esprit & du cœur, & à ne les lâcher, ou à les retenir, que lorsqu'elles doivent être utiles à notre ame ou à la So-

ciété. On peut les rendre capables des exploits les plus sublimes, & des travaux les plus assidus. L'amour-propre & la curiosité furent le germe des Sciences & des Arts. Tout dans l'ordre moral, ainsi que dans le physique, trouve sa place, & peut être sagement employé. Le fumier engraisse nos terres, la ciguë devient remède; & l'orgueil, & l'envie même, quoique passions basses & déshonorantes, se rectifient par le moyen de la raison, & servent au bien public. Mais au lieu d'apporter ce tempérament nécessaire à la correction de nos desirs, nous les laissons devenir tout ce qu'ils veulent: alors impétueux, ils se déchaînent avec fureur, & ne causent que de la confusion & du ravage.

S'il n'étoit pas trop humiliant de parcourir les annales de nos erreurs, nous verrions comme de siecle en siecle les passions dégradèrent l'humanité; nous

verrions les Alexandre passer comme une flamme rapide, & dévaster les Peuples & les Cités; nous verrions les Néron, altérés du sang de leurs freres, se faire un triomphe & un plaisir des plus horribles carnages; nous verrions les Julien abjurer la Religion, se livrer à des superstitions barbares, & arborer l'impiété comme le signal de la gloire; nous verrions les Diogene défigurer par la corruption de leurs mœurs les belles maximes de leur morale, & les Socrate démentir par un sacrifice idolâtre leurs beaux sentiments sur l'unité d'un Dieu; nous verrions les Cicéron pleins d'un orgueil impardonnable rapporter tout à eux-mêmes, & se croire le centre de la lumière & de la raison; nous verrions l'Univers en proie aux scandales, aux disputes, aux erreurs, donner un spectacle d'humiliation & d'effroi : de sorte que si l'ame ne s'étoit exaltée de temps en temps chez des

personnages qu'on ne fauroit assez admirer , nous ne trouverions plus qu'un cahos formé par les passions , & nous ne marcherions que sur des ruines.

Plût à Dieu que cette peinture ne fût que le tableau des siècles reculés ! mais des maux qu'il est inutile de détailler , parce qu'on les sent , nous persuadent qu'il y a encore des hommes qui agissent avec le même orgueil , la même irréligion , la même inhumanité , quoique sous un extérieur moins farouche & moins révoltant. Tant que l'ame ne fera point écoutée , & tant qu'on aura la stupidité de la croire une chimere , & la témérité de la déclarer telle , les passions mugiront & n'auront plus aucun frein. On s'imagine qu'à force de vouloir étouffer les remords , & accoutumer les Peuples aux plus horribles excès , on viendra enfin à bout de mettre les vices au niveau des vertus : mais la vérité , contre laquelle on ne prescrit

jamais , suscite des vengeurs de ses droits , & couvre de honte les prôneurs du mensonge & de l'impiété. Le fanatisme qu'on a pour certains personnages , parce qu'ils ont quelques qualités brillantes , n'est qu'un délire de quelques jours. Le merveilleux cede enfin à la raison , & l'on n'apperçoit plus que des actions contraires à la vraie probité.

Les passions cabalent ordinairement contre le bon sens , & ce sont elles qui fomentent la division dans les familles , les factions dans les Armées , les intrigues dans les Cours , les trahisons dans les Sociétés. On les voit d'abord timides , & presque modestes , contrefaire en quelque sorte les vertus , & n'agir qu'avec retenue , jusqu'à ce qu'une circonstance favorable donne carrière à leur emportement. Ainsi un jeune homme bouillant qui vit en tutelle , attend sa majorité pour se livrer à la dis-

sipation & au libertinage. Combien de Courtisâns, dévorés par une jalousie qu'on croit zèle, décrient tous les jours les personnes les plus respectables ! Combien d'ambitieux , sous prétexte du bien public, immolent à leurs haines les talents & la candeur ! Les passions se servent de toutes sortes d'artifices pour arriver à leurs fins : tantôt elles employent une plume séduisante, & tantôt une langue emmiellée ; la plupart des livres & des discours ne sont que leur ouvrage. C'est ici que l'élevation de l'ame, plus nécessaire que jamais, nous met en état de deviner les motifs qui font agir , & decouvrir le serpent caché sous les fleurs. Le vrai Philosophe ne se sert des passions qu'en homme qui s'en défie , qui connoît leurs ruses, & qui n'est point dupe de leur hypocrisie. Il fait que, par une suite de la corruption générale, les pensées & les sentimens se travestis-

sont si souvent au fond de nous-mêmes, qu'on est toujours prêt à confondre l'orgueil avec la dignité, la crainte avec la prudence, l'ostentation avec la générosité, l'humeur avec la piété. Il fait que toute personne donne des impressions, & en reçoit; & que de cette mutuelle communication, il en résulte des passions qui entretiennent ou troublent la Société.

Il y a dans cette vie une telle compensation de bien & de maux, que la même Providence, qui a permis que ceux qui ont le plus de richesses eussent le plus de besoins, a aussi voulu que notre ame ressentît des humiliations à proportion de sa sublimité. Les passions nous rapprochent souvent des animaux, & les idées nous égalent aux Anges. D'ailleurs, nés pour mériter, nous devons avoir des combats à soutenir, & des victoires à remporter. Tout homme éprouve en lui-même

une agitation semblable à celle des armées. Les préjugés, les sens, les passions, les desirs forment une attaque contre la raison, qui appelle à son secours les pensées les plus fortes & les plus sublimes. Si elle gagne, nous sentons le prix de notre immortalité; si elle perd, nous tombons dans une espèce de néant. Ce ne sont ici ni des métaphores, ni des jeux d'imagination. Nous éprouvons à chaque instant ces guerres intestines, & le temps même du sommeil ne fait souvent que les augmenter; car alors des fantômes, triste réminiscence de nos passions, nous agitent, nous allarment, & nous mettent en désordre.

Je ne désigne aucune passion en particulier, parce qu'elles sont toutes susceptibles du bien ou du mal. Les Sages les déterminent vers l'ordre primitif qui tient tout à sa place, & les libertins les inclinent vers la source de leur

corruption. Nous voyons ces deux exemples dans saint Augustin, qui, après avoir suivi le torrent du monde & de ses plaisirs, se rapproche de la vérité, & retrouve son ame qu'il avoit perdue. Cette découverte est beaucoup plus rare qu'on ne s'imagine; car nous vivons ordinairement bien plus éloignés de nous-mêmes que des astres. Il n'y a que le Philosophe Chrétien qui se sente réellement exister, & chez qui le sens intime triomphe de la violence des passions. Elles ont beau frémir; il les tient captives, & ne leur permet aucun exercice que de l'aveu de la raison.



C H A P I T R E VI.

Des Sens.

Interrogez les Laboureurs & Artisans sur leur manière de vivre, & chacun vous dira, je dors, je mange, je travaille; interrogez les Grands, & chacun vous répondra, je me fais traîner par des chevaux, je rends des visites, j'assiste aux spectacles, & je joue; interrogez les personnes du sexe, & vous apprendrez que les unes toutes concentrées dans des occupations temporelles n'ont pas le temps de réfléchir, & que les autres ne connoissent d'existence que celle d'avoir un miroir sous leurs yeux, des cartes en main, & des mots à l'infini sur le bout de la langue. Quelles réponses, & quels coups d'œil! la raison en frémit; & voilà comme la vie animale a pris la place

de cette vie toute spirituelle pour laquelle nous avons été créés. Il ne résulte de toutes nos actions que des mouvements, des gestes, des tons; & la réflexion nous est entièrement étrangère. Nous ignorons (car nous aimons l'ignorance) que les besoins du corps & les bienséances de la Société ne doivent rien prendre sur les opérations de l'âme, & que c'est une véritable profanation de nous-même que d'abandonner tout notre être aux plaisirs & aux nécessités corporelles.

Les sens qui entourent notre raison, & qui devroient lui servir de sentinelles, usurpent tout pouvoir, & se font révéler comme nos Maîtres. Il semble qu'on n'existe que pour eux, qu'on ne travaille que pour eux, & que leurs décisions sont des oracles infailibles. Quel ravage les yeux ne font-ils pas chez le libertin; les oreilles chez le curieux! Nous n'éprouvons à tout instant que
des

des sensations agréables ou douloureuses, qui absorbent l'ame, & qui nous persuadent que le corps mérite toute notre attention. Je ne suis plus étonné si, dans le sein du luxe qui nous énerve, il s'est élevé une multitude d'hommes voluptueux qui ont osé faire honneur à la matiere de nos sentiments & de nos pensées : on ne connoît & l'on n'aime d'êtres, que ceux qui sont favorables, sonores, ou colorés,

On diroit que le siecle dernier, plus sublime & plus lumineux, nous fait maintenant payer l'intérêt des génies qu'il produisoit en abondance. Il ne nous reste qu'une vapeur de ces Philosophes dont les Ecrits sont inimitables. On remarque en eux ces grandes idées, ces éclairs, ces traits magnanimes qui annoncent l'homme; & on ne trouve en nous que des faillies, des gentilleses, & de beaux mots. Quelle différence! mais quelle chute! Il faut que l'édu-

E

ation soit vicieuse, & que les Maîtres, plus attentifs à polir la surface qu'à réformer l'intérieur, aient oublié l'ame, pour relever les sens. Je fais que l'esprit n'est point factice, qu'il ne vient ni par le secours des lectures, ni à l'aide des conversations; mais il reste brut, & demeure dans l'obscurité, si l'on ignore l'art de le briller. On ne parle aux enfans que de choses relatives à la vue, au goût, à l'odorat; on les accoutume à regarder la privation d'une promenade, ou d'un fruit, comme un très-grand malheur; on leur vante les décorations, les spectacles, les bals; on les récompense avec des images; on les punit avec des verges; on leur donne une grande idée d'un bel ameublement, ou d'un bel habit; on laisse en un mot errer leurs yeux & leurs mains sur tous les objets, & on ne manque jamais de raconter des fables ou des histoires, qui remuent beaucoup les sens. L'ame

qui n'est ni visible, ni harmonieuse, ni odoriférante, demeure conséquemment à l'écart; & l'éducation, toute sensuelle, ne paroît qu'un exercice imaginé pour l'avilir & l'étouffer.

Telle devroit être la méthode d'élever les enfants, si l'on veut les spiritualiser. Après avoir commencé par leur faire sentir la différence de l'esprit & du corps, & leur avoir bien inculqué qu'il n'y a rien d'aussi grand que notre ame, que c'est elle qui voit, qui entend, & qui fait tout, on exciteroit en eux le plaisir de penser. On leur diroit, à chaque objet qu'ils verroient & qu'ils toucheroient, que tout cela doit périr, & que la seule éternité doit fixer une créature raisonnable; on leur parleroit de cette vie, comme d'une scène de Théâtre qui va finir; on les accoutumeroit à ne regarder les besoins de dormir & de manger, que comme des misères capables d'humilier; on leur demande-

roit de temps en temps leurs petites réflexions, & on flatteroit leur amour-propre, en leur faisant concevoir que c'est un bien tout à eux, mais qu'il faut cultiver par le moyen de la lecture & de la conversation; on leur expliqueroit le mal que peuvent nous faire les passions & les sens, & on leur représenteroit les personnes qui se livrent à la mollesse, comme des monstres qui troublent l'harmonie de l'Univers; on leur répéteroit souvent qu'il n'y a d'homme heureux, que celui qui peut rester seul de temps en temps & s'occuper; on leur défendrait de lire, lorsqu'on voudroit les punir, ou bien on leur interdirait la conversation des Savants, & l'on attacheroit une grosse honte à cette privation. Les jeunes gens, par ce moyen, deviendroient insensiblement raisonnables; ils se défieroient de tout ce qui flatte leurs oreilles & leurs yeux, & ils auroient tou-

jours la ressource de leur ame, qu'ils connoïtroient & qu'ils interrogeroient.

Rien ne seroit plus admirable que la fonction des sens, s'ils ne s'écartoient pas de leur devoir. Ils furent institués pour servir l'ame, pour la répandre dans le commerce de la Société, & pour l'avertir, par des impressions subites, de la qualité des aliments, de la variété des couleurs, & de la différence des tons. Mais quel désordre, lorsque les sens, se substituant insensiblement à la place de la raison, viennent à bout de nous persuader qu'il ne se fait rien en nous & hors de nous qui ne soit leur unique opération ! Cette erreur qui nous est chère, erreur que *Locke* révéra comme un dogme, & qu'on ne travaille point à détruire, s'accroît de jour en jour ; & nous voilà dès-lors des especes d'automates pour le reste de notre vie. Tout nous éblouit, & tout nous en impose, lorsque les sens nous ca-

ressent & nous dominant. Une nouvelle mode fait époque, une futile brochure semble un chef-d'œuvre, un équipage s'appelle divin, un ballet paroît miraculeux, une partie de chasse se divulgue comme un exploit; & il n'y a que l'Eternité, ce grand objet qui absorbe tous les autres, qu'on ne considère point, ou qu'on croit une chimère.

On ne sauroit s'imaginer combien les sens ont acquis d'autorité dans ce malheureux siècle. On sacrifie tout ce qu'on a de plus cher pour goûter les charmes du luxe, qui perce au milieu de nos Palais & de nos Jardins avec une profusion dont la raison gémit. Les habits se parfument, les visages se colorent, les esprits s'énervent. Jamais on n'eut des concerts plus voluptueux, des spectacles plus sensuels, des repas plus délicats, des fêtes plus élégantes, des conversations plus fémillantes, des

lectures plus frivoles. On ne peut faire un pas sans respirer ces plaisirs efféminés que les Petits-Mâtres semblent traîner en triomphe, & que les vrais Héros rougissent de connoître. Chaque jour nous enseigne des raffinements & des sensualités, que toute la volupté des Grecs n'auroit jamais pu imaginer : nous furnageons sur des flots d'eau-rose, & notre vie toute entière se passe à sentir & à savourer.

Si l'ame vient à s'élançer, les sens changent bientôt de système : soumis, humiliés, & n'agissant qu'avec discrétion, ils ne s'avancent ou ne se retirent qu'après un ordre émané de la raison ; ils ne favorisent plus la mollesse, mais seulement le besoin ; ils ne sont plus des Ministres infideles qui corrompent le cœur, & qui fascinent l'esprit ; mais des Sujets dociles qui écoutent l'ame, & qui répondent à son premier signal. Job fit un pacte avec ses yeux, pour ne

regarder jamais des objets de séduction; & nous devons plutôt arracher notre œil, s'il nous scandalise, que de blesser les mœurs. Telle est la loi qu'il faut imposer aux sens, crainte de les laisser errer au milieu d'un monde pervers, d'où ils ne rapportent ordinairement qu'une moisson de mauvais desirs & de préjugés. Si nous savions chaque soir nous interroger nous-mêmes, examiner quel a été pendant le jour l'exercice de notre langue, de nos oreilles, & de nos yeux, nous ne trouverions qu'un brigandage dans leur manière de se comporter. Le mal n'est entré dans l'Univers que par leur ministère, & il ne pénètre au-dedans de nous que par leur médiation. Semblables aux abeilles, ils se dispersent çà & là sous prétexte d'aller pomper le suc des fleurs, & ils ne prennent que des poisons qui offusquent les idées & corrompent les desirs. Les sens ont leurs Académies,

leurs Théâtres , leurs assemblées ; de sorte que c'est beaucoup moins l'esprit qu'on recherche aux Spectacles & dans les conversations, que le plaisir de voir , & d'être vu.

On peut bien dire que notre ame est environnée de faux témoins ; car quel autre nom donner à des sens que toute la Philosophie juge trompeurs ? Les Physiciens font leur dupe , & les Poëtes leur jouet. Ils prêtent du corps à ce qui n'est qu'une ombre , ils représentent les phosphores comme des étoiles , & ils répandent le plus beau coloris sur les objets qu'ils veulent rendre séduisants. Ce furent eux qui , fécondés de l'imagination , accréditèrent les fables des Revenants & des Vampires , donnerent lieu dans tous les temps à mille histoires apocryphes , & font de ce monde un séjour d'illusions. Nos rêves ne sont qu'une suite de leur dérèglement , comme notre attachement

aux honneurs & aux richesses n'est qu'un de leurs éblouissements. Ils n'aiment que ce qui doit périr, ainsi qu'eux.

Deux grands objets doivent faire continuellement notre étude; l'ame & Dieu : mais comme ils n'ont ni goût, ni figure, ni couleur, nous nous occupons très-peu de l'un & de l'autre. Nous aimons beaucoup mieux voir un diamant qui étincelle, savourer un fruit qui parfume, entendre un concert qui ravit, respirer une odeur qui embaume, que de méditer les vérités éternelles. Le sens intime, quoique le témoignage continu de notre existence & de notre raison, n'est qu'un mot vague qu'il nous seroit impossible d'expliquer; de sorte que l'excellent Ouvrage qu'on vient de donner sous ce titre, paroît plus obscur qu'un logogriphe ou qu'une énigme. Il n'y a que quelques sages, & dont le monde se rit, qui n'ayent pas honte d'interroger leur

ame , & de l'approfondir. Les hommes du siècle attachent une espèce de déshonneur à l'étude de soi-même. On matérialise l'ame , pour spiritualiser les sens ; de manière que nous avons à craindre le plus terrible avilissement, pour peu que cela continue : mais heureusement l'esprit humain , après avoir baissé comme un thermomètre , remonte tout-à-coup lorsqu'il est au dernier degré. Il seroit impossible que la raison demeurât aussi dégradée ; ses droits sont sacrés , & le temps reviendra , où l'homme , honteux d'avoir suivi les sens comme ses maîtres , les rendra ses esclaves.



CHÂPITRE VII.

Des Plaisirs.

Toutes les Sciences proscrivent les plaisirs sensuels & frivoles. La Métaphysique les rejette comme des libertés indignes d'une ame immortelle ; la Morale les juge incompatibles avec l'austérité de l'Evangile ; les Mathématiques les regardent comme une dissipation contraire à toute étude ; & la Politique les redoute à titre d'ennemis du bien public. Mais qu'avons-nous besoin de ces témoignages ? L'expérience ne suffit-elle pas pour nous convaincre que la volupté énerve les mœurs , affoiblit les loix , étouffe les remords , offusque la raison , & dénature cet esprit mâle qui doit caractériser l'homme ? C'est le plaisir qui perdit les Grecs , qui détruisit les Romains , qui

ruine les armées, qui pervertit les Villes, qui corrompt les Cours, qui épuise les Grands, qui consume la jeunesse, qui traîne à sa suite l'ennui, l'indigence, les maladies, la mort, & qui a amené parmi nous l'incrédulité. Comment croire une Religion qui ne prêche que la pénitence & le renoncement à soi-même, lorsqu'on veut se livrer à toutes les voluptés?

Mais quels sont donc les attraits de ces malheureux plaisirs que tout le monde adore? Ils ne subsistent que dans notre imagination qui les embellit; car nous les supposons capables de nous rendre heureux, & il n'y a que Dieu qui soit notre félicité. Ils passent d'ailleurs si rapidement, qu'on voit leur image dans un arc-en-ciel qui paroît à travers un nuage, & qui disparoît. Je voudrois qu'il y eût des Chymistes en morale, ainsi qu'en Physique, & qu'on prît l'habitude d'analyser tout

ce qui nous affecte & nous flatte, On trouveroit à peine, après la décomposition des plaisirs, un quart d'heure d'agrément, sur mille heures de chagrin ou de dégoût. Les voluptueux veulent toujours jouir de l'objet de leur passion, & ils éprouvent une satiété accablante qu'on ne sauroit guérir; ils courent perpétuellement après le bonheur, & ils n'en voyent que le fantôme; ils veulent procurer à leurs corps tout ce qui peut le réjouir, & ils ne travaillent qu'à lui assurer des douleurs; ils se font un système d'une vie toute riante & toute agréable, & dès la première année de leur dérèglement ils ont déjà vécu. Bientôt leurs goûts s'éteignent, leurs forces s'usent, leur santé s'altère; & de même qu'après quelques jours, les plus magnifiques fleurs dégénèrent en herbes flétries, leur jeunesse se change en décrépitude & en langours. Si l'on écrivoit sur les

tombeaux les maladies qui tuent les hommes, on verroit avec effroi que les plaisirs sont les plus grands meurtriers du genre humain.

Le monde aura beau célébrer la volupté, & relever l'éclat de son triomphe par des Spectacles, des Concerts & des Bals : le vrai plaisir ne sauroit se trouver qu'au fond de nous-mêmes, où nous trouvons Dieu. Selon la nature de notre ame immortelle, il nous faut une volupté, qui, toujours la même, ne s'use, ni ne s'interrompt. L'homme qui jouit de son être, & qui en connoît les ressources, se trouve toujours au même degré de satisfaction & de joye ; il ignore ces alternatives de mauvaise humeur & de gayeté ; & lorsque la matiere s'efforce de lui causer quelque pesanteur & quelque mélancolie, il excite son ame à s'élever, & il reprend sa sérénité. La tristesse, suivant le langage de l'Ecriture, ne sert absolu-

ment à rien, & il faut tâcher de s'en garantir comme d'une tentation qui nous décourage dans la pratique de nos devoirs, & qui, loin de remédier à nos chagrins, devient elle-même un nouveau mal.

Il n'y a point d'homme qui goûte une plus parfaite volupté que le vrai Philosophe, qui lit, qui compose, qui médite, & qui n'a d'emploi que celui de travailler selon son talent & son goût. Inaccessible aux intrigues & aux révolutions, il voit écouler sous ses yeux les diverses générations, avec leurs projets chimériques de fortune & de grandeur. Il voit les Humains se battre & s'égorger pour quelques arpents de terre, & ces combats n'arrivent point jusqu'à lui; il voit tous les siècles & tous les Pays se représenter à sa volonté, & lui rendre compte de chaque événement. Oui, la vie philosophique est la plus heureuse souverai-

neté : on va où l'on veut, on ne fait que ce qui plaît, & l'on ne dépend que de Dieu, & de soi. On n'a pas, il est vrai, des Courtisans, des Pages, des Soldats, qui fassent cortège, & qui annoncent la magnificence & la grandeur ; mais on a des desirs & des pensées, qui, toujours aux ordres de la volonté, servent, occupent, amusent, & rendent l'homme véritablement Roi. Quel bonheur de se connoître, de jouir de sa raison, de faire un usage continuel de sa liberté, & de vivre au milieu de l'Univers comme s'il n'étoit déjà plus ! C'est le plus beau présent que la Providence puisse nous donner.

C'est donc en vain que les plaisirs qu'on croit attachés aux richesses & aux honneurs, voudroient l'emporter sur ceux de l'esprit. Il est une satisfaction qui vient de l'ame, que tous les enchantemens du monde ne sauroient

contrefaire, & qu'on ne peut assez mettre à profit. Il ne faut pas la confondre avec cette ridicule vanité qui tenoit *Diogene* dans un tonneau, & qui fut le germe de toute la Philosophie Païenne. Il n'y a ni joye, ni paix, pour ceux qui font dépendre leur félicité d'un jugement aussi bizarre que celui du Public; c'est mettre les passions à la place de l'ame, & rendre son bonheur mobile comme l'inconstance même. Les vrais plaisirs exigent qu'on s'éleve au-dessus des opinions, des coutumes, des frivolités, qu'on se dégage de la matiere, & qu'on tienne à cette terre le moins qu'il est possible; mais accoutumés à ne chérir que des illusions, nous croyons plaisir, ce qui n'est que son ombre : les sens nous tiennent continuellement en tutelle; & plus l'enfance de notre corps diminue, plus celle de notre esprit s'accroît.

Quand je considere les erreurs po-

pulaires sur l'article du plaisir, je ne suis plus surpris de voir tant de malheureux. On devient l'artisan de son infortune par la fausse idée qu'on se fait de la volupté, & l'on filtre, pour ainsi dire, son ennui. Il est certain que la plupart des hommes ne savent seulement pas où le plaisir existe. Ils se le figurent au milieu des Cours; & l'expérience a mille fois démontré que c'est le séjour de la tristesse, des intrigues, & du dégoût : ils se le représentent sur les Théâtres où tout paroît enchanteur; & là ce ne sont que des ris de grimace & d'apprêt : ils se l'imaginent dans le sein de l'opulence & des honneurs; & il n'y a que la médiocrité qui procure une vraie satisfaction : ils le supposent enfin chez les amants; & l'amour n'est qu'impatience, tumulte, esclavage, & souvent désespoir.

Mais n'est-il donc pas possible que les Grands goûtent cette joye intérieure

que l'ame procure à ceux qui l'interrogent , & qui se complaisent dans son entretien ? Je répondrai que la Providence , malgré les inquiétudes qu'elle distribue aux Riches comme un contre-poids nécessaire , n'a exclus personne du vrai bonheur. Il ne s'agit , dans tous les états , que de se faire un système de félicité , qui consiste à trouver le plaisir dans son devoir , à conserver la liberté de cœur & d'esprit au milieu du plus grand tumulte , à s'attacher fortement à la Religion comme à la source des vrais biens , à mettre sa satisfaction à obliger , à s'occuper continuellement d'une manière utile , à rechercher les personnes de mérite , & à les écouter , à chérir les bonnes lectures , & à s'en nourrir. Tout devient amusement , lorsqu'on fait profiter de soi-même : les espérances consolent , les sentiments intéressent , les idées réjouissent , la mémoire soulage , l'imagination ravit. On

se trouve en quelque sorte immense, & l'on ne se quitte jamais malgré la distraction des affaires & la dissipation des objets.

Quiconque chérit l'innocence, & ne recherche que des récréations dignes d'un Etre immortel, n'a pas besoin d'efforts pour découvrir le plaisir : il le rencontre jusques dans les couleurs d'un insecte qu'il contemple, jusques dans le murmure d'un ruisseau qu'il écoute, jusques dans la fragrance d'un fruit qu'il savoure, d'une fleur qu'il sent, d'une plante qu'il analyse, jusques dans la verdure d'une prairie qu'il admire ; il le rencontre en lisant quelque Ouvrage utile & agréable, en discourant avec quelqu'ami solide, en jouant de quelque instrument harmonieux, en s'occupant à dessiner ou à peindre, en cultivant l'Agriculture, travail trop négligé, & qui devroit faire nos délices ; il le rencontre sous la forme d'un oiseau

qui gazouille, d'une étoile qui brille, d'un monde qui par ses agitations & ses événements fait tableau. Il semble aux yeux du Philosophe que l'Univers renaît à chaque instant : il découvre sans cesse de nouvelles richesses & de nouvelles beautés. Le lever de l'aurore & du soleil, cette brillante couleur de pourpre, qui, se jouant dans les nuées, forme à son couchant la plus superbe décoration, les rayons argentés de la lune qui consolent le voyageur, ces jours sereins, ces nuits charmantes où une astronomie naturelle se saisit de nos esprits comme malgré nous, & fixe nos regards vers le firmament; que dirai-je enfin? toute la nature est dans un cœur qui connoît le vrai plaisir, & qui sent les ressources de sa raison. On ne trouve insipides la plupart des plaisirs innocents, que parce qu'on ne s'applique ni à l'étude, ni au travail; de même qu'on mange les meilleurs

mêts sans appétit , parce qu'on prévient toujours la faim. Nos Peres, sobres & laborieux, se délectoient à des jeux qui nous feroient aujourd'hui bâiller. *Mallebranche* dit que les divertissemens d'un Philosophe doivent être enfantins, afin qu'il n'en reste aucune trace dans le cerveau, & qu'on puisse reprendre ses occupations avec facilité. La nature n'attache de plaisir qu'au besoin ; on ne se réjouit jamais lorsqu'on veut toujours se réjouir. Nous sommes finis, & nous voudrions que nos plaisirs n'eussent ni intervalle, ni fin. Quelle satisfaction que celle d'un Savant excédé par l'étude, qui va reprendre ses forces & son activité au milieu d'une forêt ! Il semble se reproduire à mesure qu'il se promene, il respire une joye aussi pure que l'air qui l'environne, & chaque feuille paroît lui parler & l'instruire. Avec quel contentement les Romains ne retournoient-ils pas à

leur charrue, lorsque, fatigués des travaux de la guerre, ils vouloient se délasser ! Rien n'approche des délices de la vie champêtre.

Les divertissements sont relatifs suivant les âges, les conditions, les goûts & les circonstances ; mais de quelque espèce qu'on les choisisse, ils ne doivent jamais exciter de remords, ni troubler l'ame dans ses fonctions. La pudeur, cette vertu sacrée qui naît avec nous, que chacun est obligé de révéler, & que la plupart des personnes profanent par leurs discours, leurs gestes & leurs regards, ne nous permet que des récréations décentes, où les passions soient oubliées. La sobriété, qui nous distingue des animaux, & que tant de Peuples ignorent encore, malgré la délicatesse du siècle, ne nous laisse que le droit de boire & de manger uniquement pour vivre. On croit communément que la jeunesse est la saison la plus

plus propre au plaisir; & l'on s'abuse. On ne sent la véritable joye que par réflexion; & les jeunes gens, presque toujours abandonnés à la volubilité de leurs desirs, ne trouvent pas le moment de réfléchir. Une idée en chasse une autre, de maniere que celle du bonheur ne sauroit les fixer. Cela est si vrai, que, sans le vouloir ni le savoir, ils cherchent Dieu au milieu de leurs dérèglements. Car comme il n'y a que lui seul qui soit la félicité, nous le désirons, dit saint Augustin, toutes les fois que nous voulons être heureux : mais le mal est que nous employons des moyens qui nous en éloignent, au lieu de nous en approcher.

Je ne vois que l'ame, lorsqu'elle s'élève, qui engendre de vrais plaisirs, parce qu'alors elle s'unit à la source de tout bien. En vain les joyes mondaines, ces spectres caressants, qui ne cherchent qu'à nous séduire, vou-

F

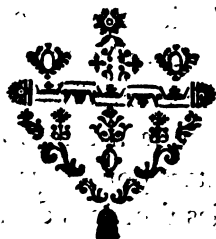
droient l'offusquer; elle voit le néant des choses, & elle reconnoît que ce n'est pas à des sensations passageres qu'il faut s'attacher, mais à l'Etre éternel qui les institua pour nous faire mériter. Notre bonheur dépend de la maniere dont nous usons des biens terrestres; & conséquemment leur usage ne nous est permis qu'à des conditions. La Providence, il est vrai, nous a donné des goûts; mais elle a déterminé le temps & les circonstances où nous pouvons les satisfaire : c'est troubler l'ordre, que de ne pas s'y assujettir. Eh! que deviendrait la Société, si chacun, n'obéissant qu'à ses desirs, ne recherchoit que le plaisir! Bientôt les états seroient confondus, les devoirs anéantis, & le vice se trouveroit au niveau de la vertu. Nos plaisirs, toujours purs, toujours modestes, doivent être une image de cette inaltérable félicité qu'on goûte au Ciel, &

dont nous ne jouirons jamais si nous ne voulons pas nous mortifier.

Ah, que ne puis-je peindre ici la satisfaction d'un cœur vertueux ! C'est une volupté excitée par la candeur & par le témoignage d'une conscience tranquille, qui cause une sainte ivresse, & qui fait que l'ame, toute remplie de Dieu, ne desire que lui, & ne voit que lui, au milieu de tous nos tourbillons de plaisirs futiles & d'honneurs frivoles. Oui, j'en jure sur la parole des Philosophes Chrétiens; ils ont des moments, & quels moments ! où ne tenant plus à la terre, & s'élevant jusqu'à l'Etre suprême, ils ne respirent que des plaisirs immortels. Quelle heureuse existence, en comparaison de ces voluptés criminelles qui tiennent presque tout l'Univers asservi, & qui, comme une plante éphémère, écloses le matin, & flétries le soir, ne font que disparaître !

Quand goûterons-nous ces joyes pures & vives dont nous venons de parler ? quand notre ame, pénétrée de leur auguste influence, se sentira-t-elle toute transformée ? Ce sont des joyes inconnues aux hommes charnels, mais qui suspendent l'usage des sens, & , tenant toute la nature dans le silence, inspirent une félicité qu'on ne sauroit exprimer. La vraie volupté a son échelle comme la nature ; & lorsqu'elle parvient au sommet, c'est-à-dire jusqu'au repos de Dieu même, elle se change en une merveilleuse extase, qui absorbe le corps, & qui nous laisse tout ame. Les libertins ne comprendront sûrement pas ce langage ; & tant pis pour eux , puisque les larmes mêmes que répandent les vrais Chrétiens , ont mille fois plus de douceurs que tous leurs plaisirs. Ils auront beau évoquer la volupté de toutes les puissances de leur être , & la préconiser dans des

Ouvrages dictés par la passion ; ils n'en feront pas plus heureux, & toujours les dégoûts du Juste vaudront mieux que leurs consolations. Il n'y a point de paix pour les impies : l'Oracle est prononcé.



CHAPITRE VIII.

Des Douleurs.

JE ne prétends point ici détailler les calamités qui nous investissent de toutes parts. Chacun sent que la vie de l'homme n'est qu'une succession continue de douleurs. Elles commencent dès sa naissance, elles augmentent avec ses jours, elles ne finissent qu'à sa mort. On diroit que la nature nous a donné des yeux autant pour pleurer, que pour voir. Quelles fontaines de larmes dans l'Univers ! & quel moyen de les arrêter ! Je suis sûr qu'actuellement même, il n'y a point de Cité où l'on ne pousse des gémissements.

Toutes les créatures paroissent armées contre nous : les éléments nous molestent par leur intempérie, les animaux par leur férocité, les insectes par

leurs morsures , les herbes par leurs poisons ; & il n'y a pas jusqu'à la rose qui n'ait des épines pour nous piquer , & jusqu'à l'homme qui ne s'arme contre l'homme même , pour lui causer des douleurs & pour l'accabler. Nous devons donc souffrir , & soit par des maux imaginaires , soit par des maux réels , payer le tribut de notre fragilité. En vain les remèdes viennent à notre secours ; souvent ils nous affligent encore plus que la maladie : de sorte que , si l'ame n'est ferme & courageuse , nous succombons à coup sûr. Il n'y a qu'elle , qui , aidée de Dieu , nous fasse oublier dans le sein de la vérité l'excès de nos misères. Les Stoïciens , qui n'avoient point la ressource de notre Religion , & qui se confioient entièrement en leur amour-propre , étoient des imposteurs lorsqu'ils vantoient leur insensibilité. Il n'y a que l'Etre qui nous châtie , qui puisse nous consoler.

Je fais qu'on s'accoutume en quelque sorte à la douleur, & que, par la force de l'imagination, on vient à bout de la diminuer, & presque de l'oublier : mais ce n'est qu'un engourdissement momentané ; le mal revient, & se fait sentir d'une manière accablante, si la Religion ne se présente elle-même pour essuyer nos pleurs, & pour nous encourager. Les Martyrs croyoient trouver un rafraîchissement au milieu des flammes, parce qu'ils étoient plus altérés de la Justice éternelle que du feu qui les consumoit. Lorsqu'on aime Dieu, on ne souffre jamais qu'avec espérance ; & tout le monde fait que l'espérance est la plus grande des consolations.

Il ne faut jamais manquer d'analyser les maux qui nous tourmentent, & de pressentir quel peut en être le terme. Si c'est la maladie, on pense qu'on n'est pas impassible, & qu'on doit un jour

finir ; si c'est la perte d'un bien , on regarde cette privation comme le prélude du dépoillement universel qui nous attend au fond du tombeau ; si c'est quelque calomnie , on se rappelle l'Evangile qui bénit ceux qui souffrent persécution ; si c'est enfin la mort d'un parent ou d'un ami , on se console par l'espoir de le retrouver , & par la satisfaction qu'on goûte à penser à lui. Telles sont les ressources que la Philosophie Chrétienne offre aux pauvres comme aux riches , aux simples comme aux savants. Il ne faut pas s'affliger comme ceux qui n'ont point d'espérance. Si Marc-Aurele lui-même , tout Patenqu'il est , croit trouver des remèdes à tous nos maux , que ne devons-nous pas attendre de l'Evangile , notre lumière & notre consolation !

Il y a des personnes qui se désespèrent pour une simple piqure ; & il y en a d'autres qui par ostentation ne se

plaignent jamais , & semblent braver la douleur. C'est un double inconvénient , qu'on évite lorsqu'on agit par principe de Religion. Le Christianisme tient le milieu entre l'abattement & l'insensibilité. Il pleure la mort de *Lazare* , & il supporte les plus cruelles afflictions. Qu'il est beau de voir une ame , au milieu des douleurs qu'excite la fermentation de la bile & du sang , ou dans le sein des chagrins que causent les révolutions du sort , s'élever au-dessus de tous les événements , & chercher en Dieu même la source de ses consolations ! Il semble alors qu'elle abandonne le corps à la terre , & qu'il n'y a plus qu'elle qui agit , qui parle , qui triomphe.

La mollesse dont les hommes font leurs plus chères délices , & qui sous les noms de sommeil , de faiblesse , & de repos , énerve presque tous les Grands , nous empêche souvent de voir des ames courageuses. Notre misérable chair qui

fera bientôt réduite en poudre, s'approprie toute l'autorité de l'esprit, & ne lui laisse que des gémissements en partage. C'est alors qu'on devient esclave de la moindre migraine, & qu'on ne trouve plus en soi-même ce courage héroïque qui absorbe les douleurs. Il faut que l'ame parle, pour que les sens se taisent; mais sa voix ne peut se faire entendre, lorsqu'elle est étouffée par le tumulte des passions. Rien de plus ordinaire que les souffrances, & rien de plus rare que de souffrir d'une manière raisonnable. Les plaintes & les murmures sont toujours la suite de nos maux : nous voudrions arriver au Ciel par un sentier de roses & de lys; & que notre corps, tout fragile qu'il est, n'eût ni chocs, ni blessures à redouter. Ah! s'il étoit possible de recueillir toutes les gouttes de sang que les guerres, les accidents, les maladies ont fait verser, nous en verrions des fleuves entiers.

qui nous glaceroient d'effroi; & nous saurions que la douleur, comme un héritage, se perpétuera jusqu'à la fin des siècles. Il y a un germe de mort dans chacun de nous, qui se réveille de temps en temps, & qui, faisant fermenter nos humeurs, nous cause des maladies de toute espèce. Mais c'est un champ de bataille qu'il faut parcourir, pour connaître tout l'empire de la douleur sur les foibles mortels. Là, roulant, pour ainsi dire, sur des corps mutilés, elle vole d'âme en âme, aussi vite que le canon qui semble la transporter, & elle cause les plus cruels déchirements. Si la douleur est un siècle, & le plaisir un moment, quelles angoisses & quelles afflictions ! La nature de notre constitution contribue beaucoup à la manière dont nous souffrons. On voit des hommes qui ont leurs corps assortis à la force de leurs âmes : c'est le même degré de vigueur; tandis que le courage

de certains esprits se trouve en contradiction avec la délicatesse de leurs tempéraments. Mais de quelque manière qu'on soit constitué, jamais la tentation n'est au-dessus des forces : & toujours on peut penser qu'il n'y a nulle proportion entre des maux passagers, & un bonheur éternel ; que toutes les créatures, depuis la malédiction universelle, sont nées pour souffrir ; & que l'impatience, loin de guérir les tourments, ne fait que les augmenter. La Religion veut qu'on sanctifie les afflictions par une entière résignation à la volonté de Dieu, & elle ne regarde toute l'intrépidité des Héros qui étouffent leurs douleurs par ostentation, que comme une valeur théâtrale, propre à faire le sujet d'un Roman. Ce n'est pas le supplice qui fait les Martyrs ; mais la cause pour laquelle ils souffrent, & la manière dont ils supportent leurs tourments.

Ces réflexions nous convainquent



qu'on ne tire ordinairement aucun avantage de la douleur : cependant qu'en coûteroit-il de l'accepter comme une pénitence imposée à tous les enfants d'Adam, & comme la punition de leurs fautes & de leurs sensualités ? N'est-ce pas un grand bonheur de pouvoir changer la nécessité en vertu, de s'en faire une occasion de mériter ; & ne sommes-nous pas bien malheureux de ne point profiter d'une grace aussi signalée ? D'ailleurs nous ne devons souvent nous en prendre qu'à nous-mêmes, si les douleurs nous investissent & nous accablent. La maladie vient presque toujours de quelqu'excès ; & soit dans nos plaisirs , soit dans nos travaux, nous ne savons jamais nous modérer. Nous dérangeons ce bel ordre que les astres, les saisons, & les animaux mêmes observent avec tant de régularité. Nous mangeons par caprice, nous dormons sans besoin ; nous étudions en

jouant, nous jouons en étudiant; nous pensons avec lenteur, nous agissons avec vivacité : de sorte que nous ne vivons jamais qu'à contretemps. Le corps insensiblement ne conserve plus son même équilibre, & devient le triste asyle des douleurs, après avoir été celui de l'intempérance & de la confusion.

Sans doute si l'ame étoit écoutée, les maladies seroient bien plus rares; elle économiseroit nos études, nos plaisirs, nos repas, notre sommeil, de maniere que nous n'en prendrions que la mesure proportionnée à notre tempérament. La nature se contente de peu. Les bêtes, beaucoup plus dociles à suivre leur instinct que nous ne le sommes à écouter notre raison, ont bien moins d'indispositions que l'homme. Nous ne devons ni flatter notre corps, ni l'épuiser : toute extrémité s'éloigne de la vertu; & c'est pourquoi l'Apôtre recommande d'être sage avec sobriété.

Il faut prévenir les maladies, avec la même tranquillité qu'il faut les supporter. L'inquiétude irrite les douleurs, & la patience les calme.

Si nous n'avons pas dépeint les souffrances avec ces expressions énergiques que semble exiger un pareil tableau, c'est qu'il suffit de renvoyer tous les hommes à eux-mêmes, pour avoir une véritable idée de la douleur. On affaiblit toujours les choses de sentiment, quelque description qu'on en fasse. La moindre piqure vaut un Traité sur les souffrances. Il ne s'agit pas d'expliquer la nature de nos maux, mais d'apprendre à les vaincre. On trouve dans l'ame, naturellement courageuse, les moyens d'y parvenir : c'est elle qui nous transporte au-delà du présent, lorsqu'il est fâcheux, & qui nous ouvre l'avenir ; c'est elle qui nous représente une multitude de personnes plus malheureuses que nous, & qui en cela

nous console; c'est elle enfin qui nous fait entrevoir Dieu lui-même couronnant tous ceux qui auront bien souffert & bien combattu.

Il faut dans l'homme quelque chose de mâle, de sublime & d'héroïque, s'il veut soutenir l'honneur de sa dignité. Ces vertus s'acquièrent en partie, lorsque les exemples & les exercices accoutument le corps à la patience & au travail. On ne trouve que de la pusillanimité, chez tous ceux qu'une éducation molle a formés. La délicatesse de leur corps annonce la foiblesse de leur esprit; ils n'ont ni le courage de marcher, ni celui de souffrir, ni celui de s'élever; on diroit qu'ils sont toujours prêts à se briser, & qu'ils n'ont point d'autre ame que la subtilité de leurs fibres & la sensibilité de leurs organes. On succombe en conséquence à la moindre douleur, & l'on n'a de force que pour se plaindre & s'impatientser.

Elevons nos ames , & nos corps nous sembleront déjà anéantis, ou du moins ils ne nous paroîtront que comme un grain de sable qui incommode un voyageur , & qui l'arrête un instant. On reprend un nouvel être, lorsqu'on se dégage des sens, & qu'on n'abandonne à la douleur que la plus foible partie de soi-même. Heureux le Chrétien ! Il n'y a pas un malheur dont il ne triomphe. Aussi devons-nous rougir pour ceux qui osent appeller les Chrétiens vils & lâches, Où vit-on jamais plus d'héroïsme , que chez ces généreux athlètes qu'une fureur idolâtre égorgea ? Où trouver une vertu plus sublime , que celle de mépriser le blâme ou les louanges, les plaisirs ou les maux, de fouler enfin aux pieds l'Univers, & de ne s'attacher qu'à Dieu seul ? Que ceux qui ne sentent pas cette grandeur sont à plaindre, malgré toutes les qualités brillantes qui semblent devoir les immortaliser !

C H A P I T R E IX.

Des Vérités.

Rien n'est plus fort que la vérité : on peut l'altérer , ou l'étouffer , pour quelque temps ; mais elle n'en reparoît ensuite qu'avec plus d'éclat. Combien de fois ne l'a-t-on pas vue , travestie par l'artifice des Courtisans , reprendre à la mort des Souverains toute sa splendeur , placer son Tribunal sur leurs tombeaux , & prononcer les anathèmes qu'ils avoient mérités ? Si l'on connoissoit tous les rapports de la vérité avec Dieu même , & toutes les sublimes idées qu'elle nous fournit , elle préféreroit dans les Cabinets des Princes , comme l'ornement de la raison & l'honneur de l'humanité ; elle seroit sur toutes les levres , & l'on ne feroit jamais une démarche sans la consulter. On a

beau célébrer les Ministres qui l'altérèrent, ériger en Reine des Sciences la Politique mondaine qui la foule aux pieds ; la vérité demeurera éternellement ce qu'elle est : en cela bien différente des modes, qui ne subsistent que quelques jours.

Nous mitigeons si bien les vices, que par des adoucissements nous en ôtons la difformité ; le déguisement prend le nom de prudence, la fourberie celui d'adresse. Nous avons sans doute oublié que tout ce qui excède le oui ou le non, tient du mal ; & que toute parole qui n'est pas l'expression de nous-mêmes, mérite le blâme, & peut s'appeler une espèce de sacrilège : car on profane la vérité qui est sacrée, toutes les fois qu'on ose la déguiser.

Quelle conduite, que celle des hommes ! Ils réalisent des chimères, & ils traitent de fables les plus grandes vérités, ou du moins ils les oublient

comme des choses qui ne les affectent, ni ne les intéressent. Qui est-ce qui pense aux terribles conséquences d'une éternité qui va tout à l'heure s'ouvrir? Qui est-ce qui s' imagine que Dieu lui-même réside en nous, qu'il entend nos plus secrètes pensées, & qu'enfin il doit les peser & les juger? Qui est-ce qui médite sur les prodiges de notre Religion? Qui est-ce qui se persuade que nos biens & nos honneurs feront peut-être notre malheur éternel? Qui est-ce qui sonde les abymes de son cœur, pour y rechercher la lumière intérieure qui nous éclaire & nous vivifie, & que nos passions obscurcissent? Si quelques vérités nous frappent, ce ne sont que des vérités inutiles, des vérités mortes, telles que des intérêts temporels, des calculs, des combinaisons, des découvertes, qui ne nous rendent ni plus sages, ni plus heureux. Celui qui est la voye, la vérité, la vie, nous a cepen-

dant enseigné la science qui doit nous occuper. Il ne nous a entretenu ni des points mathématiques, ni des astres, ni des phénomènes de la nature; il n'a remué ni des coquillages, ni des pierres : mais il nous a sans cesse répété de renoncer à nous-mêmes, de pratiquer les bonnes œuvres, de croire à sa divine parole; parce que réellement voilà les vérités essentielles, les vérités vivantes, qui sont analogues à notre être, qui l'étendent, l'élèvent, & l'éclairent.

Je fais que les circonstances de la vie exigent qu'on s'applique aux affaires temporelles, qu'on cultive les Sciences, & que, jusques dans les Livres saints, on découvre une politique qu'il faut employer à propos : mais s'il s'agit de faire un mensonge, ou de dessécher son cœur dans l'étude de la Physique ou des Loix, c'est alors que les éternelles vérités doivent reprendre leurs droits, & qu'il faut faire un di-

vorce continuel avec toute dissimulation & toute étude dangereuse. Quiconque ne se soutient que par l'artifice & le mensonge , bâtit une maison de sable , toujours prête à écrouler.

C'est par cette raison que la Religion seule , comme l'ouvrage de la vérité , se soutiendra toujours au milieu des erreurs , tandis que les Empires les plus florissants disparaîtront tour-à-tour. Il faut la même main de l'Eternel , pour appuyer à jamais un établissement ; toutes les ruses & toutes les intrigues ne sont que des forces momentanées , incapables de résister au choc des tempêtes. Il y eut un caractère de véracité chez nos Peres , que nous devons tâcher de retrouver & de reprendre , malgré les intervalles qui l'ont altéré : mais aujourd'hui l'on se rit de la sincérité , au point qu'on nomme dupe quiconque agit dans la bonne foi. Il semble que la Politique à la mode , au-

trement l'art de mentir & de tromper avec délicatesse & méthode, soit le chef-d'œuvre de l'esprit humain. On érige en divinités ceux qui possèdent cet art dangereux, comme si l'ame ne s'avilissoit pas en se donnant pour autre qu'elle n'est réellement. Nous avons vu des Auteurs se rétracter publiquement de leurs impiétés, & rire ensuite en secret de leur rétractation. Si de tels imposteurs sont dignes d'admiration, & même d'excuse, qu'on nous dise donc en quoi consiste la probité ? N'est-ce pas donner de la fausse monnoye pour de l'or, & faire un commerce honteux d'hypocrisie, que les Païens mêmes avoient en horreur ?

Où est l'homme qui, comme saint Paul, pourroit dire aujourd'hui parmi nous : *Dieu sait que je ne ments pas* ? Si nos paroles sont vraies, nos actions sont fausses : nous nous déguisons à nous-mêmes nos propres défauts ; &
après

après avoir commencé par nous séduire, nous trompons les autres. On n'a des télescopes que pour observer les astres, qu'on connoît beaucoup mieux que son propre cœur. Les lignes que le Mathématicien tire avec la plus sérieuse attention, ne sont qu'une espece de mécanisme qui n'arrive point aux premières vérités. Il n'y a que l'élevation de l'ame, qui, venant à secouer tout préjugé, nous rend à nous-mêmes, & nous fait conséquemment entrevoir le principe, la fin & le lien de toutes les parties de cet Univers.

Quel contraste parmi les hommes ! Je les vois tous chercher la vérité, au point d'attacher une infamie au mensonge & à la duplicité ; & je vois que personne n'est sincere, & que nos ris & nos pleurs, nos satyres & nos éloges, ne sont que des rôles de Comédie. Nous ressemblons à ces Peintres, inhabiles, qui ne savent que faire des

G

copies informes. Notre cœur est presque toujours loin de notre ame, & le portrait que nous faisons de l'un & de l'autre n'a nul rapport avec l'original. Il reste toujours au-dedans de nous-mêmes un sentiment d'amour-propre ou d'intérêt, qui, sourd & confus, ne peut ni se démêler, ni se deviner. A peine l'enfant fait-il bégayer, qu'il articule des mensonges. On nous accoutume de bonne heure à une misérable duplicité ; & dès-lors nos discours combattent presque toujours nos sentiments. La candeur s'évanouit, à mesure que la raison se fortifie. Nous faisons de notre vie même un Roman, par la contradiction perpétuelle qui existe entre nos actions & nos pensées. La conscience elle-même nous abuse ; nous prenons notre obstination pour ses conseils. Ces malheurs, qui nous rendent autant d'hypocrites, ont passé jusques dans les campagnes, où la ruse

a pris la place de cette ancienne simplicité qui caractérisoit les Laboureurs & les Bergers. Cependant on n'est heureux qu'en se dépouillant des mensonges & des préjugés, en ne parlant que comme on pense, & en trouvant ses délices dans l'étude de soi-même.

Si l'on en croit nos prétendus Philosophes, ce siècle, plus éclairé que tout autre, nous a dévoilé toutes les vérités. Nos Peres ignoroient tout, & nous savons tout. Voilà sans doute un beau début : mais malheureusement ce ne sont que des mots. Si l'on excepte en effet quelques opérations chymiques, quelques expériences physiques, quelques découvertes dans la partie des Arts, quelques raffinements dans les modes, nous n'avons aucun avantage sur ceux qui nous ont précédés. Les mêmes obscurités subsistent, & notre Philosophie, quoique renouvelée en apparence depuis cinquante ans, nous

laisse dans le même doute sur les essences des choses, & sur leurs causes. Comme les hommes s'égarent ! Ils s'imaginent que parce qu'ils connoissent la route d'une comete, les propriétés d'une fleur, le mécanisme d'un Ouvrage, ils sont en état de sonder les profondeurs de la Divinité. Ne diroit-on pas à les entendre, qu'une nouvelle lumière a paru parmi nous, & qu'il n'y a plus de secret dans l'Univers pour la raison humaine ? A quels temps sommes-nous réservés ! Ces visions devoient-elles donc être le fruit de cette Doctrine céleste que la Religion nous enseigne depuis dix-huit siècles ? Un abyme amène un autre abyme. On n'a aujourd'hui d'esprit, qu'aux dépens du bon sens.

L'Univers est une vaste Ecole, où des Professeurs de mensonge nous enseignent l'imposture de toutes parts : on a beau les appeller tantôt Politiques

& tantôt Courtisans, tantôt Physiciens & tantôt Orateurs; ils n'en contribuent pas moins à perpétuer l'erreur. Il n'y a point d'homme qui ne fût effrayé des faux rapports & des calomnies qui circulent dans les Villes, & sur-tout dans les Cours. Le Cardinal Fleury disoit souvent *qu'il n'entendoit jamais la vérité, que lorsqu'on lisoit l'Evangile.*

Cependant cette vérité est en nous; mais loin de sonder notre cœur, nous allons la chercher au milieu des astres, & dans les entrailles de la terre. Nous ne savons pas, ou plutôt nous ne voulons pas savoir, qu'une maxime qui réforme les mœurs & affermit la Foi, vaut infiniment mieux que la connoissance des comètes, ou les découvertes des éclipses. Nos Villes, en conséquence, sont remplies de personnes qui n'étudient que des erreurs, ou des vérités inutiles. Cependant il nous faut des vérités de pratique, dont on puisse faire

la consolation & son profit dans les circonstances critiques , dans les événements inopinés , & dans le sein de tant de vanités qui nous travestissent. Notre amé est réellement le miroir de la vérité, mais un miroir qu'on n'a pas le courage de regarder.

Quels efforts n'avons-nous pas faits pour incorporer notre être avec le mensonge ! La vérité, qui nous a formés, nous avoit intérieurement enseigné que notre substance n'a rien que de très-réel , que notre immortalité n'a rien d'équivoque , que tous nos desirs ne tendent qu'au souverain bonheur , que notre conscience n'exprime que l'amour de l'ordre ; & nous avons hésité sur ces faits , comme s'ils n'étoient que des chimeres. On diroit que la vérité, telle que la Lune dans ses phases, ne nous offre jamais qu'un quart ou qu'une moitié de ce qu'elle est. Nous ne voyons que l'ombre de nous-mêmes, au point

que souvent nous croyons n'exister que d'une manière accidentelle & momentanée.

Cependant quel commerce de vérités entre le Ciel & la Terre, depuis que le monde a connu le vrai Culte ! On a rejeté tous les Systèmes bizarres, fruit d'une étude orgueilleuse & stérile, pour adopter des raisons de conduite & de crédibilité hors de toute suspicion. Un Payfan, moyennant les lumières de la révélation, fait plus de vérités, que toute la Philosophie Païenne n'en a découvert. Eh quelles vérités ! celles qui nous rendent à nous-mêmes, & nous rappellent à Dieu. En vain nos beaux esprits affectent de mépriser ces avantages incomparables, pour puiser des connoissances scientifiques : leur savoir n'est qu'un nom, & il y aura toujours dans cette vie un voile épais qui nous dérobe les causes de tout ce que nous appercevons. *Moliere*, cet Au-

teur comique , nous paroît sans doute ridicule, lorsqu'il dit, dans son *Malade imaginaire*, qu'on donne tel remède pour purger, parce qu'il purge ; & cependant , si nous allons à la source de notre savoir , nous n'en connoissons pas davantage. C'est la réflexion d'un Auteur plein de mérite & de talents.

David gémissoit de ce que les vérités étoient affoiblies parmi les hommes : mais quels soupirs ne pousseroit-il pas aujourd'hui à la vue de nos erreurs ! Tout nous masque tellement le vrai, que nous sommes encore heureux si l'on nous présente au moins du vraisemblable. Il n'y a pas jusqu'au récit d'une chose arrivée sous nos yeux, qu'on ne défigure de manière à la méconnoître. Chacun imagine, interprète, commente, devine, de sorte qu'il faut sans cesse suspendre son jugement : mais cela est impossible, à moins qu'on n'éleve l'ame , & qu'on n'emprunte

une étincelle de la lumière indéfectible. On peut bien dire qu'il n'y a que l'heure de la mort qui soit l'heure de la vérité.

Il n'est point à craindre qu'un homme qui élève son esprit jusqu'à Dieu, se dégrade par des mensonges & des ruses. Il agit dans toute la candeur, sans recourir à des subterfuges, ni sans craindre les mauvaises interprétations qu'on pourroit donner à ses démarches. Il ne veut que le témoignage du Ciel & celui de son cœur, parce qu'il n'attend de bonheur que de lui-même & d'en-haut. Si on le condamne, il ne s'en afflige que parce qu'on outrage la vérité; & si on l'approuve, il ne s'en réjouit que parce qu'on respecte la justice. Loin d'ici ces esprits pusillanimes & inquiets, qui se nourrissant de doutes & de défiances, vivent dans des continuelles allarmes, & s'inquiètent sans cesse de ce qu'on dit sur leur compte! Une ame innocente & pure croit que tou-

tes les autres ames lui ressemblient. On prend très-facilement le change sur le chapitre de la vérité. Les uns la croient toujours douce & complaisante, & les autres se la figurent toujours farouche. Mais la vérité prend différentes formes & différents tons, selon les circonstances. Elle tonnoit dans la bouche du divin Législateur contre les Pharisiens, & elle consolait les pécheurs. Tantôt elle parle clairement, & tantôt en paraboles; tantôt elle caresse, & tantôt elle sévit; tantôt elle blâme, & tantôt elle loue. Semblable aux abeilles, elle a son aiguillon & son miel. On la juge ordinairement téméraire, lorsqu'elle reprend avec autorité; & on la déclare ensuite courageuse, lorsque les passions & les hommes ont disparu. Ainsi plusieurs Saints passèrent dans leur temps pour des fanatiques, & sont aujourd'hui révéérés, avec raison, comme des Apôtres.

C H A P I T R E X.

Des Opinions.

LE monde, assemblée bizarre d'opinions plus extravagantes les unes que les autres, exerce tyranniquement son empire sur les esprits. Chaque Nation a une manière de penser analogue au gouvernement & au climat, qui perce jusques dans les gestes. Les mœurs & les Sciences elles-mêmes se modifient selon les lieux & les temps. Si les anciens Romains eussent vécu dans la Laponie, ou mille ans plus tard, ils étoient un Peuple tout différent. Nous empruntons jusques chez nos voisins des différentes manières d'être; on trafique les préjugés comme la marchandise. Ce ne sont d'un Pole à l'autre que des échanges d'erreurs, & il n'y a que la vérité qu'on ne cherche

point à répandre, ou qu'on ne répand qu'avec des précautions qui l'altèrent & la défigurent. Nos passions, telles que ces nuages ténébreux qui promènent la grêle au milieu des airs, entraînent presque toujours avec elles des ridicules ou des mensonges.

Mais ce qui doit réellement nous alarmer, c'est que nous voulons que nos opinions aient force de vérité, & que notre obstination puisse réaliser ce que notre imagination se représente. Nous prenons en conséquence un ton d'autorité qui étonne, & qui ne convient qu'à des hommes inspirés. Bien des Philosophes n'ont acquis de la célébrité, qu'en faisant beaucoup de bruit; bien des Ecoles n'ont enfanté des Docteurs, que pour accréditer des paradoxes & un jargon tout-à-fait inintelligible. Nous copions encore les sentiments des Anciens sur les causes occultes, quoique nous les décorions du beau

nom de matière subtile ou de celui d'attraction , termes réellement synonymes. Il semble qu'il y ait un pacte entre nos passions & nos sens , qui nous force d'embrasser l'erreur. Il suffit qu'un Ecrivain soit à la mode, pour que ses rêveries les plus bizarres passent de main en main comme le chef-d'œuvre du bon goût, quoiqu'il soit incontestable que le bon goût ne se rencontre jamais qu'avec le vrai.

Si l'on veut parcourir le Traité de Mr. de Saint-Aubin sur l'opinion, on sera allarmé de voir comme on a travesti les connoissances humaines. Ce ne sont plus les conséquences d'une Philosophie simple & éclairée , mais les rêveries de l'ignorance & de la passion. Lorsque la raison vient à examiner de sens froid nos Bibliothèques, ou à consulter nos Académies, on découvre bientôt qu'à l'aide de quelques mots imposants, & de quelques phrases artiste-

ment cadencées, on glisse les choses les plus étranges. Cela paroît sensiblement dans nos Theses, qui, toutes dégagées qu'elles sont du ridicule des siècles passés, n'en contiennent pas moins d'absurdités, L'homme substitue presque toujours ses caprices à la place de la raison. On aime à se revêtir des préjugés à la mode, & à se croire l'organe de la vérité, de maniere qu'on ne voit jamais un Professeur changer de *sentiment*, quelques bonnes raisons qu'on lui oppose.

La vie la plus longue ne suffiroit pas pour recueillir les diverses opinions qui partagent les Peuples, & qui se sont répandues sur la terre presque dès le moment de la Création. Par-tout on trouve des vestiges de la foiblesse de l'esprit humain, & de son ardeur à saisir le faux, & à s'en parer comme d'un magnifique ornement. C'est l'opinion qui a enfanté tous les systèmes, & amené

toutes les hérésies ; c'est l'opinion qui a produit la fausse conscience, & la morale corrompue ; c'est l'opinion qui a excité tant de disputes, qu'on ne sauroit se rappeler sans effroi ; c'est l'opinion qui a défiguré presque toutes les histoires, & qui est la source de ces fables ridicules, ainsi que de ces apparitions dont le monde se trouve infesté : c'est l'opinion qui nous met en contradiction avec l'expérience & la raison ; qui tantôt nous rend jouet de l'orgueil, & tantôt de l'ambition. De siècle en siècle elle s'annonce sous une nouvelle forme, mais presque toujours fausse, & toujours séduisante..

Que ne dirois-je point ici des modes qui sont son ouvrage, si la dignité du sujet que je traite ne m'empêchoit d'entrer dans des détails aussi puériles ? Je dirois que chaque jour & presque chaque heure, voit éclore des frivolités qui nous avilissent, & qui n'ont pas d'autre

origine que le préjugé; je dirois qu'on n'apperçoit plus en nous que des gestes, des grimaces, & un certain clinquant dont nos peres auroient rougi; je dirois que nos conversations, nos lectures, nos plaisirs, & nos superfluités, que nous nommons besoins, ont quelque chose de si neuf & de si extraordinaire, qu'on croiroit que nous voulons nous moquer de nous-mêmes. Il faut maintenant savoir la généalogie des étoffes & des bijoux, comme on savoit autrefois celle des Familles; il faut connoître toutes les poudres, tous les sards, & s'en faire un catalogue exact qui orne l'esprit; il faut avoir un langage tout composé de mots semillants, de superlatifs nouveaux, & n'estimer que le style en découpure, & des phrases en miniature. Il faut enfin se rendre le panégyriste outré des Livres impies & licencieux, quoique pour l'ordinaire on ne les ait pas lus, ou qu'on ne les

entende pas , & arborer l'incrédulité comme le signal des beaux usages.

C'est ainsi que l'opinion se métamorphose sous toutes sortes de figures , & qu'elle persuade aujourd'hui presque à toutes les Nations qu'il n'y a que le luxe & la frivolité qui méritent attention. Ces maux sans doute ne peuvent durer ; mais comment réjoindrons-nous cette ancienne simplicité , & cette raison primitive qui nous ont réellement abandonnés ? Je crains bien que ce ne soit l'ouvrage de la postérité , & que nous ne mourions au milieu de nos préjugés. La vérité, quoique perpétuellement en nous , n'est pas toujours à notre disposition.

Cependant, malgré nos remarques sur les opinions, nous devons convenir qu'il y en a qui contribuent à rendre les hommes heureux. Celui qui vit dans un Etat Républicain , gagne beaucoup à croire que son Gouverne-

ment vaut mieux que la Monarchie; ainsi celui qui obéit à un Monarque, trouve un grand avantage à se persuader que la félicité des Peuples dépend d'un Roi : ainsi chaque Nation goûte une satisfaction dans sa manière d'être. Il nous faut dans cette vie des bonheurs relatifs selon les circonstances, les temps & les lieux, jusqu'à ce que nous soyons tous rappelés au bonheur invariable & essentiel qui doit être notre partage pendant l'éternité. La plupart des biens ou des maux temporels , ne gissent que dans l'opinion. Si l'Artisan préfère son sort aux conditions les plus brillantes, il est véritablement fortuné. Nous trouvons ordinairement plus de richesses dans notre imagination, & plus de plaisirs, que dans toutes les possessions. La seule espérance vaut presque toujours mieux que la réalité.

Mais c'en est assez sur l'opinion.

Nous laissons le soin à quelque Ecrivain plus habile de la peindre comme le germe des cabales, des sciences, des goûts, des jugemens, qui partagent les esprits, & qui font que le même ouvrage enchante celui-ci, & déplaît à celui-là; que le même trait d'éloquence fait rire l'un, & pleurer l'autre; & que la même personne paroît ici folle, & là remplie d'esprit. Il nous suffit d'encourager l'ame, à la vue de tant d'idées diverses, à choisir celles qui sont utiles & solides, & à s'élever au-dessus des préjugés qui assiegent la raison. On parvient à ce bonheur, quand on s'applique à contempler l'immuable vérité. Alors on sait que l'erreur est l'appanage de l'humanité, & qu'on doit en conséquence se défier de tous les systèmes & de tous leurs rapports; alors on n'est ni l'ami de *Descartes*, ni de *Newton*, mais de l'expérience & de la raison : alors on s'attache for-

tement à la Religion , comme à la seule colonne inébranlable au milieu des révolutions de cette vie.

Il y a trois espèces d'hommes dans l'Univers qui favorisent les opinions, & qui les embrassent de tout leur cœur, sans même s'en appercevoir. Ceux qui reçoivent toutes les idées , mais qui n'en gardent aucune ; & ce sont les hommes volages & légers : ceux qui n'en peuvent jamais recevoir qu'une à la fois , mais qui la conservent comme une décision infallible ; & ce sont les obstinés : ceux enfin qui en saisissent deux toutes contraires ; & ce sont ceux qui ne se trouvent jamais d'accord avec eux-mêmes. Je ne vois qu'un très-petit nombre de Sages au milieu de tant d'insensés ; les personnes qui donnent accès à toutes les idées , & qui , après les avoir mûrement examinées , rejettent les fausses , & s'attachent aux vraies. Voilà des âmes qui s'exaltent , qui

cherchent dans elles-mêmes la route qui conduit au mieux, & qui ne considèrent que la lumière intérieure comme leur guide & leur appui.

Nous devons maintenant dire un mot de cette sorte d'opinion qu'on appelle prévention, & qui, sans contredit, est des plus dangereuses. Les Grands, toujours environnés de flatteurs, s'y livrent plus que personne. Combien d'hommes méprisables, que la prévention a élevés; & combien de Savants & de Sages qu'elle a écartés! Le moindre mot que la malignité prononce au milieu d'une Cour, devient souvent la ruine des plus honnêtes gens. On ne pense pas que la cabale ne manque jamais de faire ses efforts contre le vrai mérite; & on le punit, ou on l'humilie, sur la moindre délation. Encore si l'on ne se prévenoit qu'en bien, cet inconvénient n'auroit pas le danger de l'excès contraire; mais on croit le mal

bien plus facilement : de sorte que s'il faut mille paroles avant de déterminer un Grand en faveur du Sage , une seule suffit pour l'indisposer. Ces misères naissent du levain de notre corruption , qui fermente à proportion que nos passions trouvent à se satisfaire. Le Souverain éclairé a des yeux qui pénètrent de toutes parts ; & il fait que tout homme qu'il veut avancer , ou récompenser , devient en butte à une multitude d'envieux. Il connoît , à mesure que son ame s'élève , que la prévention est le plus terrible écueil des Grands , & que presque tous viennent s'y briser.

Si l'on favoit réfléchir , & s'élever au-dessus de soi-même , les opinions , de quelque espece qu'elles fussent , ne serviroient qu'à notre avantage. On regarderoit celles qui sont dangereuses , comme le contrepoids de notre orgueil , & l'appanage de notre ignorance ; & l'on employeroit celles qui sont

bonnes, ou même indifférentes, à rechercher le vrai. C'est ainsi qu'ont fait certains Philosophes, qui sur un fond d'hypothèses raisonnables ont appuyé des vérités. Toute opinion qui ne fronde ni la Religion, ni les mœurs, & qui ne tend point au fanatisme, exige de la tolérance. La Société n'est qu'un assemblage d'opinions diverses, où chacun se réserve le droit de penser comme il veut. Plût à Dieu qu'on en fût bien convaincu ! Les disputes littéraires & théologiques cesseroient, & nos Ecrivains ne se donneroient pas en spectacle par un acharnement horrible à se déchirer. On prend l'enflure du cœur pour l'élévation de l'ame, & l'on ne veut plus céder.



CHAPITRE XI.

Des Travaux.

ON ne sauroit trop estimer le travail. Il est le devoir de tous les hommes, l'ennemi des vices, & le mobile ainsi que le maintien de la Société. Chacun doit travailler au bien de la Patrie; le Laboureur par ses sueurs, l'Artisan par son industrie, le Savant par ses veilles, le Ministre par sa prévoyance, le Souverain par ses bienfaits. Tout nous annonce que cette vie n'est point le séjour du repos. Le Ciel, dans un mouvement qui ne s'interrompt jamais, produit successivement les saisons; la Terre, dans un enfantement continu, engendre des plantes & des fleurs; la Mer, dans un flux & reflux toujours également régulier, se prête au transport de nos vaisseaux, & nous ren-

renvoye une partie des richesses qui sont dans son sein. Notre corps même, par la circulation de son sang, & notre ame, par le renouvellement assidu de ses desirs & de ses pensées, nous instruisent que tout être naît pour travailler. L'abeille compose son miel, le ver sa soye, l'araignée sa toile, le bœuf trace des sillons, le cheval porte des fardeaux, le castor se bâtit des maisons, le renard vit de son industrie, & il n'y a pas jusqu'à la fourmi qui ne condamne le paresseux.

Chaque Ouvrage doit être un tribut payé à la Patrie, à l'humanité, & à la Divinité même, qui nous ordonne de manger notre pain à la sueur de notre front. Mais oserions-nous bien présenter nos travaux sous cet aspect? Nos veilles n'ont ordinairement pour objet qu'une ambition démesurée, qu'un orgueil insensé, qu'un intérêt sordide, & souvent qu'une frivolité ridicule.

H

Les Grands ne cherchent qu'à enrichir leur famille, & qu'à s'agrandir par des moyens qu'on rougiroit de détailler; les Tyrans ne pensent qu'à se faire un nom, aux dépens de la vie du malheureux qu'on égorge comme un agneau; les Auteurs n'ont en vue que la gloire ou le gain, & conséquemment ils ne pensent qu'à flatter le goût du siècle. Cependant c'est le motif qui donne le mérite aux travaux. Si les plus magnifiques exploits ne se rapportent à la vérité, ils se dissipent en fumée. Chaque homme est comptable à la Religion & à l'État de ses travaux, même domestiques.

Ce seroit ici le lieu de peindre le danger des mauvais Livres, & de faire voir le tort que cause le travail d'un Ecrivain impie ou licencieux. Mais comme ces malheurs sont d'une évidence incontestable, il est inutile d'en parler. Je voudrois seulement que les

Gouvernements imposassent un silence éternel aux Auteurs téméraires qui frondent la vérité, ainsi qu'à ceux dont les productions n'ont rien d'utile. Chacun se met sur les rangs pour faire imprimer; & tel qui devroit être Artisan, devient Poète ou Romancier. Les Etats en conséquence perdent nombre de Citoyens, dont le sang ou les sueurs auroient secouru la Patrie. Il y a des personnes qui ont négation pour écrire, comme d'autres pour lire.

Tout travail n'est donc pas bon, parce qu'il est travail. Les chenilles & les guêpes sont laborieuses, & il ne résulte rien de leurs Ouvrages. On déteste l'insecte qui ronge les feuilles & les fleurs. Si nos peines & nos sueurs n'ont leur utilité, nous avons perdu notre temps, & nous sommes des êtres morts. On ne peut en conséquence trop déplorer la manie de ces personnes futiles, qui ne s'appliquent qu'à des

modes, qui font métier de raffiner les goûts, & de procurer des sensations nouvelles. La postérité gémissa, en apprenant tout ce que nous faisons pour enrichir des Artistes superflus. Combien d'hommes à qui il faudroit arracher l'aiguille & le pinceau, & que l'on devroit envoyer à la charrue ! Les terres languissent depuis que tant de Manufactures, uniquement inventées pour favoriser le luxe & la vanité, enlèvent les Laboureurs. On a oublié que notre première occupation fut l'Agriculture, & que la qualité de Berger s'allioit autrefois avec celle de Roi. Un Danseur se croit un personnage important, parce qu'on le lui fait croire ; un Parfumeur ne changeroit pas son état pour celui d'un Maçon ; un Symphoniste s'estime beaucoup plus qu'un Cordonnier : & voilà comme insensiblement les travaux utiles sont devenus méprisables, tandis que les talents frivoles se font révérer,

& jouissent des mêmes honneurs qu'on accordoit autrefois à la Philosophie.

Les occupations de l'homme se trouvent tellement liées avec son bonheur, qu'il ne sauroit trop bien les choisir ; & il doit se les rendre utiles & agréables, lorsqu'elles sont indépendantes de sa volonté. On donne ordinairement dans deux extrémités tout-à-fait différentes : ou l'on se surcharge d'affaires inutiles, ou l'on néglige les essentielles. L'ordre exige que le travail soit relatif à nos talents & à notre état, & qu'on ne s'y livre qu'avec mesure. Il n'y a pas moins de danger à trop s'appliquer, qu'à ne rien faire, lorsque c'est une application qui nous distrait du grand objet pour lequel nous avons été créés. L'étude ne doit être ni le fruit de l'orgueil, ni celui de la curiosité, ni une application à contretemps. Une vie sagement réglée se dirige comme le Ciel : le repos y succede au travail, de même que la nuit

au jour; & l'esprit emprunte de Dieu sa lumière, comme la Lune tire sa clarté du Soleil.

Si le Seigneur ne bâtit lui-même la maison, dit l'Ecriture, le travail des Ouvriers est inutile. Paroles sacrées, qui nous annoncent combien il importe à l'homme de ne s'occuper que d'une manière Chrétienne. L'âme qui s'élève, sanctifie les travaux profanes; elle leur donne une dignité, que tout l'éclat des honneurs ne sauroit procurer. Ainsi l'ouvrage le plus mécanique en apparence, est souvent plus agréable à Dieu que le livre le plus savant, ou l'exécution du plus beau projet. Chacun doit se contenter de la portion de travail qui lui est assignée; & considérer que c'est un présent de la Providence qui veut que nous nous sanctifions par la résignation. Mais on aime que les travaux honorables & bruyants : on veut que les affaires

ayent du relief, de l'éclat, & que toute occupation se rapporte à la fortune, ou à la renommée : on a même attaché une honte à ces labeurs obscurs qui nous habillent & qui nous nourrissent.

Malgré toute l'austérité apparente avec laquelle je parle du travail, je suis très-éloigné de condamner certaines occupations que l'usage autorise. Je crois qu'il sera toujours permis de s'appliquer par goût, & de se livrer à quelque passe-temps agréable, pourvu qu'il soit innocent. Je ne condamne ni le Poëte, ni le Peintre : mais je desiré ce que veut la vérité; qu'ils ne s'attachent qu'à des choses honnêtes, & qu'ils cèdent le rang aux Ouvriers dont la Société ne sauroit se passer. Il ne faut pas croire que dans cette vie tout soit arbitraire; nous avons des regles immuables qui nous ramènent nécessairement au vrai, & qui ne nous per-

mettent pas de nous passionner pour les Arts : il faut les ranger dans la classe où ils doivent être, & ne leur assigner de prix que suivant la raison.

Je ne trouve rien de comparable aux travaux d'un Souverain, qui, sans affoiblir en lui les grandes idées, veut tout voir, tout examiner, & descendre jusques dans les plus petits détails; qui se fait rendre compte des négociations & des procès; qui donne audience aux Officiers & aux Magistrats, & qui les récompense; qui choisit ses Ministres avec réflexion, & qui partage avec eux le fardeau de la Souveraineté; qui prend jusques sur le sommeil le temps de lire & de prier. Voilà le véritable repos de l'ame dans le sein même des travaux; voilà cette élévation qui ennoblit nos Ouvrages, qui donne au monde un spectacle d'admiration, & qui nous retrace l'image de la Divinité, dont la Providence s'étend jusques sur le plus

petit insecte, ainsi que sur la moindre fleur.

Le vrai Savant n'est pas moins admirable, lui qui rendant l'Univers le théâtre de ses méditations & de ses recherches, en recueille la lumière pour éclairer le Public. Heureux travail ! il dissipe les erreurs, il combat les mauvaises maximes, & il restitue l'homme à lui-même, en le restituant à sa conscience & à son devoir. C'est dans ces occupations qu'il faut reconnoître l'ame. Jamais nous ne sommes plus sublimes, que lorsque nous nous élevons au-dessus des préjugés. La grandeur d'ame méprise cette étude stérile & fastueuse, dont on ne peut extraire que des doutes & des sophismes. Les Etats seront toujours intéressés à préférer les Ouvrages de bon sens à ceux du bel esprit, parce qu'il est nécessaire de conserver les droits de la raison, de maintenir la justesse des idées, ainsi

que l'honneur de la Religion & de la Société. Les ames ont beaucoup perdu de leur courage & de leur grandeur, depuis que les lectures futiles sont devenues à la mode. On prend, sans s'en appercevoir, la teinture des Ouvrages qu'on lit, & l'on s'énervé à force d'entendre des sentiments effeminés. Nous avons depuis un demi-siècle une tradition de frivolités qui se perpétuera, je ne fais pas jusqu'à quand, mais qu'il feroit bien temps d'arrêter.

Si l'on pensoit sérieusement que c'est faire un larcin à la Société que de ne point travailler, ou de ne s'appliquer qu'à des riens, on s'occuperoit, & beaucoup plus utilement. La misère & les désordres ne se multiplient de toutes parts, que parce qu'on n'aide point l'Etat par ses sueurs ou par son industrie. Nous voulons manger, & jouir de toutes les commodités de la vie, sans contribuer au bien public; quoiqu'on

nait droit à la nourriture ; qu'autant qu'on travaille. Je ne fais comment nous avons la hardiesse de reprocher aux mendiants leur oisiveté, nous qui perdons les jours à causer, à courir, & à jouer. Quelle image aux yeux de la raison, que la vie d'un Grand, toute perdue dans des visites, des Spectacles & des festins, & qui ose ensuite se plaindre de ce qu'on n'a pas le temps de respirer !

Si notre condition nous laisse libres sur le choix du travail, nous n'en devons pas moins être attentifs à ne nous occuper que d'une manière utile. Les arbres, tout inanimés qu'ils sont, nous apprennent, en nous offrant leurs fruits, que chaque créature est faite pour le bien commun. Lorsqu'on n'a pas le talent de manier la plume, il faut prendre le compas, & , au défaut de celui-ci, se servir de l'aiguille, ou du pinceau. L'application est tellement notre parta-

ge, que nos yeux, notre langue, nos oreilles, nos mains, & même nos pieds, ont chacun la faculté de travailler. Combien d'hommes qui pourroient devenir trone, sans se ressentir d'une pareille métamorphose, & sans que cela nuisît à la Société? Ils n'ont des mains & des yeux que pour la forme; une mollesse léthargique absorbe toutes leurs fonctions, excepté celles de dormir, de digérer. On diroit que nous ne sommes que des êtres vils, & jetés sur cette terre au hasard, & que nous n'avons ni années éternelles à méditer, ni bonnes œuvres à accomplir, ni récompenses à espérer.

Il n'est pas concevable qu'avec les ressources d'un être raisonnable, nous passions la plupart de nos jours dans l'ennui! Nous ne savons ni désirer, ni penser; & notre ame, quoique susceptible à tout instant de réflexions & de sentiments, paroît anéantie. Qu'est

en effet l'ennui, sinon une inaction de l'esprit & du cœur? L'homme paroît exister, comme s'il n'existoit pas; il ne fait, ni s'il doit marcher, ni s'il doit s'arrêter. Tout l'inquiète, tout l'importune; ou plutôt rien ne l'affecte, & rien ne l'intéresse. Ses sens, complices de son imagination & de sa mémoire, dont l'exercice est suspendu, n'ont le courage, ni de voir, ni d'entendre, ni de flairer.

Tant que l'ame demeure dans l'abjection, l'homme s'ennuye, parce qu'alors toute sa ressource n'est que dans les sens qui sont trompeurs. Et voilà pourquoi l'ennui est si commun; car on ne peut disconvenir que les trois quarts du genre humain, & peut-être davantage, se laissent dominer par la chair & le sang. Ni les affaires, ni les richesses, ni les plaisirs, ni les honneurs, ne sauroient préserver les Grands d'une certaine plénitude ou satiété, qui les

rend sombres, mélancoliques, & indigents au milieu de l'abondance; ils essayent de tout, & chaque chose leur paroît insipide. Mais pour bien connoître l'ennui, il faut le voir dans les Cours & dans les anti-chambres. C'est là qu'on le respire comme l'air, & qu'il répand un engourdissement sur toutes les personnes. Madame de Maintenon, au milieu des plus magnifiques Palais & des plus rians plaisirs, se plaignoit continuellement d'avoir perdu sa félicité. Elle regrettoit cet état de médiocrité qui fait les desirs du Sage, & qu'on peut dire l'asyle du bonheur.

Je crois qu'il n'y a pas une plus grande tentation que l'ennui. Quiconque en est atteint, ne remplit ses devoirs qu'avec dégoût, & ne trouve en soi-même que syndéreses & déchirements. Il naît ordinairement de l'oisiveté, & on le dissipe infailliblement lorsqu'on s'applique. Je voudrois en

conséquence qu'on travaillât sans cesse, & qu'on fit succéder les travaux du corps à ceux de l'esprit. La véritable éducation est celle qui nous inspire le goût de l'application. On n'a pas perdu son temps, si après avoir fini ses études, auxquelles on a employé neuf ou dix années, on fait en quelque sorte se suffire, rester seul, & s'occuper. Tout devient intéressant à celui qui fait user de lui-même, & profiter de sa raison. Les idées le fixent, les pensées l'amuse; & lorsqu'il semble les avoir épuisées, il retombe sur la lecture & sur la conversation. J'ai connu des Chartreux, qui, quoique parfaitement isolés, ne s'ennuyoient jamais. Les exercices se succédoient sans interruption; on ne quittoit la prière que pour un travail innocent, tel que celui de tourner, ou de cultiver un jardin. Aussi puis-je dire avec assurance, après avoir vu trente Chartreuses, & presque autant de Cours,

que les satisfactions du monde ne sont pas comparables à celle des déserts. Par-tout où l'ame se retrouve, on jouit de soi-même & de Dieu, & conséquemment de la félicité. Si l'on étoit bien convaincu que nous sommes plus grands que l'Univers, puisque nous allons au-delà quand nous voulons donner carrière à nos pensées, on ne se croiroit ni captif dans une prison, ni resserré dans un Cloître.

L'ennui semble être le lot des riches : ils ont beau appeler les Bals & les Spectacles à leur secours, se rouler dans des lits superbes, & ne marcher jamais qu'avec un cortège pompeux; l'ennui les précède, les environne, & les suit. C'est un atmosphere qui les investit, & dont ils ne sauroient se dégager. Aussi tâchent-ils à chaque instant de varier leurs amusements; mais leur cœur, où gît le mal, ne sauroit se détacher de leurs personnes. Ils rampent

continuellement malgré l'appareil de leur grandeur, & il faut s'élever. L'ennui, tel que les nuages, n'est qu'à une certaine distance de la terre; de sorte que si l'on a le courage de s'élancer au-delà, on trouve une parfaite sérénité.

Il n'y a point d'homme qui ne se lasse de lui-même, s'il ne vit avec lui. On veut toujours être par-tout où l'on n'est point, lorsqu'on ne fait pas de son ame son meilleur ami. Il ne s'agit que de lui donner l'essor; & bientôt, comme un feu qu'on vouloit étouffer, & qui trouve une issue, elle pétille, elle s'élance, & elle dévore tout ce qui est terrestre & charnel. Qu'il me soit permis d'inviter ici tous les hommes à descendre en eux-mêmes, pour pouvoir ensuite s'élever. L'ennui, ce fléau de l'Univers, qui ne s'est introduit dans le monde que parce qu'on ne se connoît pas, cesseroit de nous molester, ou du moins ses impressions ne se-

roient que momentanées ; car je ne prétends pas qu'on puisse absolument s'en garantir ; d'ailleurs l'ennui nous est quelquefois nécessaire pour nous avertir que cette vie n'est pas notre élément , & pour nous accoutumer à la patience ; on mérite , lorsqu'on s'ennuie par complaisance ou par charité.

La cause de nos inquiétudes & de nos dégoûts , n'est donc réellement que la distraction de nous-mêmes. Quand on s'allie avec des objets extérieurs , on en devient l'esclave. Le temps qui ne devoit nous tuer qu'une seule fois , nous tue à tous les instants par la manière dont nous passons nos jours. Nous ne vivons jamais qu'en espérance , & le lendemain nous affecte plus que l'heure présente. Cela est sensible dans un voyage : car au lieu d'y jouir de la beauté de la campagne , & de nous rendre chaque instant agréable par nos observations , nous brûlons

d'arriver. Mais comme il seroit inutile de détailler ces maux, si nous ne donnions le moyen de les guérir, ou du moins de les calmer, voici la manière de dissiper l'ennui.

L'homme doit penser que sa volonté n'est pas illimitée, & qu'il faut nécessairement se contenter de l'endroit où l'on habite, & de la saison dont on jouit. La Providence qui a déterminé le moment de notre existence, & qui a choisi ce temps au milieu de cette multitude de siècles dont nous ne saurions assigner la fin, a sans doute le droit de nous placer où elle veut, & de nous envoyer les jours comme il lui plaît, c'est-à-dire, chauds ou froids, sereins ou pluvieux. Nous ne pouvons nous en plaindre, qu'en formant des lamentations criminelles, & même ridicules. D'ailleurs il faut nous distraire de ces nécessités qui sont indispensables, en nous occupant d'une manière relative

à notre état , à nos besoins , & à nos goûts. Si par exemple nous vivons à la campagne , il n'y a rien de plus propre à nous appliquer agréablement, que la Botanique ; cette science qui transforme une prairie dans un Livre , & qui nous fait lire sur la moindre plante les merveilles du Créateur , & les remèdes à nos maux. Le jardinement , outre cela , devient un nouvel ouvrage , qui nous annonce & nous explique des merveilles d'une autre espèce ; de sorte qu'au-dessus de nos têtes , comme sous nos pieds , nous trouvons des moyens admirables de nous occuper. Il n'y a pas jusqu'au sable , qui , arrosé & cultivé , ne nous procure l'occasion de contempler les productions d'une sagesse féconde , à qui rien ne coûte , & qui fait , en se jouant , les plus grands prodiges. Si nous habitons les Villes , nous trouvons d'autres ressources qui ne sont pas moins inté-

ressantes. Les affaires s'y offrent comme d'elles-mêmes, les Livres y naissent sous la main, & les entretiens des Sages, quoique par-tout assez rares, s'y renouvellent de temps en temps. C'est la distribution des heures, & la manière de les employer, qui garantissent de l'ennui. Quand je pense qu'une araignée devint un sujet d'amusement à un Prisonnier qui languissoit à la Bastille, je crois que tout objet peut nous distraire, ou nous occuper. *Donnez-moi un moment,* disoit le Maréchal Fabert, *où je puisse cesser d'être homme, & je ne ferai rien.* Magnifique réponse ! mais qui condamne toute personne qui vit dans le désœuvrement.

Que de belles pensées qu'on étouffe, & qui viendroient à éclore, si l'on avoit la méthode de travailler ! Que d'utiles inventions qui naîtroient à chaque instant, si l'on avoit le courage de supporter la fatigue, &

d'étudier ! Ce n'est qu'à force de sueurs que le monde peut se perfectionner , & ce n'est qu'à force d'application que nous pourrons éviter les dégoûts d'une vie languissante & monotone. Rien n'engendre plus l'ennui que la volupré , parce que les joyes terrestres ne fauroient faire notre bonheur. Cette mélancolie , si commune dans le siècle où nous sommes , & que nous pouvons même appeller un mal à la mode , ne vient que de notre extrême ardeur pour le plaisir. La satisfaction est la récompense d'une vie pleine , & non le fruit de la dissipation & de l'oïveté. Le corps ne se trouve jamais mieux que lorsqu'il a travaillé , & l'esprit plus serein que lorsqu'il s'est élevé.



C H A P I T R E X I I .

De la Liberté.

Toute ame qui s'éleve, est véritablement libre. Ce n'est que dans la dépendance des sens, & dans l'assujettissement aux passions, que se rencontre l'esclavage; mais nous rejettons notre propre liberté, pour nous en former un fantôme. Il semble que la seule constitution des Gouvernements doive déterminer notre bonheur. Les uns vantent les Monarchies, les autres les Républiques, comme la domination la plus heureuse; & il n'y a presque personne qui sache disposer de son cœur, de manière à se trouver libre dans tous les Pays. C'est ainsi que les choses extérieures agissent plus fortement sur nous, que notre ame même. Si chaque homme pensoit qu'il a une

souveraineté en propre, que toutes les révolutions ne sauroient lui ravir, & qu'il peut exercer à chaque instant, il se croiroit indépendant, même au milieu du Despotisme.

Que peut en effet la rigueur des Loix, contre un cœur plein de Religion & de probité? Que peuvent des murs, contre un esprit qui pénètre au-delà des cieux? Que peuvent des fers contre la pensée, qui dans un clin d'œil se promene d'un pôle à l'autre? Que peut la mort même, contre une substance spirituelle qui ne sauroit périr? Ce point de vue fixe un Philosophe, & le rend aussi heureux chez les Nations barbares, que chez les Peuples policés; au milieu des déserts, comme au milieu des Villes; dans les Cloîtres, comme dans les Cours. Notre ame, n'ayant rien de corporel, cherche continuellement à se dégager des objets terrestres; & lorsqu'on l'y assujettit,

jettit, on perd sa liberté. Cette seule réflexion suffit pour nous faire envisager autant de captifs, chez tous ces hommes qui nous éblouissent par leurs richesses & par leurs honneurs. Combien de Courtisans dont le bonheur dépend d'un geste ou d'un regard, & qui ne connoissent de félicité que le bon accueil d'un Grand, & quelquefois même de son Serviteur ! Quelle honte pour l'humanité, de la réduire à de pareilles misères ! Notre ame ne doit-elle pas souffrir de se voir l'esclave de tant de puérilités, & n'est-ce pas prostituer d'une manière indigne son immortalité ?

Nous dépendons du monde, nous dépendons de la fortune, nous dépendons du temps, nous dépendons enfin, & de la moindre goutte de sang qui circule dans notre propre corps, & du moindre sentiment d'estime ou de mépris qu'on nous témoigne ; de manière

que tout ce qui nous environne, forme
autant de liens qui nous tyrannisent. Et
n'y a que l'ame dans la grandeur qui
puisse se débarrasser de nos chaînes, les
secouer, les rompre, & s'envoler : il n'y
a qu'elle qui puisse nous rendre insensi-
bles aux rapports, aux calomnies, &
nous persuader qu'on ne verra jamais
le vrai mérite sans ennemis : il n'y a
qu'elle qui nous place au-dessus de tous
les Grands de la terre, & qui nous pré-
sente leur magnificence & leur orgueil
comme une véritable humiliation : il n'y
qu'elle qui diminue, ou plutôt qui
anéantit aux yeux du corps, le monde
& ses adorateurs. L'enfance, ce temps
où nous vivons emmaillottés sans force
& sans vertu, n'est que le prélude de
cette malheureuse captivité qui nous af-
sujettit ordinairement jusqu'au tom-
beau. Le Philosophe est esclave de ses
systèmes, le Poëte de ses rimes, le vo-
luptueux de ses amours, l'ambitieux de

la fortune, le Héros de sa réputation, le Joueur de son avarice, le Bel-esprit de ses paradoxes, le Petit-Maitre de sa futilité. On ne peut nommer goût, chaque passion qui nous domine, nous n'en sommes pas moins tyrannisés.

Ces révoltes de la chair qui nous humilient, ces sensations qui nous tiraillent, ces bienfaisances de Société qui nous accablent, sont autant de poids qui nous courbent vers la terre, & qui nous empêchent de prendre l'essor. Si l'Evangile nous contraignoit à suivre les usages du monde, c'est-à-dire, à faire de la nuit le jour, & à perdre tout notre temps en visites, spectacles, jeux & repas, nous regarderions la Religion comme le joug le plus insupportable. Il n'y a point d'heure où nous ne ressentions cette dépendance universelle, qui nous attache au plus petit objet; & il n'y a pas jusqu'au moindre bijou, qui ne nous rende esclaves de sa

possession d'une manière étrange. Nous sentons cette vérité toutes les fois que nous nous appercevons avoir perdu la moindre bagatelle; car alors un serrement de cœur saisit notre respiration, & nous jette dans les plus cruelles alarmes.

La liberté qui se change en servitude lorsqu'on la gêne, & qui dégénère en libertinage lorsqu'on lui donne trop d'essor, exige un honnête milieu. Elle nous montre ses charmes dans un cœur Chrétien, & ses désordres dans une ame irréligieuse. Ici, c'est un sanctuaire dont Dieu lui-même a pris possession; là, c'est un séjour de confusion dont la raison a horreur. Les jeunes gens qui vivent sous la férule de leurs Parents & de leurs Maîtres, attendent la fin de leurs exercices & de leurs études comme leur délivrance; & ils ne quittent ce premier état, que pour passer dans le labyrinthe des passions, des af-

fares & des embarras. Nous allons de prisons en prisons, quand nous changeons de système de vie. Ceux qui ne sont pas enchaînés par leurs ennemis, le sont par leurs amis; ceux qui ne sont pas esclaves de l'impiété, le sont souvent de la superstition. Le sein de nos meres nous offusque, le monde nous captive, & il n'y a que le tombeau qui nous dégage; car alors l'ame entre dans ses droits, jouit de Dieu, & devient parfaitement libre.

Ce n'est pas une liberté de faire le mal; Dieu est véritablement libre, & il ne peut pécher. Le mal dégrade l'ame, cause des remords, & nous abrutit. On ne goûte plus ces charmes de la vertu qui mettent le cœur à l'aise, & qui le rendent plus immense que l'Univers. Heureux qui ne tient à cette terre que par l'extrémité de ses pieds, & qui, déjà au-dessus de ce ciel matériel que nous voyons, goûte le plaisir de con-

verser avec Dieu, & de ne dépendre
 que de lui seul! Mais quelle force pour
 arriver jusqu'à ce point de perfection!
 ce devroit être l'ambition de tous les
 hommes, & à peine y en a-t-il deux
 ou trois qui s'en occupent. On ne
 trouve d'ame libre que chez ce Labou-
 reur, qui supporte son mal sans jamais
 murmurer; chez ce Savant, qui s'ou-
 blie lui-même, pour écouter la sainte
 morale, & l'enseigner; chez cet hom-
 me agonisant, qui, par la force de ses
 desirs, jouit déjà de l'Eternité; chez ce
 Prisonnier, qui ne demande d'élargis-
 sement que le Ciel; chez ce Souverain,
 qui trouve tout son plaisir dans son tra-
 vail, & qui ne supporte la couronne
 que dans l'espérance d'en avoir une éter-
 nelle; ou enfin chez ce Solitaire, qui fait
 en esprit le tour du monde, & qui en
 déplore la vanité.

Le Philosophe n'est occupé qu'à cou-
 per les liens qui l'attachent à la terre.

Aujourd'hui il déracine un défaut, demain un autre. Il fait que plus nous voyons de personnes, & plus notre captivité s'augmente ; que plus nous avons d'écus, & plus nous avons de tyrans ; que plus nous possédons de dignités, & plus nous sommes dépendants. Les Domestiques mêmes, uniquement destinés pour nous servir, nous maîtrisent à mesure qu'ils se multiplient. Ce sont autant de regards dont il faut se défier, autant de langues qu'on doit redouter. Quelle chimere de penser ainsi, diront les gens du monde ; mais quelle folie de ne pas penser de la sorte, dit la raison !

L'homme est né pour avoir toujours son ame entre ses mains, & il l'abandonne à l'aventure, sans s'embarasser ni si elle pense, ni si elle s'élève, ni enfin si elle existe. Nous ne ressemblons plus qu'à ces insectes dont on a arraché le cœur, & qui palpitent encore. Le

monde fait de nous tout ce qu'il veut, mais en nous laissant croire que c'est nous qui agissons. Il seroit cependant temps de nous restituer à Dieu, notre élément & notre vie, & de reprendre les droits d'un être raisonnable, que nous avons si étrangement profanés. Notre ame nous crie continuellement de secouer nos chaînes, & de nous débarrasser des voiles importuns qui nous offusquent : la vérité nous délivrera, si nous voulons l'entendre ; & on ne l'écoute, qu'en faisant taire les passions.

On diroit que le monde se legue de siècle en siècle le déraisonnement & l'esclavage. Les Romains s'enchaînent par l'ambition, les Grecs par la volupté, les Philosophes par l'orgueil, les Conquérants par la cruauté. Tout devint assujettissement & tyrannie, sous les dehors d'une apparente liberté. Chacun se crut indépendant, au moment qu'il étoit entraîné par la force de

la passion, & qu'il sacrifioit son ame à la vengeance ou à l'amour. L'Univers ne nous offre de toutes parts que des monuments de servitude, & il n'y a pas jusques sur les montagnes où l'on ne découvre combien les hommes furent toujours sujets à la vanité. Esclaves des erreurs, des modes, des plaisirs, des richesses, de notre humeur; nous voilà dépeints au naturel, & d'où dérivent tous nos chagrins, tous nos remords, toutes nos frivolités: & voilà ce qui durera tant que nous vivrons, si, par un effort digne de notre origine, nous ne pénétrons jusqu'au Ciel, le séjour du repos & de la liberté.



CHAPITRE XIII.

Des Vertus.

C'EST dans les attributs de Dieu même, & dans leurs rapports avec notre ame, qu'on doit chercher les vertus. Elles sont des ruisseaux qui découlent de cette source féconde, & qui s'étendent jusqu'au cœur. La vanité fouilloit les vertus des Païens, la Religion purifie les nôtres. On ne cesse d'être profane, que lorsqu'on agit en vue de l'Eternité. Alors on se sépare des objets terrestres, on se renferme en soi-même, on sent ses ténèbres & son vuide, & l'on se tourne vers Dieu. Le bruit impertin des passions cesse peu à peu, le tumulte des pensées s'apaise, & toute l'ame, réduite dans un silence profond, s'unit par une pente naturelle à l'Auteur de son existence &

de son immortalité. Ce sont ces précieux moments qui engendrent les vertus; de même que les rayons du soleil, rassemblés sur un verre, produisent une chaleur des plus fortes & des plus efficaces.

Il y en a qui s'imaginent, & sur-tout dans ce malheureux siècle où l'on veut tout ramener à la nature, que les vertus ne sont qu'une douce sensation, ou le fruit du tempérament, ou enfin le charme d'une imagination échauffée; tandis qu'on ne peut les envisager que comme un retour de l'âme vers Dieu, dont les plus simples se sentent capables, & qui est compatible avec tous les devoirs de notre état mortel. Lorsque l'esprit s'élève vers l'éternelle Vérité, le cœur se dégage, non-seulement des affections grossières, mais des passions les plus raffinées. Toutes les sectes eurent quelque idée de cet état; mais ils le défiguroient par un mélange



monstrueux de dogmes & d'erreurs : il n'y avoit que la Révélation qui dût mettre les choses dans l'ordre, & produire des vertus réelles. On n'est sage qu'aux yeux du monde, lorsqu'on ne réforme point ses desirs, & qu'on ne renonce pas à soi-même.

Quelle chose merveilleuse que la vertu ! Elle plaît jusques dans un ennemi, dit Cicéron. L'homme qui la possède, & qui en fait le trésor de son cœur, ne craint que Dieu ; & toujours également juste, également humble, également raisonnable, il n'a point de moment qui détruise en secret ce qu'il annonce en public. Il pourroit avoir une maison de crystal, être lui-même transparent, qu'on ne découvreroit aucun de ces défauts qui altèrent la Religion ou la probité. Les affections des vrais Chrétiens sont bien différentes de celles du monde. Les mouvements de leur cœur tendent à Dieu avec une rapidité si vio-

lente , qu'ils entraînent avec eux tout ce qu'ils atteignent ; comme les grands fleuves , lorsqu'ils se débordent , déracinent les arbres , & les emportent jusques dans la mer.

Nous connoissons des hommes téméraires , qui publient de toutes parts dans des écrits impies que nous n'avons pas besoin de la Religion pour être réellement vertueux ; mais je ne veux que leur seul exemple , pour les convaincre du contraire. Qu'on examine en effet les actions de ces prétendus Héros , & qu'on analyse toute leur vie ; l'on trouvera des vices qui font horreur , & l'on verra que l'humanité même devient méconnoissable entre leurs mains. En vain ils affichent les beaux sentiments , leur cœur les trahit ; de sorte que leurs vices qui percent de toutes parts , servent au triomphe de la Religion d'une manière éclatante. Qu'il est glorieux pour le Christianisme , de

voir que ceux qui le déchirent sont capables des plus grands excès ! & cela doit être ; car quel frein pourroit retenir des hommes qui s'imaginent que tout meurt avec nous, & qui bravent les foudres du Ciel même ?

Foibles mortels que nous sommes, nous ne voyons, ni ne pouvons voir l'essence de Dieu, ni ses perfections dans leur immensité ; mais nous en découvrons une image vivante dans nos vertus, qui, selon la remarque de saint Augustin, sont les dons du Créateur, & des rapports intimes entre lui & nous. Ce n'est, je l'avoue, qu'une perception infiniment petite de l'infiniment grand ; mais c'en est une très-réelle, & qui suffit pour nous donner une idée sublime du souverain Etre. Si l'homme en effet, qui n'est qu'un atome en comparaison de la Divinité, peut s'élever jusqu'au point de posséder des vertus éminentes & dignes de toute ad-

miration, que fera cette Sagesse éternelle, qui fait tout, & qui peut tout ?

La continuelle distraction de nous-mêmes nous empêche d'être vertueux ; car si nous avions soin de nous examiner, nous aurions horreur du vuide qui se trouve entre notre cœur, & nous ne penserions qu'à le remplir d'une manière utile. Ce *Moi* qui nous est si cher, dit le célèbre *Fénelon*, n'est en quelque sorte qu'une parcelle qui veut être un tout, & s'ériger en fausse divinité. Il faut renverser l'idole, pour la réduire à sa petite place. Dès qu'on aura fait cette opération, tout l'édifice s'élèvera comme de lui-même, & la Religion se trouvera toute développée dans notre cœur. La grandeur d'ame est le véritable regne des vertus. Il n'y a que lorsqu'on rampe, qu'on se laisse dominer par l'amour-propre, ou par l'intérêt : car il seroit ridicule de s'imaginer que l'orgueil nous élève. Rien ne nous de-

grade plus que ce vice honteux, qui annonce toujours un petit esprit, ou de petits sentiments. Aussi ne le voyons-nous exercer son empire que sur ces demi-hommes qui ont une fausse idée de la grandeur, & qui oublient leur ame immortelle, pour s'attacher à quelque ombre de gloire dont l'éclat finit aussi rapidement qu'il a commencé.

Si l'on connoissoit les charmes de la vertu, c'est-à-dire, si l'on se plaçoit au-dessus des choses terrestres, on préféreroit un acte de générosité à la possession de tous les biens, & l'on aimeroit mieux perdre toutes les dignités, que de mépriser le moindre de ses frères. Laissons les ames de boue se complaire dans leur sot orgueil, & croire élévation de cœur ce qui n'est qu'une misérable enflure : nous savons que Dieu déteste les superbes, & qu'il n'y a point de créature plus vile & plus malheureuse que celle qui encourt la haine du

souverain Etre; nous savons qu'ayant la raison en partage, il nous est plus ridicule de nous enorgueillir, qu'au ver de terre de se regimber.

Les faveurs du monde sont incommodes, ou dangereuses; & cependant on les préfère communément aux vertus. Ces misères naissent de l'idée qu'on nous donne, dès notre enfance, des richesses & des honneurs. On les fait, pour ainsi dire, entrer dans notre cœur par les oreilles & par les yeux, tandis qu'on nous peint la vertu comme quelque chose d'austère, & uniquement destiné pour les Cloîtres. On ne nous accoutume, ni à mettre notre corps d'intelligence avec notre raison, ni à commander à l'appetit, ni au sommeil. Les sensations parlent, & l'ame se tait. Les fables s'enseignent, & les vérités disparaissent, & nous connoissons les divertissements avant d'avoir entendu dire un mot de l'étude & des

travaux. Il faut donc que l'élévation supplée à l'éducation, & que nous cherchions en nous-mêmes ce que nous n'avons pas trouvé dans nos Maîtres. L'Ame est notre meilleur Précepteur; & comme organe de la Divinité, elle nous inspire des sentiments & des idées qui nous spiritualisent & nous exaltent.

Je voudrois que la vertu, le seul trésor que nous devons rechercher, nous fût présentée avant tous les Livres, & qu'on s'efforçât de nous l'inculquer, fût que nous avons le premier usage de raison. Les Sciences ne sont pas utiles à tout le monde; les Arts ne sont pas l'étude d'un chacun : mais la vertu appartient, pour ainsi dire, au genre humain, & il doit, en quelque sorte, la sucer avec le lait. Les Pâpens, plus attentifs que nous sur cet article, ne recommandent que la pratique des vertus, comme cela se voit dans le *Traité des devoirs de soi-même*, par le

célébré *Marc-Aurèle*. Ils savoient qu'on est riche & grand lorsqu'on possède la sagesse, & que tous les titres du monde ne valent pas celui d'homme vertueux.

Qu'il est beau de détruire tout l'homme extérieur, d'aimer Dieu plus que nous, & de ne nous aimer que pour lui ! Il n'y a que la vraie vertu qui nous fasse regarder cette vie comme une nuit obscure, dont tous les plaisirs ne sont que des songes passagers, & tous les maux des dégoûts salutaires ; il n'y a qu'elle qui nous engage à aimer notre prochain du fond du cœur, & qui nous rende ennemis des rapports, des médisances, & des calomnies ; il n'y a qu'elle qui nous applique utilement au travail, qui nous communique une joie solide & toujours uniforme, dont les mondains n'ont pas la moindre idée ; il n'y a qu'elle qui nous répète que bientôt il ne restera plus dans cet Univers l'ombre même de notre exist-

tence, & que notre esprit ira bientôt, seul & sans appui, se présenter au tribunal de Dieu même; il n'y a qu'elle qui dérobe à nos yeux le clinquant de ce siècle, & qui nous fasse entrevoir le gouffre immense de l'Eternité. La vertu est donc notre meilleure amie, & il n'y a rien que nous ne devions tenter pour entrer dans sa confiance.

Mais c'est sur le Trône qu'il faut voir briller les vertus, lorsque la Providence, pour nous consoler & pour nous instruire, permet qu'elles y montent. Spectacle ravissant, spectacle unique, spectacle que nous voyons, & qui durera long-temps si les desirs de l'Univers sont exaucés ! Que tous nos esprits s'élèvent, que tous nos regards se portent vers cet objet; & nous apercevrons une ame généreuse & magnanime, qui, grande par ses sentiments, par sa Religion, & par l'étendue de sa Monarchie, jouit d'une triple

Souveraineté, que ni les Trajan, ni les Titus, n'ont pas eu le bonheur de posséder. Il faut des vertus chrétiennes, & les vertus les plus épurées, pour régner avec tant de gloire, & avec tant de solidité. Que fut la sagesse de ces anciens Monarques si célèbres dans les histoires? La raison n'y découvre qu'un vernis qui coloroit des cadavres dont la vérité avoit horreur. Notre Religion, bien différente du Paganisme, veut que l'intérieur réponde à l'extérieur, & que ni les pensées, ni les desirs, ne démentent les démarches & les actions. Heureuse harmonie, qui unit l'homme à la divinité de la manière la plus intime & la plus sublime.

Les vertus, si je pouvois les peindre, paroîtroient les délices de l'ame, & son plus beau triomphe : on ne trouve que dans leur pratique cette grandeur & cette satisfaction qui doivent faire l'objet de nos recherches.

Suivons par-tout les hommes vertueux dans leurs promenades, dans leurs lectures, dans leurs pensées, dans leurs affaires, dans le détail de leurs maisons; ils se tranquilisent, ils espèrent, ils jouissent, & leur vie se passe dans la plus heureuse sécurité. Ni la faim, ni la maladie, ni les accidents, ni la mort, ne peuvent les séparer de Dieu, l'objet de leur amour. Tout inspire, & tout entretient la vertu chez le Sage; il la rencontre jusques dans la complaisance, & jusques dans l'ennui. On peut dire que la Providence, en nous créant libres, a multiplié de toutes parts les moyens de mériter; mais nous négligeons ces secours, pour courir à notre perte. Nous ignorons que la paix d'une bonne conscience est le seul plaisir qui puisse contenter un Être raisonnable. Il y a des vertus éclatantes, & des vertus domestiques; & les unes & les autres, également respectables, acquie-

rent une nouvelle force à mesure que l'ame s'élève. Alors on devient inaccessible au dégoût; alors, au-dessus de la fortune & de ses caprices, on est sa fortune à soi-même; alors, au-dessus de l'ambition, on n'a que celle d'être heureux; alors, au-dessus des tonnerres, on ne craint pas plus la foudre que la mort. La mer est l'image des grandes ames; quelque agitées qu'elles paroissent, leur fond est toujours tranquille. Il y a si long-temps que nous racons la terre, qu'il faut enfin s'élancer au-delà de ses vapeurs. Bien des esprits n'ont été corrompus, que pour avoir respiré pendant quelque temps les exhalaisons terrestres.

Ce ne sont ni les Aréopages, ni les Académies, qui nous rendront vertueux. En vain l'homme plante & arrose, si Dieu ne donne l'accroissement. Les sciences enflent le cœur, de manière qu'on feroit une ample énumération de ceux que les connoissances

humaines ont perdus ; mais les vertus , toujours douces , toujours modestes , n'inspirent qu'une grandeur & une dignité analogues à l'excellence de notre ame. Aussi n'y a-t-il de Philosophes dans l'Univers que ceux qui sont vertueux. Toute étude qui n'a pas la vertu pour objet , & tout héroïsme qui ne l'a point pour base , n'ont que l'éclat du strass.

Les hommes vertueux , dit un Ancien , sont plus sages , même en dormant , que les sensuels dans leurs meilleurs moments. Le monde est autant occupé la nuit que le jour des Spectacles , des Bals , & de ses amours. Toute son imagination ne cesse de se promener sur ces sortes d'objets ; le trompeur est artificieux , même pendant son sommeil , ainsi que le lâche est poltron : les habitudes subsistent. L'innocence , au contraire , si ce n'est par hazard , ne rêve rien que de tranquille & de décent , parce que la nuit est ordinairement

dinairement la représentation du jour.

Descendons en esprit dans le cœur du juste, déchirons ces voiles importuns qui nous dérobent la vue de cet inestimable sanctuaire. Quel ordre ! quels trésors ! quelles merveilles ! Là tout est grand , parce que tout est vrai ; là tout est immense , parce que tout tend à l'Eternité. L'amour de Dieu, l'amour du prochain , s'y échauffent, s'y enflamment, & consomment la cupidité. Nulles craintes , nulles inquiétudes, nuls soupçons. On y fait que l'Afrique n'est pas plus loin du Ciel que l'Europe, & l'on se trouve bien dans tous les Pays ; on y sent que cet Univers doit disparaître , & l'on soupire après les biens immortels ; on y connaît qu'il n'y a que Dieu qui puisse consoler, & l'on s'attache à lui d'une manière imperturbable ; on y éprouve un calme & une joye que toutes les fortunes ne peuvent procurer.

K

CHAPITRE XIV.

Des Défauts.

LEs imperfections, appanage de notre humanité, étant le contrepoids de l'orgueil, ont leur utilité. La Providence, qui tire du bien du mal même, se sert de nos faiblesses pour nous rappeler à l'Etre souverainement parfait, & pour nous relever. Chaque défaut dont nous nous appercevons, devient une leçon qui nous avertit que nous sommes limités, & que notre ame se trouve dans un vase entièrement fragile. D'ailleurs, cette multitude d'imperfections qui circulent dans l'Univers, & qui sont les ombres du tableau, nous fournissent l'occasion d'exercer la charité. On sent qu'on doit pardonner aux autres, pour qu'ils nous pardonnent; & que la Société

n'est qu'un commerce de patience, où il faut nécessairement souffrir.

La Philosophie Païenne se vantoit d'être sans défauts, & la Philosophie Chrétienne publie que tous les hommes en ont plus ou moins. Cet aveu, tout humiliant qu'il paroît, annonce de la grandeur, parce qu'il détruit la présomption. L'homme est également fou lorsqu'il se croit une bête ou un Dieu; & cependant ces deux extrémités si différentes partageoient, pour ainsi dire, l'Univers, lorsque la Religion vint faire connoître cette double absurdité dont la raison se rioit, mais qu'elle n'avoit pas assez de force pour détruire. L'ame a donc repris ses droits en rentrant à sa place, c'est-à-dire, en se reconnoissant pour simple image de la Divinité, mais pour une substance purement spirituelle. En vain on a voulu répandre des nuages sur cette vérité; ces tentatives n'ont servi qu'à couvrir de ridicu-

les ceux qui avoient osé l'entreprendre. La raison se fera toujours distinguer de l'instinct des animaux, & elle agira contre elle-même, si jamais elle est assez téméraire pour se dire matérielle.

Les défauts qui nous défigurent ne s'accroissent que parce que notre ame ne s'exalte pas; cela est si vrai, que, lorsque nous voulons caractériser un homme sans vertus & dominé par ses passions; nous disons qu'il n'a point d'élévation. Les études ainsi que les affaires, la Religion ainsi que la politique, exigent qu'on ne rampe jamais. L'amitié n'est qu'intérêt, la charité qu'une compassion humaine, la vérité qu'un art, la politesse qu'une contrainte, la piété qu'une routine, chez les personnes qui ne s'élèvent pas au-dessus d'elles-mêmes. Il y a un sceau de grandeur qui doit s'imprimer sur toutes les actions d'un être raisonnable; autrement on marche terre à terre, & l'on

vit confondu avec les insectes. La Nature ne nous a pas donné des ailes, parce que notre esprit, capable de prendre l'effort, peut voler au-delà de ce monde terrestre.

Je ne prétends pas, malgré cela, qu'on puisse devenir parfait. Chaque homme est faillible, dit l'Ecriture; & si l'un a les qualités d'esprit en partage, il n'a pas ordinairement celles du cœur; ou s'il brille du côté de la mémoire, il manque de jugement. On ne trouve ni homme, ni ouvrage, qui n'ait un endroit ténébreux, parce que nous ne sommes que les débris d'un monde défiguré par le péché. Cette aménité même que nous devons élever, & qui doit nous corriger de nos vices, est sujette à l'erreur & à la vanité: c'est pourquoi l'Apôtre dit clairement, que toute créature enfante & gémit jusqu'au grand jour du Seigneur, qui remettra tout à sa place. Nous avons nos éclipses com-

me la lune, nos brouillards ainsi que l'air, nos tempêtes ainsi que la mer. Nous sentons continuellement deux volontés en nous-mêmes qui disputent, qui combattent, & qui introduisent une espèce d'anarchie au fond de notre cœur, si nous n'avons soin de faire intervenir la raison, & de l'écouter.

Il n'y a point d'Histoire aussi longue que celle de nos égarements. Tantôt notre trop grande lenteur, & tantôt notre extrême vivacité; tantôt notre excessive bassesse, & tantôt notre orgueil immodéré, donnent des scènes si cruelles, ou si ridicules, que les Tragedies & les Comédies n'en font qu'une faible représentation. On peut même dire que la Société toute entière n'est qu'un assemblage de passions & de défauts, qui se heurtent, qui s'accrochent, & qui engendrent la méfintelligence & la jalousie. Combien l'intérêt ne fait-il pas éclore des vices! combien notre

humeur ne produit-elle pas d'impatiences & d'inquiétudes ! combien notre tempérament n'excite-t-il pas d'antipathies & de dégoûts ! Tout contribue à nous mettre mal avec nous-mêmes & avec les autres, tout nous souleve contre nos propres devoirs.

L'Ouvrier qui apperçoit des défauts dans son ouvrage, les corrige autant qu'il peut ; & nous, moins jaloux de la gloire de notre humanité qu'un Peintre ne l'est de son tableau, ou qu'un Horloger de sa montre, nous laissons subsister nos défauts, & même s'accroître, sans le moindre effort pour les réformer. Il semble qu'il nous est honorable d'avoir des imperfections, & qu'il vaut beaucoup mieux être sans vertus que sans richesses. Nous ne désirons que ce qu'il y a de plus parfait en Sculpture comme en Architecture ; nous ne voyons avec plaisir un parterre, qu'autant que l'ordre y regne ;

K 4

nous ne supportons un repas, qu'autant que la symmétrie s'y observe ; & nous sommes nous-mêmes un spectacle d'horreur & de confusion. C'est une preuve que nous ne vivons point en nous ; mais dans tous les objets qui sont hors de nous. Notre ame , par l'abus que nous en faisons, est moins une substance spirituelle qu'une odeur, qu'une couleur , qu'une saveur, qu'un son , puisque, toujours enchantés de la matiere, nous ne pensons qu'à voir, qu'à sentir, qu'à goûter.

J'ose évoquer ici l'ame, comme on évoque les ombres des morts , & la supplier d'apparoître au milieu de ces miseres, pour qu'elle vienne nous reprendre & nous effrayer sur l'état léthargique dans lequel nous languissons. Absorberons-nous donc notre être pensant, & ne laisserons-nous exister que notre misérable corps ? Eh ! depuis quand, lui qui n'est que l'escla-

ve, aura-t-il droit d'en imposer au Maître, & de le gouverner ? Il n'y a qu'un effort sur nous-mêmes, c'est-à-dire, une véritable élévation, qui puisse nous réhabiliter, & faire revivre ce bel ordre que nous avons interrompu. L'ame exaltée remet tout à sa place, & elle emploie jusqu'aux imperfections mêmes pour nous perfectionner.

La jeunesse, lorsqu'il s'agit de défauts, se présente la première à l'idée, parce qu'il faut convenir que l'ignorance & l'indocilité causent plus de vices que tous les autres désordres. On fait le mal comme le bien, & l'on ne veut pas se persuader qu'il est mal, lorsqu'on n'écoute que soi. Je n'ai guères vu de jeunes gens, qui n'eussent la présomption de se croire parfaits. Ce n'est pas un petit ouvrage que de détruire un pareil orgueil ; mais il faut plus de patience que de raisonnement, pour en venir à bout.

K 5

Il n'y a rien de plus épuré que l'ame qui s'éleve, & en même-temps rien de plus compatissant à l'égard des imperfections d'autrui. Quand on se trouve à la source de la vérité, on apprend à ne juger que selon la raison, & elle nous dit que nous devons supporter les défauts les uns des autres. Loin d'ici ces hommes atrabilaires, qui, prenant leur mauvaise humeur pour la vraie Religion, maudissent impitoyablement quiconque a des vices ! La charité, qui a la douceur de la colombe, comme elle en a les ailes, ne nous élève que pour nous enseigner la patience & l'amour du Prochain. Le Législateur suprême, notre modèle & notre maître, annonce à tout le monde qu'il n'est venu qu'à dessein de sauver les pécheurs, & l'on voit de toutes parts qu'il écoute, qu'il exauce, qu'il pardonne. Il faut que nous soyons bien pervers, ou bien ridicules, si nous

ne voulons pas souffrir ce qu'il a toléré.

On a toujours dit que les fautes de fragilité devroient être excusées plus que tout autre vice. Mais on doit distinguer celles qu'on excite , de celles qui naissent par occasion. Ce n'est plus la foiblesse humaine qui agit chez une personne dont tous les sens ne recherchent que le danger ; mais une corruption réfléchie. Il faut que les imperfections soient, pour ainsi dire, incorporées avec nous-mêmes , puisque malgré les nourrices qui nous châtient dès notre première enfance , malgré les Maîtres qui nous instruisent dans notre jeunesse , malgré les parents qui nous menacent sans cesse , malgré les regards d'un monde satyrique qui ne cherche qu'à nous décrier , malgré l'intérêt que nous avons de nous faire une bonne réputation , enfin , malgré les anathèmes que la Religion prononce contre ceux qui n'observent pas

la Loi, nous demeurons surchargés de vices & d'erreurs. Il est vrai que tous ces avertissements sont pour l'ordinaire à pure perte, si l'ame ne prend son essor. Elle voit beaucoup mieux par elle-même que par les yeux d'autrui, quoiqu'il soit essentiel de prendre des conseils, & de fixer les bons exemples.

On se dépouilleroit de la plupart des défauts, si l'on avoit de la douceur dans le caractère; mais je ne fais comment & pourquoi toute douceur passe aujourd'hui pour faiblesse, de sorte qu'on affecte de paroître difficile & hautain. Il n'y a de l'âpreté dans notre humeur, de la division dans nos familles, de la hauteur dans notre manière d'agir, que parce que nous n'avons ni clémence, ni docilité. Cependant nous admirons avec une espèce d'enthousiasme les Souverains qui ont de la bonté, & nous affectons de publier que si nous avions un Royaume à gouverner, nous serions

affables & indulgents au suprême degré. Mais en cela nous nous abusons : car quelle apparence que , difficiles comme nous le sommes à l'égard de nos Domestiques , nous devinssions bons tout-à-coup envers des Sujets ? L'homme se retrouve toujours , & plus que jamais à son désavantage , s'il parvient à de grands honneurs. C'est ordinairement un coup de soleil qui tourne la tête.

On a long-temps disputé si la femme avoit plus d'imperfections que l'homme , parce qu'on n'a pas voulu penser que l'ame n'ayant point de sexe , les défauts étoient à-peu-près les mêmes. Cependant , lorsque les femmes triomphent de leur foiblesse , elles prennent un vol plus sublime , parce qu'elles font plus d'efforts. Chaque siècle nous en offre des exemples mémorables , au point qu'on voit souvent l'Héroïne effacer le Héros. Il n'y eut que sous la

vertueuse Débora, que le Peuple de Dieu ne s'abandonna point à l'Idolâtrie. Les femmes, naturellement douces & compatissantes, persuadent plutôt le respect & l'obéissance, que les hommes par la force. D'ailleurs les grandes études nuisent quelquefois au bon sens, & mettent de la confusion dans nos idées, tandis que le sexe, plus attentif à n'écouter que la simple raison, est plus capable des grandes choses.



CH A P I T R E X V.

De la Prospérité.

L'Exaltation aux Dignités n'est sûrement pas celle de l'ame, à moins qu'on n'ait le courage de les mépriser, & de gémir bien sincèrement sur les obligations qu'elles imposent. Mais nous nous dépouillons de notre propre immortalité, pour en revêtir des honneurs tout-à-fait périssables. Combien d'hommes, tyrannisés par l'ambition, sacrifient leur réputation, leur repos, leur ame, dans l'espérance de jouir d'une considération arbitraire, & de posséder quelques rentes de plus! La fortune a beau demeurer toujours incertaine, le cercueil toujours ouvert; on accumule, comme si les revers ou la mort étoient simplement un songe qui ne se réalisât jamais. On ne pense

pas que c'est Dieu qui distribue les richesses & les dignités, & que très-souvent il nous punit d'une manière terrible en nous les accordant. J'ai vu, dit le Prophete, l'impie élevé comme le cedre du Liban; je n'ai fait que passer, & il n'étoit déjà plus.

Si le monde, toujours ingénieux à farder les objets, n'avoit pas répandu sur les emplois un certain vernis de magnificence & de grandeur, personne sans doute n'eût voulu les accepter: mais les yeux éblouis par des pompes, des hommages & des décorations, ont entraîné l'ame; & l'on a consenti à devenir le serviteur de ses freres, pourvu qu'on fût appelé leur Maître. Cependant que de soins & d'embarras dans le sein de la prospérité! On y dépend de mille personnes, qui suivent, qui épient, qui obsèdent, & qui ne laissent ni le pouvoir, ni le vouloir, de faire ce qu'on desire à leur insçu; on y doit

faire des actes de représentation, qui assujettissent jusqu'au visage & jusqu'aux regards; on y essaye de tous les plaisirs, & après les avoir tous usés, on se dévore, en quelque sorte, soi-même; on y entend du matin au soir des Courtisans qui ne rendent jamais la vérité, & qui déguisent jusqu'à leur physionomie; on y contracte l'habitude de devenir inhumain, & de n'accorder des graces qu'à la flatterie; on y puise un orgueil qui passe en nature, & qui se plaît à humilier; on s'y fait une dévotion toute Pharisaïque, qui laisse l'esprit sans lumière, & le cœur sans oration. Mais à quoi bon entrer dans ces détails! L'anathème prononcé contre les riches par le Sauveur lui-même, n'annonce-t-il pas assez les dangers de la prospérité?

Cependant quels vertiges chez tous les hommes, à l'aspect des biens & des honneurs! Ils voudroient que Satan vint

leur offrir la gloire du monde, & bientôt ils se prosterneroient. Le fils se souleve contre le pere, le frere contre la sœur, le mari contre l'épouse, sitôt qu'il s'agit d'intérêts. Nos démarches, nos procès, nos projets, nos travaux, & même nos songes, n'ont pour objet que la cupidité. La terre n'est remplie que de personnes qui sollicitent de la gloire & des trésors; la mer n'est couverte que de voyageurs qui vont chercher fortune; & jusques dans le Sanctuaire, il y a des profanes qui desirent la graisse de la terre, plutôt que la rosée du ciel.

Allons à la source de ces malheurs, & nous n'aurons pas de peine à découvrir que notre vie toute sensuelle en est la cause. Le Ciel doit sans doute disparoître, sitôt qu'on fait de l'Univers sa dernière fin, & l'ame s'enfouit quand on ne chérit que la matiere. Oh! si nous étions bien convaincus des

vérités éternelles , que ni nos usages , ni nos desirs , ne sauroient jamais affaiblir , nous ne connoîtrions de prospérité que celle d'être bien avec Dieu , & nous rougirions d'employer ce nom pour désigner des fortunes d'un instant. Mais comment le titre d'homme , ce titre qui annonce la dignité de notre origine , le prix inestimable de notre immortalité , s'est-il perdu , tandis que des dénominations chimériques nous enchantent & nous en imposent ! Comment avons-nous oublié la réalité pour courir après l'ombre , & avons-nous pu nous persuader qu'on étoit plus grand & plus heureux dans le sein des richesses & des honneurs , choses qui nous sont absolument étrangères , qu'en vivant avec nous-mêmes ! Comment la médiocrité , vantée dans tous les temps , & par tous les Sages , n'a-t-elle pas eu plus d'appas à nos yeux , que toutes ces dignités que nous

avouons pleines de soucis & d'embaras ! Il a fallu que la fascination des sens ait été bien forte, & le langage du monde bien séducteur : autrement nous aurions préféré la jouissance de notre être à toutes les décorations & à tous les plaisirs, & nous n'irions pas nous dégrader par des intrigues & des bassesses, pour obtenir un rang, & peut-être un seul regard.

La prospérité, telle que nous la concevons, est un spectacle pompeux qui met les hommes en ostentation, qui les rassasie de plaisirs, & qui leur mérite toutes les distinctions & tous les éloges : mais la prospérité, telle que la vérité la considère, n'est qu'une enflure ou qu'un fantôme. Les Perses eux-mêmes en ont ainsi jugé, quoiqu'ils ne connussent de bonheur que la vanité. Ils sentoient que des décorations extérieures n'agrandissent point notre être, & qu'on reste le même individu sous

un habit de pierreries, que sous un sac. Il n'y a qu'une ignorance orgueilleuse, qui nous persuade que les honneurs s'identifient avec nous, & qu'ils nous rendent plus immenses & plus infinis. Cela se voit d'une manière sensible dans un homme obscur, qui devient tout-à-coup Seigneur : il s'imagine avoir un nouveau corps, un nouveau sang, une nouvelle ame, & s'étendre beaucoup au-delà de ce qu'il étoit auparavant ; ses regards en conséquence ne sont que des mépris, ses paroles que des ordres, ses manières que des incivilités, ses révérences que des airs de protection. Ainsi cette ombre, qu'on appelle prospérité, ne change pas les personnes, mais les idées ; & c'est une raison qui, jointe à beaucoup d'autres, doit nous faire redouter les richesses & les dignités.

Quels sont d'ailleurs les jugements de la plupart des hommes, lorsqu'ils

sont livrés à tout l'éblouissement des grandeurs ? Je tremble de le dire. Leurs yeux , tels que des microscopes , ne voient plus les petiteſſes des Cours que comme des colosses ; tous leurs sens n'estiment plus que ce qui les amuse ; leurs passions ne se portent plus que vers des crimes ou des frivolités ; leur esprit ne cherche plus que des ridicules pour en rire , ou des romans pour se gâter ; leur cœur n'erre plus qu'à l'aventure , & ne se fixe en quelque sorte que sur des objets défendus par la Loi. Belles obligations que nous avons à la prospérité ! Quel est le Philosophe Chrétien qui voudroit échanger sa candeur , sa raison & sa tranquillité , pour des miseres aussi déplorables ? Ah ! s'il étoit possible de feuilleter les replis d'une ame absorbée dans l'opulence & dans la grandeur du siècle , combien de foibleſſes , d'inquiétudes & de chagrins , ne découvririons-

nous pas ! Nous regarderions les Princes comme les hommes les plus malheureux. Ils n'ont pas un instant dont ils puissent disposer, s'ils veulent remplir leurs devoirs ; & ils deviennent l'objet de la censure publique, s'ils les transgressent.

Mais ne parlerons-nous que des dangers & des embarras de la prospérité ? Ne trouverons-nous pas un moyen capable de nous y soutenir ? Il n'y a point de Condition où l'on ne puisse se sanctifier. Plus les tentations sont violentes, plus l'ame doit faire d'efforts pour s'élever. Les grandeurs humaines deviennent masse, & n'ont plus de circulation, ni de jeu, lorsque la raison se subtilise & s'élève ; de même que notre sang s'appesantit, & ne coule plus avec la même fluidité, quand les esprits animaux s'évaporent. *Séneque* dit qu'il faut se transporter au-dessus de la lune, pour jouir d'un temps serein ; & heureuse-

ment notre ame peut nous conduire bien au-delà. Elle peut oublier l'empirée, laisser à l'écart l'Univers avec toutes ses dépendances, & ne voir qu'elle & Dieu. C'est ce dépouillement qui fait sa grandeur, parce qu'alors toute en elle-même, & toute pour la Divinité, elle ne s'occupe que de ce qui est immortel. Si elle promene un regard sur les objets, c'est un rayon qui s'élanche du sein du soleil, & qui vient reluire au milieu des nuages & des ombres. Le monde n'est qu'un tableau, mais travaillé par la main invisible & toute puissante qui a posé les fondements de la terre, & qui soutient la voûte des Cieux. Mais nous ne nous attachons qu'au coloris, sans considérer le magnifique dessein de l'Ouvrier, ni les grands traits qui en font le chef-d'œuvre ; & nous ne voyons, dans toute l'étendue de l'Univers, que quelques foibles lueurs, que nous appel-

lons

lons biens ou dignités. Nos préjugés, tel qu'un prisme, nous les représentent sous l'aspect des plus vives couleurs ; & sitôt que l'ame donne un coup d'œil, ce qui nous sembloit azur, ou pourpre, n'offre plus qu'un fond rembruni, tout semblable à l'arene qu'on foule aux pieds.

Nos jugements, ainsi que nos idées, dépendent des différents coups d'œil. Ceux qui n'envisagent les Cours qu'à une certaine distance, y apperçoivent les plus grandes beautés ; ceux qui s'en approchent, n'y découvrent qu'une simple toile, où des objets peints confusément & d'une manière gigantesque étonnent & révoltent. Quand on connoît l'optique morale, on n'est pas émerveillé des honneurs de cette vie ; bientôt on devine ce qu'ils valent, & l'on ne risque pas d'être ébloui. Mais oublions ce point de vue, pour contempler l'ame, lorsqu'elle décompose

L

& qu'elle analyse les pompes & les décorations qui nous séduisent. Alors elle ne trouve rien de solide dans les grandeurs, que le bon usage qu'on en fait. Alors les objets changent de face, le prestige finit; la Religion se substitue à la place de l'orgueil & de la sensualité; les Cours deviennent des Temples, où l'on adore continuellement le souverain Etre; & les prospérités, par la facilité qu'elles donnent à faire le bien, sont autant de degrés qui conduisent jusqu'au Trône de l'Eternel.

Que j'aime à me représenter un Souverain lui-même, qui, vivant au milieu de sa magnificence comme s'il n'y vivoit pas, ne trouve son espérance qu'en Dieu, sa consolation qu'à soulager les malheureux, son devoir qu'à prier, sa gloire qu'à s'humilier! Il n'est plus un centre qui veut s'attirer les adorations de l'Univers; mais une source bienfaisante, qui d'un côté réjaillit vers le

Ciel, & qui de l'autre coule en abondance pour le bonheur de l'humanité : il n'est plus une idole placée sur un piedestal érigé par l'orgueil ; mais un être plein de raison & de vie, dont tous les regards & tous les gestes annoncent la clémence & l'affabilité : il n'est plus un Tyran, ni un ravageur de Provinces, qui n'a de loi que son ambition & sa fureur ; mais le Pere de la Patrie, qui chérit ses enfants, qui les porte dans son sein, & qui les défend contre les insultes de l'ennemi : il n'est plus un Monarque indifférent, qui oublie les services, & qui laisse ses Sujets sans récompenses ; mais le Protecteur de la vertu, qui cherche le mérite, qui l'élève, & qui, se souvenant des vivants & des morts, rend à chacun ce qui lui appartient : il n'est plus un Prince oisif & voluptueux, qui redoute le travail, & qui néglige l'éducation de sa famille ; mais le premier Précepteur

de ses fils, qui regarde leurs progrès dans la science & dans la piété comme le devoir le plus essentiel de l'Etat, & qui veut savoir les détails de leurs études & de leurs mœurs : il n'est plus un Despote, qui, pour fournir à ses fantaisies, accable son Peuple d'impôts; mais un sage Dispensateur des biens, qui ne prend qu'avec discrétion, & qui forme des établissemens solides à la gloire des Sciences & des Arts.

C'est ainsi que la Religion rectifie les idées, épure les sentimens, & inspire une magnanimité que toutes les vertus profanes ne sauroient imiter, une vraie grandeur sur tout ce qu'elle voit, ce qu'elle touche, & ce qu'elle fait. Il n'y a que le souffle empoisonné de l'orgueil & de la cupidité qui rend les hommes dangereux, & l'on ne peut s'en garantir, si l'ame ne se recueille toute en elle-même pour prendre l'essor; ainsi que nous voyons

les oiseaux se rétreoir en quelque sorte, & resserrer leurs ailes, lorsqu'ils se disposent à voler. La prospérité des méchants n'est qu'un torrent qui fait du bruit, qui ravage, & qui va se perdre dans un gouffre ténébreux; celle des bons est un fleuve qui réjouit la vue, qui coule avec majesté, qui porte la fécondité, & qui va se réunir à l'immensité divine.

On ne connoît pas tout le mérite d'un Grand dont la raison triomphe des sens & des passions, parce qu'on ignore qu'il est bien plus difficile de se soutenir dans la prospérité que dans l'adversité. Tout ce qu'on voit, tout ce qu'on entend, tout ce qu'on goûte, tout ce qu'on respire au milieu des Cours, provoque à la mollesse, au mensonge, à la vanité. Il n'y a pas un front qui ne se déride à l'aspect du Souverain, pas une parole qui ne soit assaisonnée de douceur, pas un geste qui

ne soit composé; de sorte qu'il ne voit jamais les choses dans leur naturel, & qu'il semble toujours assister à un Bal masqué. Que d'efforts d'esprit pour n'être pas dupe de pareilles illusions, & pour démêler la vérité à travers tant de voiles qui la dérobent ! Il faut se faire une Philosophie, dans un Pays que les Philosophes redoutent; entretenir l'ordre, dans le séjour de la confusion; combattre les plaisirs, dans un endroit qui est leur empire; humilier les sens, sur le théâtre de leur gloire; mépriser les honneurs, au milieu de leur regne; pratiquer la Religion, dans une terre où l'on s'en moque; ne s'attacher qu'à Dieu, dans un Royaume où il est peu connu.

Tout cela nous force à conclure que le véritable honneur ne se trouve que dans l'élévation de l'ame, & qu'il n'y a réellement de prospérité que celle de mériter les années éternelles, de mé-

priser la figure de ce monde, & de faire en soi-même un rempart contre les passions & les vanités. On adoptera ces réflexions sans beaucoup de peine, si l'on jette un coup d'œil sur la plupart des hommes qui possèdent des dignités. Quelle petitesse d'esprit & de sentiments ! Plus les décorations extérieures les mettent en honneur, plus leurs défauts les avilissent. Leurs lectures, ainsi que leurs conversations, ne se rapportent qu'à l'amour-propre : ils oublient le grand & le vrai, pour ne se repaître que de chimères ; & ils ont honte d'accueillir le mérite, comme si c'étoit un crime d'en avoir. Combien d'Artisans pleins d'honneur, qui ne changeroient pas leur manière de penser pour tout le faste & toute la grandeur mondaine ! Les riches sont les Dieux de la terre en apparence, & ils n'ont pas le mérite d'être hommes ; ils étalent leur magnificence avec ostenta-

tion, & ils n'ont pas une vertu à montrer; ils en imposent par leur fierté, & ils se font mépriser par leur mollesse & par leurs débauches.

N'est-il pas naturel, après ces réflexions, de desirer la médiocrité, comme l'état heureux qui nous met à l'abri des folies du siècle & des horreurs de l'indigence? Les Grands, qui malheureusement n'en sauroient jouir, peuvent du moins s'en rapprocher, en gémissant, comme Esther, sur la nécessité qui les oblige à porter de magnifiques habits; en priant Dieu, comme Salomon, de les défendre de la vanité; en desirant, comme David, d'habiter les Tabernacles éternels; en observant la Loi, comme Judith, au milieu des ennemis du Seigneur. Le Souverain Etre ayant créé notre ame, c'est un sacrilège de la lui ravir, & de l'immoler aux maximes du monde qui n'enseigne que ce que l'Evangile proscrire. Il faut tou-

jours considérer la fin de tout ce qui fixe nos regards; & tous les honneurs de la terre ne sembleront plus qu'une peinture en pastel, que le temps efface insensiblement.

Si l'on connoissoit tous les rapports de l'ame avec Dieu, si l'on savoit tout ce qu'elle peut, tout ce qu'elle est, & tout ce qu'elle fera, on auroit une espèce de vénération pour soi-même, au point de s'estimer plus que toutes les dignités imaginées par le caprice ou par l'orgueil. Saint Augustin, dans son magnifique Livre de l'Âme & de l'Esprit, ne craint point d'avancer que nous sommes en quelque sorte autant de Dieux, & que notre nature est aussi excellente que celle des Anges mêmes. Quel éclat! quel beau point de vue! N'absorbe-t-il pas toute la splendeur de ce faste momentané qui éblouit l'Univers? Notre ame, continue le même Père, est la Cité même de Dieu, où il

réside, & où il se complait, parce que ses délices, selon l'Ecriture, sont d'habiter avec les enfants des hommes.

Le mot *prosperité* veut dire bonheur, & il nous est impossible de l'atteindre, à moins que par un effort de l'esprit, digne de notre essence, nous ne mettions sous nos pieds les modes, les préjugés & les erreurs qui font époque, comme la vertu en faisoit autrefois. Il y a un luxe pour les Sciences, ainsi que pour les mœurs, dont on ne se préserve qu'en se tenant toujours au-dessus de la vanité. L'orgueil ne peut monter qu'à une certaine distance, parce qu'il n'est que l'ombre de la vraie grandeur; mais l'âme, quand elle s'exalte, ne trouve point d'obstacles jusqu'à Dieu. Elle perce les vapeurs & le firmament même, pour aller se reposer dans le sein de cette lumière immense que nous verrons un jour parfaitement, & dont nous n'entrevoions maintenant que quelques lueurs.

C H A P I T R E X V I.

De la vraie Grandeur.

ICi s'ouvre le théâtre de la Grandeur. Rien de plus admirable & de plus héroïque, que de puiser son courage dans le sein même des disgraces, & de revivre à chaque coup qui devoit donner la mort. Mais il n'appartient qu'au vrai Chrétien de nous offrir un pareil spectacle, lui dont la vertu réelle dissipe tous les fantômes d'héroïsme. Combien de sortes d'adversités dans l'Univers; & quel petit nombre de personnes qui sachent les supporter! Accoutumés à n'estimer que ce qui éblouit, nous n'apercevons que de la misère & de la honte au milieu des événements les plus propres à épurer l'âme & à l'élever. En vain la Religion nous représente le vrai bonheur

dans ceux qui pleurent & qui sont calomniés ; nous rejettons cette image comme trop hideuse , & nous fixons les Cours où tout paroît captiver les yeux.

Cependant si nous n'avons jamais éprouvé de revers , notre mérite , de l'aveu même de tous ceux qui chérissent davantage les honneurs , n'a pas toute la solidité. Il faut la pierre de touche pour discerner l'or , le creuset pour le purifier , le marteau pour le travailler. Le Ciel , comme un magnifique Palais , dont Dieu lui-même est l'Architecte , ne sera parfait que lorsque nous entrerons dans sa structure ; mais de même que le ciseau doit tailler les pierres & les polir , les afflictions doivent réformer les défauts. On se complait en soi-même , lorsqu'on vit au milieu des plaisirs ; mais on s'en détache , quand on passe par les tribulations. Les richesses nous séduisent , les

honneurs nous transportent, les amis nous intéressent; mais si ces liens viennent à se rompre, l'homme n'a plus que lui dont il puisse s'occuper. Il se retrouve après avoir tout perdu, & il fonde son cœur, il s'entretient avec son ame, & s'élève jusqu'à Dieu. Ses sens ne sont plus des Ministres infidèles qui favorisent ses passions, son imagination n'est plus une source d'illusions qui le séduir, son corps ne lui donne plus de réponses de volupté; tout ce qui l'environne le persuade du néant de cette vie, & de la réalité de l'autre. C'est par cette raison que l'adversité fut toujours l'école de la Sagesse & de la Religion. Tous les Saints s'y formerent, de sorte qu'ils s'imposoient des austérités, lorsque le Ciel sembloit les épargner. Les larmes qu'on verse sur les calamités, deviennent un miroir où l'ame lit ses devoirs & se voit.

La Sagesse éternelle, qui sans doute

connoît le cœur de l'homme , puisqu'elle l'a formé , ne nous persuade ni de rire , ni d'assister aux spectacles , ni de jouer , ni de nous enrichir ; mais de renoncer à nous-mêmes , & de porter continuellement notre croix. Il ne s'agit que de nous interroger , pour en savoir les raisons. Personne n'ignore que les ris dissipent , que les Théâtres séduisent , que les jeux captivent , que les richesses endurcissent ; tandis que l'affliction nous rapproche de l'humanité. On est bien plus compatissant , lorsqu'on a senti les maux que les autres endurent : on se met à leur place , on leur procure les soulagemens qu'on eût voulu recevoir , & l'on croit revivre en eux quand on leur fait du bien. Le ciel n'est jamais plus serein , qu'après les orages ; & nous ne sommes jamais plus affables & plus gracieux , qu'après avoir essuyé des revers. Les tribulations font d'abord exhaler tou-

tes nos plaintes, toutes nos impatien-
ces ; de sorte que l'âcreté d'humeur se
corrige , & qu'il ne reste que de la
douceur. Ainsi , lorsque des liqueurs
fermentent , les plus fortes sortent du
vase & s'échappent , tandis que les
moins violentes demeurent sans au-
cune éruption.

Si nous remontions de siècle en si-
ècle jusqu'au temps où Rome asservissoit
la terre , nous verrions que la splen-
deur de ses Citoyens n'éclata jamais
mieux que dans les adversités. C'est
alors que les foibles disparoissent ,
& qu'on n'appercevoit que les Héros.
Nous en dirons autant de tous les
Souverains qui éprouverent des mal-
heurs : leur âme , devenue plus coura-
geuse par l'exercice de la douleur , se
dégageoit des misères humaines , &
écoutoit plus que la raison & le de-
voir. Quelles merveilles ne découvre-
ron pas sous le regne de ces Monar-

ques, qui ne conserverent leur Couronne que par des combats; qui virent l'Univers conjuré pour leur ravir l'héritage de leurs Pères, & qui, au milieu de tous ces orages, ne laisserent échapper que des marques de résignation & d'intrepidité? De tels Princes; n'en doutons pas, ont une magnanimité réelle, digne de toute admiration, & sont ordinairement plus enclins que personne à la clémence & à la générosité. C'est une excellente école que l'infortune; & l'on est bien sublime, lorsque sans se plaindre, & sans pâlir, on en fait triompher.

Quelle grandeur, que celle de Job sur son fumier; quelle foiblesse, que celle de Salomon sur son Trône! On voit tout-à-coup, par cet énorme contraste, la différence des honneurs & des humiliations. Si nous ne considérons que le vernis du monde & la superficie brillante des Cours, l'enchantement se

saïsît de nos esprits, & bientôt nous devenons enthousiastes; mais si nous levons cette première écorce, nous frémissons à l'aspect des vices & des misères qui circulent dans leur sein. Le monde n'est qu'un catafalque érigé par nos passions, & qui, magnifiquement décoré au-dehors, ne renferme intérieurement qu'un misérable squelette. Or l'adversité nous apprend à juger ainsi de tout ce qui nous séduit; & en nous arrachant au plaisir & à la joie, elle nous repousse vers nous-mêmes, où nous sommes obligés de vivre & de converser. La prospérité nous incorpore en quelque sorte avec tout ce qui nous est étranger; mais l'adversité nous dépouille de tout ce qui n'est point nous. Elle ne laisse que notre ame, que nous sommes obligés d'interroger, & dont les réponses nous élèvent vers Dieu. Ainsi la rosée remonte, lorsque la campagne, trop im-

bibée par les pluyes, n'est plus propre à la recevoir.

L'homme toujours ami du merveilleux, & conséquemment de l'illusion, agit comme si le monde étoit éternel, & comme si lui-même ne devoit jamais finir; jusqu'à ce qu'un revers le persuade du néant des choses terrestres. On pense, lorsqu'on perd un emploi, qu'on peut également perdre tout son bien, ses amis, & sa santé; & cette pensée force à conclure qu'il n'y a rien de stable ici-bas, & qu'il nous faut absolument un autre bonheur que des richesses & des dignités. L'ame, dont la situation naturelle est l'élévation, ne se trouve jamais mieux que dans le sein des disgrâces: elle reprend alors tout son empire, & elle voit avec joye les sens qu'elle méprise, dans le dénue-ment & dans l'abjection. Plus nous sommes pauvres à l'extérieur, & plus nous sommes riches intérieurement.

Les passions s'évanouissent à mesure que la raison se fortifie. Les pensées prennent la place des plaisirs, la méditation celle des entretiens; & bientôt Dieu, qu'on avoit oublié, se fait sentir comme l'Etre absolu, qui pardonne & qui punit, qui console & qui éprouve, qui exalte & qui humilie. La Religion n'eut jamais de plus fideles Disciples, que dans le temps des persécutions.

On sent, à la suite de ces réflexions, toute la lâcheté de ces personnes qui ne peuvent survivre à leurs malheurs, & qui se tuent. Il faut un courage persévérant, pour supporter des revers; & il ne faut qu'une frénésie d'un moment pour se donner la mort. C'est du sein de la patience, & non des horreurs du désespoir, que naît la vraie magnanimité. L'âme qui souffre chrétiennement, se revêt de la lumière incorruptible, à mesure qu'elle se dépouille des biens & des honneurs. Si le Paga-

nisme a cru qu'on pouvoit triompher de tous les malheurs ; & si Horace nous dépeint ceux qu'il croit justes, intrépides à la vue d'un écroulement tel que celui de l'Univers, que ne doit-on pas espérer d'un courage formé par notre Religion ? Il se nourrit des afflictions, & sans autres témoins qu'une conscience pure & éclairée, il n'attend sa récompense que du Ciel. Quand on se voit dépouillé de ses biens, en butte à la contradiction des hommes, ou quand on sent la douleur courir de muscle en muscle, décharner les membres, & soulever les humeurs, il se fait une espèce de révulsion qui absorbe le goût qu'on avoit pour le monde, & qui excite le desir de l'Eternité.

Il semble que la vérité, si étrangère parmi les hommes, n'a droit de paroître que lorsqu'on souffre. Prenant alors un ton d'autorité, elle nous reproche notre amour pour la mollesse

& pour les plaisirs, & elle nous apprend qu'on ne peut compter, ni sur l'argent, ni sur le crédit, ni sur le grand nombre, ni sur les ressources de l'esprit, ni sur la force du tempérament; elle nous fait voir que tous ces états sont toujours prêts à écrouler, & qu'il n'y a que Dieu, qu'on trouve au fond des abîmes comme dans les prisons, qui doive être notre espérance & notre appui.

Il y a des personnes qui s'imaginent que le courage consiste dans l'insensibilité, & elles sont dans une étrange erreur. Plus on sent la grandeur de ses maux, plus il est magnanime d'en triompher : on n'admire pas la patience d'un malade qui tombe en léthargie. L'élévation de l'âme consiste à sentir les afflictions, mais à s'en faire un mérite auprès du Rémunérateur éternel. Qu'il est grand d'unir en esprit les tribulations à celles de tous les

Justes, de souffrir les douleurs les plus aiguës, & d'agir comme si l'on étoit impassible ; de se voir mourir tout-à-coup aux plaisirs & aux honneurs du monde, & de revivre avec plus de courage ; de n'avoir plus qu'un corps au milieu de tant d'objets épars, & de l'oublier ; de fermer les yeux à toute la vanité de l'Univers, & de n'envisager qu'une félicité toute spirituelle & toute divine !

Il n'y a jamais que la surface du vrai Philosophe, qui puisse se ressentir des revers. Si par hazard son visage se ride, son ame conserve la même sérénité. On n'est ni indigent, ni abandonné, lorsqu'on peut appeler à soi des pensées, des desirs, former une conversation intérieure, & jouir enfin de soi-même. L'imagination nous élève au-dessus de tous les honneurs, & elle renferme plus de richesses que l'Univers n'en contient. La mémoire nous

rappelle nos amis morts ou absents , & elle est le meilleur de tous les Livres ; la volonté nous porte vers des objets immenses qui nous font oublier tout ce qui est limité ; l'entendement se dédommage par des idées sublimes , de tous les Spectacles & de tous les Concerts : l'espérance , ce bien le plus cher , qui ne meurt jamais , & qui renaît du sein même des malheurs , s'attache au Ciel , & nous rend indifférents tous les trésors d'ici-bas. Telles sont les richesses que nous avons en nous , & dont l'homme le plus pauvre peut se servir à chaque instant ; richesses qu'on ne connoît pas dans la prospérité , & qui nous deviennent infiniment précieuses dans l'adversité.

L'ame est , pour ainsi dire , éparpillée chez les personnes qui suivent le train du monde. Elles sont si distraites au milieu du tourbillon qui les agite , qu'ici elles n'ont qu'une demi-pensée , & là

qu'une demi-volonté; tandis qu'elle se recueille & rassemble toutes ses facultés chez les hommes que le sort afflige & poursuit. Ainsi les fleurs se resserrent lorsqu'il survient un orage, & le soleil darde ses rayons avec plus d'activité quand il perce à travers les nuages. Les adversités, comme ces fonds rembrunis qui ajoutent un nouvel éclat aux diamants, donnent un lustre aux vertus. La piété paroît plus éminente, l'humilité plus sincère, la sagesse plus modeste, la fermeté plus solide. Il n'y a donc point à balancer entre les joies du monde, & les afflictions. Le Ciel ne sera donné qu'à ceux qui pleurent & qui se font violence. D'ailleurs, en succombant aux adversités, on ne fait qu'augmenter ses peines. Le découragement & le désespoir sont les plus terribles maux, & il est impossible, dans cette vallée de larmes, de ne point essuyer de revers. Si les afflictions de
l'esprit

L'esprit ne nous trouble pas , celles du corps se font sentir. Je n'ai rien trouvé de plus sage que la réflexion d'une Dame, autant illustre par sa naissance & par ses vertus, que malheureuse par ses procès. *Je suis, me disoit-elle un jour, à la veille de triompher de l'injustice qui vouloit me ravir mon bien, injustice qui me poursuit depuis quarante ans; & je redoute cet instant : je connois les miseres de la vie humaine, & les maladies viendront lorsque mes procès seront terminés.*



CHAPITRE XVII.

De la Piété.

LE corps, interprète de l'ame, & comme elle ouvrage du souverain Etre, doit annoncer à la face de l'Univers notre reconnoissance & notre amour. Les Nations les plus barbares ont senti la nécessité d'un culte; & jusques chez les Brame, on adore extérieurement un Dieu : mais il n'appartient qu'à l'Eglise, fondée sur les promesses de Jesus-Christ, de purifier nos actions & nos desirs, & de les rendre dignes du Ciel. Elle seule, au milieu de tant de Sociétés qui couvrent la surface de la terre, a droit de s'applaudir de son unité, de sa vérité, de son universalité : elle seule a triomphé de toutes les puissances de l'Univers; & on ne la vit jamais plus forte, que lorsque le sang

de ses Martyrs couloit de toutes parts ; & plus lumineuse , que lorsque les hérésies obombroient la terre.

Parcourons les siècles , depuis le Messie jusqu'à nous ; lisons ces Ouvrages que la plume immortelle des Augustin & des Thomas a rendu sacrés ; & nous connoîtrons toute la profondeur & toute la sublimité de notre sainte Religion , dont nos beaux esprits n'ont pas la moindre idée. Quelle chaîne vénérable d'Apôtres & de Docteurs ! Ils s'engendrent les uns les autres d'une manière toute spirituelle , & se transmettent sans altération le sacré dépôt de la Foi. Personne n'ignore que c'est par la soumission , les bonnes œuvres , & les prières , qu'on peut le conserver , & que c'est là précisément ce qu'on appelle piété.

Il n'y a pas un plus beau spectacle aux yeux de la raison & de la foi , qu'une âme remplie de Dieu , parce qu'alors elle est dans toute sa grandeur.

La Philosophie profane dérobe à nos regards les vices qui la nourrissent & l'engendrent, tandis que la piété, aussi integre en secret qu'en public, n'agit jamais qu'en vue du Ciel. Elle se dépouille, le plus qu'il est possible, des foiblesses de l'humanité, & sa jeunesse se renouvelle comme celle de l'aigle. Elle n'est, ni un caprice, ni une mode, qui varie selon les lieux & les temps: mais, toujours uniforme, elle voit tout changer sans jamais changer elle-même; & elle ne se trouve que dans le centre de la vraie Religion, parce qu'elle ne peut être où n'est pas la Foi.

Notre premiere origine ayant été fouillée par le péché, & notre vie étant continuellement ternie par des passions & des vices, nous devenons profanes, si la piété ne vient nous purifier & nous consacrer. Sans elle nos plus beaux Livres ne contiennent que des

mots, nos actions n'ont qu'une apparence de bonté, & notre ame tombe dans un assoupissement qui la confond avec le reptile. La piété seule honore Dieu comme il veut être honoré; elle nous place entre le temps & l'éternité, jusqu'à ce qu'elle nous ouvre les portes de la Cité sainte. Ah! lorsqu'on est véritablement pieux, on fait obéir aux Puissances, souffrir les inférieurs, vivre de bonne intelligence avec les égaux, aimer tout le monde; on fait remplir les devoirs de Parent, d'Epoux, de Citoyen, d'Ami; on fait s'élever au-dessus des honneurs, des richesses, des préjugés, & pratiquer des vertus dignes d'une immortelle récompense.

L'homme est un cahos d'ombre & de lumière, si la Religion ne vient faire une division, & remettre chaque chose à sa place. La conscience, fidelle interprete de la piété, & conséquem-

vere, nous rappelle à la Loi; mais emportés par les passions, nous affectons la plus terrible furdité. Cependant, qui peut ne pas admirer la Religion, & ne pas rechercher sa gloire & ses consolations, si ce n'est quelqu'esprit gâté, dont la mode est de ne plus rien croire, ni de rien espérer? Saint Paul, sous le nom de charité, nous peint cette vraie dévotion qui doit faire les délices de tout Philosophe éclairé. Il nous la montre sincère, sublime, généreuse, bienfaisante, souffrant tout, croyant tout, espérant tout, & ne devant jamais finir. L'esprit de prophétie se-reindra; toutes les connoissances humaines s'anéantiront; & il n'y aura que la piété qui triomphera de la rigueur des temps, parce qu'elle est la contemplation perpétuelle de Dieu, dont les années sont essentiellement éternelles.

Nous avons beau donner l'essor

notre imagination, & nous représenter toutes les actions héroïques qui ont illustré l'Univers; nous ne trouvons rien d'aussi magnanime que la piété. Elle seule se nourrit de jeûnes, se fortifie dans les douleurs, se ranime dans les veilles, fait ses délices de la mortification; elle seule triomphe des tentations, foule aux pieds les richesses, fuit les honneurs, survit à nos corps, & s'élance jusques dans le sein de Dieu même. Quelle félicité parmi les hommes, si la piété dirigeoit leurs démarches! ils n'auroient tous qu'un cœur & qu'une âme, ils partageroient leurs biens, ils n'agiroient qu'en vue du Ciel, & ce seroit de toutes parts une sainte émulation pour le service de Dieu. La primitive Eglise a vu ces temps heureux, qu'on ne cesse de regretter lorsqu'on est véritablement Chrétien.

Que ce langage est différent de nob

beaux esprits; & qu'on est méprisable à leurs yeux quand on s'exprime de la sorte! Mais oseroient-ils bien mettre en parallèle leur morale, qui tend à tout vice, avec la piété, qui enseigne & pratique toute vertu? Oseroient-ils relever leur Philosophie qui nous envoie brouster l'herbe, au préjudice du Christianisme qui nous divinise? Oseroient-ils nous vanter la conquête de quelques misérables morceaux de terre, comme plus admirable que celle du Ciel? Oseroient-ils enfin vouloir nous persuader que l'affreuse idée de l'anéantissement est plus sublime que la perspective d'un bonheur éternel? Quel acharnement & quelle corruption de ne plus donner un Livre au Public sans répandre des maximes aussi déraisonnables & aussi pernicieuses! Combien d'Ouvrages qui seroient admirables, & que cinq ou six pages sacrilèges rendent dignes de l'exécution publique! Le Fanatisme

semble avoir quitté les Hérétiques pour saisir nos esprits à la mode, qui ne se répètent & qui ne se copient que pour débiter des absurdités & des blasphèmes.

Certains Pères disoient autrefois que quand même l'immortalité de l'ame ne seroit qu'un rêve, ils chérissoient un pareil songe comme la plus douce consolation de leur vie. On ne méprise donc les avantages de la piété, que parce qu'on ne les connoît pas, & parce qu'on n'a jamais essayé de s'éloigner du monde pour se rapprocher de Dieu, & pour savourer les douceurs qu'il attache à son service. David disoit qu'il aimoit mieux être le dernier dans la maison de Dieu, que d'habiter les plus superbes Palais de la terre, parce qu'il méditoit continuellement la Loi Sainte. Plus on s'efforce aujourd'hui de vouloir nous ravir la piété comme une chose superflue, & plus nous devons nous en parer, & mettre notre con-

fiance dans ses exercices. Souvenons-nous que nous n'avons jamais été plus heureux, que lorsque la dépravation du siècle n'avoit point encore altéré notre candeur. La conscience, ce témoignage perpétuel de nous-mêmes, étoit véritablement en paix, les passions ne murmuroient point encore, les sens n'erroient point sur des objets criminels, & notre âme ne soupçonnoit même pas qu'on pût être vicieux. Voilà l'enfance chrétienne dont nous n'aurions jamais dû sortir, & que la Sagesse éternelle nous recommande, en nous disant, que si nous ne devenons comme des enfans, nous n'entrerons point dans le Royaume des Cieux.

L'ame ne peut véritablement s'élever sans être pieuse, parce que son élévation tend nécessairement à Dieu; ou ce n'est qu'un orgueil exulté par les passions. Si la Religion est notre élément & notre vie, si nous sommes

morts lorsque nous l'éteignons en nous-mêmes par la dépravation de notre cœur, de quel prix ne sera pas la piété? Elle n'a jamais fait que le bonheur des hommes, & celui des Etats; avec son secours on adore Dieu, on honore les Saints, & l'on s'honore soi-même. Il ne s'agit que de jeter un coup d'œil sur ces Héros du Christianisme, dont la cendre vit sur nos Autels. C'est la piété qui les éleva jusqu'au Ciel, qui les remplit de Dieu, qui les rend nos Protecteurs & nos modèles, & qui leur assure des honneurs immortels.

Si les sens n'étoient pas nos Législateurs & nos Maîtres, notre ame ne chercheroit qu'à s'élever, & par ce noble effort nous verrions le principe des choses, nous connoîtrions l'esprit de la Loi, & nous nous approfondirions nous-mêmes. Il faut voir la Religion dans ces personnes qui savent triompher de l'ignorance & des passions, La

piété n'a rien de pusillanime que chez les faux dévots ; mais elle est noble & simple comme l'Evangile chez le véritable Chrétien. Dieu, toujours attentif aux besoins de son Eglise, nous donne d'âge en âge des modèles de la vraie vertu, & lorsqu'il veut les rendre plus éclatants, il les place à la tête des Peuples : & c'est alors qu'on voit une piété sans faste & sans humeur, s'annoncer par un air toujours affable & serein, faire ses délices de converser avec Dieu, rechercher ses Autels comme la source de tout bien, observer toutes les Loix de l'Eglise, se ranimer au milieu des revers, veiller sur tout un Royaume pour en écarter le libertinage & l'irréligion, prêter l'oreille au cri du malheureux, étudier les besoins de l'Etat, récompenser le mérite & le travail, préférer les affaires importantes à celles qui ne sont que de pure dévotion, gagner les Peuples par la clémence & la généro-

fité, abolir les duels, secourir les orphelins, s'intéresser aux domestiques & les aimer, procurer des ressources aux malades, faire des établissements pour l'instruction de la jeunesse, se familiariser enfin avec la mort, & s'en faire un objet de méditation. Heureux les Monarques qui pratiquent ces devoirs ! Heureux les Sujets qui vivent sous leurs loix ! Telle est la véritable grandeur d'ame, & non ce fantôme d'Héroïsme, qui n'a nul appui.

Je voudrois bien que ceux qui sont assez malheureux pour railler la piété, c'est-à-dire, ce commerce admirable entre nous & Dieu, me fissent voir comment on peut se rendre ridicule en ne travaillant qu'à la gloire du Créateur, en se sacrifiant pour obliger son prochain, en renonçant à sa propre volonté, en s'oubliant soi-même au milieu de tout le bien qu'on fait, en pardonnant à ses ennemis, en méprisant

la figure de ce monde, en desirant un bonheur immortel. Ah ! s'il n'est pas honorable d'avoir de pareils sentiments, il faut que nous ayions perdu toute idée du grand & du beau. Mais un temps viendra où la vérité reprendra ses droits, & où nos libertins, si bien désignés dans le Livre de la Sagesse, s'accuseront de folie, & déploreront inutilement leurs erreurs. Insensés que nous étions, diront-ils, quel étoit notre aveuglement ! voici ceux que nous regardions comme des imbécilles, élevés au rang des Saints. Les vertiges ne durent pas toujours, la raison reparaît, & Dieu, qui ne nous a créés que pour lui, se manifeste d'une manière terrible à ceux qui ont affecté de le méconnoître. L'on se moquera peut-être aujourd'hui de ces réflexions ; mais demain la mort apprendra quel est le plus sage, de celui qui les goûte, ou de celui qui les tourne en ridicule.

C H A P I T R E XVIII.

De la Superstition.

L'Homme, qui, presque toujours extrême, se porte également à l'idolâtrie & à l'incrédulité, a besoin d'une Religion telle que la nôtre, dont les lumières convainquent la raison, & proscrivent la superstition. En vain l'hérésie ose charger l'Eglise de nos abus; elle n'a jamais cessé de reveiller le zèle des Pasteurs contre le fanatisme & contre l'ignorance. Si l'on remonte depuis le Concile de Trente jusqu'à celui d'Ephèse, on verra que l'Eglise, en déclarant la médiation de Jesus-Christ indispensablement nécessaire, n'approuve celle des Saints que comme bonne & utile : on verra qu'en permettant le culte des images comme une dévotion qui se rapporte à l'original, elle annonce

qu'il n'y a aucune vertu dans les tableaux ni dans les statues; qu'en ordonnant les prières pour les morts, elle condamne la cupidité qui oseroit en faire un trafic honteux; qu'en accordant des indulgences, comme ayant droit de lier & de délier, elle proteste qu'elles sont tout-à-fait inutiles sans un cœur contrit & humilié : on verra qu'elle distingue les dogmes de ce qui n'est que pieuse opinion, qu'elle ne déclare hérétiques que ceux qui nient des Articles de Foi, & qu'elle ne désespère point de leur salut tant qu'ils sont vivants; qu'elle ne connoît que la persécution, qu'elle a en horreur toute voye de persécution, & qu'elle ne cesse de prier pour ceux qui la scandalisent & la déchirent : on verra qu'elle rend à César ce qui appartient à César, & qu'elle prêche continuellement la soumission à toutes les Puissances de la terre.

Mais il est inutile d'entrer dans ces détails, que l'Exposition de la Foi, ouvrage immortel du grand *Bossuet*, a mis dans le plus beau jour. C'est là qu'on apprend à connoître le véritable esprit de la Religion, que les superstitieux obscurcissent par des traditions toutes humaines, à l'exemple des Pharisiens contre lesquels Jesus-Christ tonnoit avec tant de force. La fausse piété n'a rien que de dangereux : on se confie dans des pratiques superflues, & l'on néglige les devoirs les plus essentiels ; on craint d'avaler un moucheron, & l'on avale un chameau ; on s'imagine qu'en récitant beaucoup de prières sans attention, on sera sûrement exaucé ; & qu'à l'aide de certaines formules ou de certains exercices, on ne peut manquer d'être sauvé, quelque vie déréglée qu'on mène. Les cérémonies de l'Eglise font les délices de l'ame Chrétienne ; ses Fêtes & ses Cantiques, sa

consolation. Mais il ne suffit pas de dire, Seigneur, Seigneur, pour mériter le Ciel; il faut accomplir les préceptes de la Loi. Il n'y a que ceux qui se font violence, & qui commandent à leurs passions, qui obtiendront le Royaume éternel. Ce ne sont ni les enthousiastes qui l'ont dit, ni moi qui l'ai imaginé; mais la vérité même, dont les paroles ne passeront point.

On ne sauroit croire combien il y a d'espèces de superstitions dans le monde, & combien notre Religion, toute pure qu'elle est, a de Disciples qui la défigurent. La fausse piété prend mille formes différentes. Frivole chez les uns, chagrine chez les autres, soupçonneuse dans ceux-ci, cruelle dans ceux-là, elle est cette bête de l'Apocalypse qui a les cornes de l'agneau. C'est elle qui endort les Hérétiques au milieu de leurs erreurs, & les pécheurs dans une fausse sécurité; qui corrompt

nos bonnes œuvres par un principe d'orgueil ; qui n'apperçoit pas une poutre dans son œil, & qui voit une paille dans celui de son frère ; qui impose des fardeaux qu'elle ne voudroit pas toucher du doigt ; qui préfère ses idées à toute l'autorité de l'Eglise & de la Tradition ; qui se nourrit de livres Apocryphes & de fables ridicules, qui commet des sacrilèges, en craignant des péchés véniels.

Le grand mal est qu'on substitue presque toujours son humeur à la place de la piété, & qu'on prend pour sa conscience l'obstination. On croit n'être que solitaire, & souvent l'on est sauvage ; on croit n'avoir que du mépris pour le monde, & l'on a de la haine pour le prochain. Nos défauts prennent si facilement le coloris de la vertu, qu'on devient leur dupe dans le temps même qu'on s'imagine en triompher. Bien des personnes ne sont pieu-

ses, que parce qu'elles sont sensibles ; de sorte que si elles n'éprouvoient plus un certain plaisir dans la pratique de leurs devoirs , elles les abandonneroient. D'autres prennent la dévotion comme un rôle qu'il faut jouer , après avoir donné des exemples de luxe & de vanité. C'est ici que l'élévation de l'ame est plus nécessaire que jamais , pour spiritualiser notre piété. Je ne prétends pas qu'on doive faire du Culte divin un squelette , à l'exemple des Hérétiques , qui rejettent toute pompe , toute cérémonie , & qui traitent la Divinité d'une manière indécente. Je me rappellerai toujours qu'un Ministre Protestant me disoit lui-même un jour que la Religion réformée n'avoit point assez de secours pour entretenir la piété , qu'elle étoit trop sèche & trop nue , & qu'il falloit intéresser les sens , comme on intéresse le cœur & l'esprit.

C'est donc bien à tort que nos Beaux-

Esprits rangent parmi les superstitions les religieuses observances de l'Eglise. Ils publient de toutes parts que nous ne sommes que matiere, & ils voudroient qu'il n'y eût rien de sensible dans notre dévotion. Mais pour peu que nous pénétrions leur dessein, nous reconnoîtrons aussi-tôt qu'ils ne desirerent l'abolition du culte extérieur, que parce qu'ils savent que s'il venoit à manquer, toute la Religion s'évanouiroit. L'honneur d'être bête, & de vivre sans réfléchir, a tellement ému l'imagination de certains hommes, qu'ils paroissent envier le sort de marcher à quatre pattes. Eût-on pu croire qu'après six mille ans de recherches & d'expériences, qu'après le témoignage de tant de Philosophes qui nous ont éclairés, qu'après tant d'Ouvrages de génie où l'on apperçoit un rayon divin, on finiroit par annoncer pompeusement au Public que nous n'avons en partage

qu'une circulation de sang, que le mouvement de quelques organes, & que nous sommes enfin pires que le quadrupède ? On dira peut-être que nous revenons souvent sur cet objet : mais on ne sauroit trop souvent répéter les éternelles vérités ; d'autant mieux que les Impies ne cessent de rebattre leurs monstruosités, & de s'en faire un symbole qu'ils débitent à tout propos.

Si nos Beaux-Esprits étoient de bonne foi, & s'ils vouloient s'instruire au lieu de se moquer & d'invectiver, ils verroient avec étonnement le zèle de tous les Catholiques éclairés contre la superstition ; ils verroient que toutes les âmes qui s'éleverent furent véritablement Chrétiennes, & que leur culte, toujours raisonnable, n'eut jamais le caprice ni l'ignorance pour motif. Il n'y a point d'instance que les Conciles ne fassent aux Pasteurs, pour les engager à prémunir les Peuples con-

tre la dévotion Pharisaïque ; & il n'y a point d'ouvrage où l'on expose les vérités de la Foi, qui ne décrie les abus & les préjugés. Mais les Impies agissent comme les Protestants, qui répètent toujours les mêmes accusations, quoique mille fois on leur en ait démontré la fausseté. Si la paille n'étoit pas mêlée ici-bas avec le bon grain, & s'il n'y avoit point de rouille parmi les Chrétiens, la terre ne différeroit pas du ciel. Il faut qu'il y ait des scandales & des superstitions pour nous exercer, & pour nous exciter à desirer ce jour sans nuage où regne à jamais la vérité.

L'ame qui s'élève ne fait pas dépendre sa Religion de l'opinion des hommes, ni du plus ou du moins qui se trouve dans leur piété ; elle a son appui dans l'autorité de l'Eglise, qui ne peut nous tromper : & soit que les abus se multiplient, soit qu'ils viennent à ces-

ser, sa ferveur n'en reçoit aucune altération. On est toujours solidement pieux, quand on s'élève au-dessus des faiblesses de l'humanité, & qu'on va chercher en Dieu la raison de sa Foi. Tout ce qui se rapporte au culte d'un Etre immortel, ne doit avoir que de la grandeur, & ne peut inspirer que des sentiments de magnanimité. C'est pourquoi la superstition qui ne s'occupe que de minuties, se trouve diamétralement opposée à la Religion, au point qu'elle semble en être la parodie.

Si la Foi paroît puérile à nos Esprits forts, parce qu'elle est simple & docile, il sera désormais honteux d'avouer qu'on ne peut sonder les profondeurs de la Sagesse infinie, & qu'on doit se taire & adorer quand il s'agit de la Divinité. Nous ne sommes jamais plus élevés, que lorsque nous nous humilions ; jamais plus raisonnables, que lorsque nous croyons ; jamais plus heureux,

reux, que lorsque nous espérons dans celui qui étoit hier, qui est aujourd'hui, & qui sera à jamais. Les insensés s'imaginent escalader les Cieux, parce qu'ils font quelque chétive découverte en Physique ou en Astronomie; comme si le Payfan qui creuse la terre, n'étoit pas aussi près de Dieu que le Savant qui observe les Astres. Il ne reste à la créature que le parti du silence, de l'étonnement, & de la soumission. Vouloir regimber contre cette Loi, c'est vouloir éteindre les étoiles, & dessécher les mers. Si l'on ne se moque pas d'un homme qui reconnoît l'impossibilité d'arriver au soleil, pourquoi tourner en ridicule le Chrétien qui se confesse incapable de pénétrer les mystères de la Religion, & qui en révere la sainte obscurité?

On n'entend plus que des cris de toutes parts contre le fanatisme & la superstition, comme s'il n'y avoit plus.

N

de culte dans l'Univers, qui ne fût coupable de ce double excès. On ne pense plus, ou plutôt on ne veut pas penser, que les abus, les cabales & les ligues ne furent jamais l'ouvrage de l'Eglise, toujours pacifique & toujours éclairée, mais le fruit des passions. On ne pèche que parce qu'on n'observe pas l'Evangile, & qu'on laisse ramper son ame dans la poussière. Voilà des vérités que nous comprenons, lorsque nous nous élevons au-dessus des sens. C'est alors que tout culte superstitieux disparaît, & que nous saisissons l'esprit de la Loi; cet esprit, qui distingue le bon du mauvais, l'essentiel de l'utile, qui nous enseigne la profondeur & la sublimité de la Religion, & qui nous place dans le vrai point de vue d'où il faut l'envisager. Chaque objet a deux faces, & nous ne jugeons ordinairement des choses que d'une manière relative, à moins que nous n'en ext-

minions l'essence. Si la dévotion du Cagot est trop chargée, & si celle de l'Hérétique ne l'est pas assez, cela n'altère ni n'augmente la vraie piété : elle reste tout ce qu'elle étoit, c'est-à-dire, le bonheur de l'ame & son élévation.

Nous n'avons point voulu diminuer l'horreur des superstitions, mais venger l'Eglise de l'outrage qu'on lui fait, lorsqu'on lui impute nos préjugés. Sans doute il est fâcheux, & l'on n'en sauroit trop gémir, de voir un culte aussi saint que le nôtre, & aussi pur, profané par l'ignorance & par la fausse dévotion. Il n'y a ni grandeur d'ame, ni justesse d'esprit, dans ces pratiques minutieuses, & dans ces scrupules que le caprice produit. La piété est solide, lumineuse, sublime, sans humeur, sans faste, sans affectation : elle désavoue ces personnes farouches qui semblent porter à regret le joug du Seigneur, & qui don-

nent des idées sinistres de la vertu ; de même qu'elle proscriit ces hommes ridicules , qui n'ont rien que de puérile dans leur Religion. Il viendra un temps , dit saint Paul , où l'on abandonnera les vérités pour écouter des fables.

Qu'est devenue cette foi éclairée qui transporterait les montagnes , cette foi qui se nourrit des Livres saints , cette foi qui spiritualise la dévotion , & qui , loin de rechercher dans nos Temples ce qui flatte les oreilles & les yeux , fait taire les sens pour adorer Dieu en esprit & en vérité ? On croit souvent aimer la Religion parce qu'on se complait à l'Eglise , & qu'on éprouve certains sentimens qui réveillent & qui touchent ; tandis que ce n'est que la musique , ou quelque décoration pompeuse , qui frappe & qui ravit. Voilà comme nos passions revivent jusqu'aux pieds des Autels , & comme nous sommes une énigme à nous-mêmes. Notre

cœur qui devoit se recueillir & s'élever, se distrait du grand objet de notre amour, & se mêle avec les sens qui l'entraînent comme il leur plaît.

Il faut observer, avant de finir l'Article de la Superstition, que les esprits forts en sont plus entichés que les faux dévots. Rien en effet n'est plus absurde que ce qu'ils croient, & que leurs opinions qu'ils réverent comme la suprême vérité. Quelques Paysans ont pu s'imaginer qu'une statue étoit animée; & nos Philosophes à la mode se persuadent que de la chair & du sang pensent réellement : quelques idiots auront soupçonné que les Saints sont égaux à Dieu; & nos Beaux-Esprits assurent que le vice & la vertu n'ont rien qui diffère à leurs yeux. On seroit infini, si l'on vouloit continuer le parallèle, où les extravagances des impies paroîtroient dans tout leur jour.

Il ne résulte aucun mal ni dans les

Familles, ni dans les Etats, si quelques personnes simples pechent par excès de dévotion; mais tout est à craindre de la part des incrédules qui affichent l'esprit de révolte, & qui s'efforcent de nous soustraire insensiblement à la plus grande autorité qui soit sur terre, celle de l'Eglise même que Jesus-Christ a fondée au prix de son sang. Si l'on pensoit que le caractère de la vraie grandeur est la simplicité, souvent on n'insulteroit pas à certaines pratiques que l'esprit de notre siècle prend pour des minuties. Il semble aujourd'hui que chaque Particulier a droit de déterminer les exercices de piété, & de nommer superstition tout ce qui lui déplaît, parce que nous ne sommes qu'une faible postérité de nos Ancêtres aussi simples dans leurs mœurs que dans leur culte.

Il n'y eut jamais un temps plus opposé à la Religion Chrétienne : car il

faut se soumettre, & l'on veut raisonner; il faut croire, & l'on veut examiner; il faut s'humilier, & l'on est rempli de présomption. C'est ici que les promesses faites à l'Eglise se réalisent mieux que jamais; elle subsiste sans inquiétude, malgré les secousses & les tempêtes.



CHAPITRE XIX

De la Vie présente.

J'Apperçois dans la succession des siècles ce premier instant où chaque homme naît, & celui où il finit, sans savoir, ni comment, ni pourquoi nous vivons plutôt dans ce temps-ci que dans un autre. Dieu seul, dont les secrets sont impénétrables, choisit dans la vaste étendue des siècles le moment de notre existence, & en détermine la durée selon sa volonté. Il assigne aux uns trente ans, aux autres quatre-vingt, & au-delà, des misères & des douleurs. D'abord nous ne semblons qu'un point dans le sein de nos mères, jusqu'à ce que venant à naître, nous pleurons sur nos propres malheurs, & nous offrons à l'Univers le tableau de l'esclavage & du péché. Si des Nourrices nous allai-

rent, & si des Domestiques veillent à notre conservation, ce n'est que pour annoncer notre foiblesse & notre impuissance. Tout retentit de nos malheurs & de nos cris, pendant que nous passons insensiblement à l'âge de raison, pour faire un nouvel apprentissage de chagrins & de maux. Notre volonté perpétuellement contrariée par des Maîtres, notre mémoire toujours surchargée de sentences & de mots, notre corps sans cesse exposé à la rigueur des châtimens, rendent nos premières années aussi tristes qu'humiliantes. Cela est si vrai, que, malgré le plaisir que nous aurions de rajeunir, nous ne voudrions pas l'acheter au prix de recommencer une carrière aussi pénible..

La jeunesse, à la suite de ces misères, s'annonce comme une rose qui va s'épanouir; mais que d'épines qui l'environnent! On frémit quand on se rap-

pelle les passions dont nous sommes alors investis. Notre tête, semblable à une ruche murmurante, ne nous permet pas d'entendre le langage de la raison ; notre cœur, comme une cire susceptible de toutes sortes d'impressions, se durcit & se liquéfie selon que notre sang est agité ; & notre ame , telle qu'une esclave, s'assujettit à toutes nos sensations. Les Sciences ne paroissent se présenter, que pour nous reprocher notre ignorance & pour nous tyranniser. Ce n'est en effet qu'à force de patience, de sueurs, & de reprimandes, qu'un jeune homme parvient à débrouiller quelques vérités. Combien de leçons, de traits de plume & d'application, avant d'avoir appris quelques principes de Morale ou de Physique ! La seule étude des Langues décourage & désespère.

Continuons d'achever un portrait qui n'est encore qu'ébauché, & dévelop

pons ce temps d'adolescence, où les desirs combattent la sagesse, & où les passions fermentent dans toute leur force. Ici l'amour trouble le cerveau, là l'orgueil gâte l'esprit; ici le jeu ruine, là l'intempérance épuise. On diroit que tout conspire à la perte de la jeunesse; de même que dans une tempête les nuages, les éclairs, les pluies, les vents, les tonnerres, semblent se réunir pour déraciner une jeune fleur. Si l'on résiste à la colere, on succombe à la paresse; si l'on se garantit des vices, on donne dans les ridicules. Toujours au-delà du temps présent, & toujours ailleurs que dans l'endroit où l'on se trouve, on passe les premières années au milieu d'un tourbillon qui nous dérobe la vue de nous-mêmes & celle de nos devoirs.

Quel prodige, si quelques traits de grandeur d'ame percent alors à travers le chaos des passions! Les jeunes gens

ne font, pour ainsi dire, le bien que par distraction. La légèreté des idées, la véhémence des desirs, l'effervescence des humeurs, mettent toute leur personne en désordre. Ce ne sont que des courses, des Bals, des jeux, des Spectacles, qui les occupent. La vérité leur paroît un ennemi, la sagesse un fardeau, l'étude un tyran. On redoute ses Parents, on déteste ses Maîtres, on tourmente ses Serviteurs, & l'on devient le fléau de soi-même, ainsi que celui des autres. Il n'y auroit qu'une heureuse éducation, qui pourroit réprimer ces malheureuses faillies : mais je ne fais par quelle famille cet art si nécessaire n'est encore qu'ébauché, & comment les Princes mêmes, qui devroient avoir les meilleures instructions, & faire l'apprentissage de toutes les misères de la vie, sont pour l'ordinaire abandonnés à l'ignorance & à la flatterie. On les encense, tandis qu'il faudroit les humilier.

on les loue , tandis qu'il faudroit les corriger ; on les endort , tandis qu'il faudroit les réveiller.

Telle est la faison de cette jeunesse , qui , comme un Eté brûlant , nous consume & nous dévore , jusqu'à ce que les affaires venant à succéder aux plaisirs , l'ambition s'empare du cœur & le tyrannise. Alors les inquiétudes commencent , les embarras se multiplient , & il n'est plus question que de s'arranger sur cette terre avec les mêmes précautions que si l'on étoit éternel. La fortune devient l'idole qu'on adore ; l'argent , le bonheur qu'on poursuit. Tout se réunit vers ce double objet , qui inspire les ruses , les intrigues , les feintes , & souvent les forfaits. On n'aperçoit que des intérêts & des honneurs , on se marie par cupidité , on se place par orgueil , & l'on ne pense qu'à bien nourrir son corps , le bien loger , & le bien vêtir. Il ne s'agit point d'a-

nalyser le cœur des hommes, pour les deviner à cet égard ; le tableau que nous faisons, est leur propre portrait. L'imagination, la mémoire, la volonté, ne roulent que des affections & des idées qui se rapportent à une vie toute sensuelle. Le sommeil même ne les distrait pas de cette agitation ; car c'est alors qu'ils rêvent avec effort, & que leurs songes retracent toutes leurs journées.

Notre humanité seroit encore trop bien traitée, si elle n'avoit que ces maux à redouter ; mais les injustices qui nous oppriment, les calomnies qui nous persécutent, les maladies qui nous tourmentent, les tentations qui nous affligent, viennent grossir la chaîne de nos malheurs, & nous réduire à la plus dure captivité. Ce ne sont que des périls de la part des voleurs, de la part des ennemis, de la part des faux amis, & de la part de nous-mêmes. Il seroit

ble que toutes les créatures s'arment pour nous perdre : l'insecte distille son poison, & la rose même déploie ses épines. Si nous marchons au milieu des Villes, si nous habitons les forêts, si nous parcourons les mers, les dangers se succèdent, pour ainsi dire, & tout au moins la peur nous trouble & nous déconcerte.

Telle est la vie présente, où tout paroît riant au premier aspect, & dont il ne résulte que des angoisses, des douleurs & des calamités. Cependant nous n'avons détaillé ni les misères du pauvre, ni les maladies auxquelles est exposée notre triste humanité. Il faudroit descendre en ces chaumières où languissent la plupart des hommes, & se transporter dans ces hôpitaux où l'on ne repousse la mort qu'à force de médicaments & d'opérations pires que la mort même. Quelles horreurs ! quelles images ! Ne vérifient-elles pas les

paroles de Job, qui appelle notre vie un combat continuel ? Nous n'avons pas besoin d'interroger nos peres pour apprendre nos malheurs ; ils existent en nous , & autour de nous , de maniere à nous avertir sans cesse de leur funeste impression. Chacun , en s'avouant mécontent de son sort , nous instruit qu'il n'y a point d'état où l'on n'éprouve des disgraces & des chagrins. Les riches sont dévorés par un ver intérieur , & les indigents par la faim ; les grands sont consumés par l'ambition & l'ennui , & les petits dépouillés par l'injustice & foulés par l'orgueil. Que de troubles domestiques en nous-mêmes , & dans nos maisons ! Que d'alarmes causées par la mort de nos amis , ou par leur absence ! Que de sentiments d'anthipatie , qu'il faut étouffer ! Que de mouvements de colere , qu'on doit réprimer ! Que de mauvaises pensées , qu'il est né-

cessaire de dissiper ! Les heures ne se succèdent, que pour nous transmettre à chaque minute de nouvelles inquiétudes & de nouveaux chagrins.

Sans doute on succombe à ces maux, où l'on vit en être qui végète, si la grandeur d'ame, que la Religion seule peut inspirer, ne vient nous prévenir & nous éclairer. Alors nos malheurs se changent en épreuves, & nous les chérissons comme des occasions de mériter l'éternelle félicité. Notre existence n'est réellement supportable, qu'autant que nous espérons une nouvelle terre & de nouveaux cieux. Nous sentons que notre esprit immortel a droit d'attendre une autre perspective que des fleurs qui se fanent, des astres qui s'éclipsent, & des corps qui dépérissent. Qu'est-ce qu'une vie toute concentrée dans le sphere de cet Univers, où chaque objet nous pique en nous caressant ? Il faut en sortir comme d'une

prison , & s'élançer dans les espaces immenses qui absorbent toute idée de la matiere. Je sens que l'entreprise est difficile, puisqu'il y a si peu d'ames qui s'élèvent; mais cependant on ne triomphe qu'à ce prix des douleurs & des revers.

La plupart des hommes équivoquent sur le mot de vie. Ils entendent par ce terme la jouissance des plaisirs criminels , qu'on peut dire une véritable mort. On ne respire, comme être raisonnable, qu'autant qu'on fait usage de la faculté de penser , & qu'on l'emploie à se connoître & à se spiritualiser. Les instants qui composent notre vie coulent avec une telle rapidité , que , si nous ne travaillons à arracher quelque chose à ce temps qui nous ravit tout, nous végétons à la maniere des animaux. Nous ne sommes qu'un point dans l'étendue des siècles, & un point qui va tout-à-l'heure être effacé, tandis

que notre esprit doit durer autant que l'Eternité.

C'est donc bien à tort qu'on fait une idole de son corps, & qu'on le traite comme le mobile de notre existence; lui, qui chaque année dépérit, jusqu'à ce qu'il devienne squelette. Il suffit de fixer la vieillesse, pour connoître toute sa fragilité. Ce ne sont plus alors que des organes usés, des ressorts rouillés, des fibres mortes, qui engourdissent l'esprit, & qui semblent le dépouiller de son imagination & de sa mémoire. Le spectacle d'un vieillard dont l'ouïe, la vue, l'odorat, s'anéantissent, & ne présentent à nos yeux qu'un tronc desséché & qu'un sépulchre mouvant, est le coup d'œil le plus affligeant pour l'humanité. On n'apperçoit plus qu'une ombre plaintive, qui reconnoît à peine ses meilleurs amis, qui s'égare dans des questions inintelligibles, & qui paroît vouloir inutilement raccrocher un reste

de vie qui s'enfuit. Il faut mourir jeune, ou éprouver une pareille situation. Chaque instant nous retranche une partie de nous-mêmes ; mais nous croyons cette vie sans bornes, parce que notre imagination & notre vanité vont plus loin que nous.

Si les hommes voyoient en naissant le tableau des misères auxquelles ils seront exposés , ils voudroient rentrer dans le néant d'où ils sortent. L'Ambitieux n'appercevrait qu'avec effroi les peines, les souplesses, & les indignités qui doivent être les véhicules de sa grandeur ; le Savant se décourageroit, à l'aspect des fatigues & du peu de fruit que lui donneront ses recherches & ses veilles ; le Politique frémiroit en considérant sa carrière épineuse, où chaque pas peut occasionner sa chute, & où chaque projet, quoique souvent inutile, coûte une application & des sueurs infinies ; le Conquérant apprendroit

qu'il n'a droit d'attendre qu'une gloire fort incertaine, après des combats & des périls de toute espece; le Voluptueux lui-même sentiroit que ses plaisirs, qui paroissent si rians & si commodes, doivent l'accabler de remords ou de maladies, le dépouiller de sa réputation, & peut-être de ses biens; le Courtisan rougiroit de voir ses fades adulations récompensées par des revers, ou par une prospérité que le Public auroit en exécration. Le Monarque enfin, encore plus effrayé que tous les autres, redouterait le terrible fardeau de ses embarras & de ses devoirs, ainsi que le compte formidable qu'un Souverain est obligé de rendre au Tribunal du Juge universel. Il n'y auroit que l'homme dont la Religion devoit faire l'étude & les délices, qui se résoudroit volontiers à vivre pour mériter, & pour se préparer par la Foi à jouir éternellement de Dieu.

Mais pourquoi ces vérités , qui nous allarmeroient dans cette supposition, nous échappent-elles parce qu'elles sont réelles ? On ne connoît les peines , que lorsqu'on en a fait l'essai ; cependant il n'en sera pas moins certain que toute vie n'est qu'une succession de maux, & qu'on ne peut en triompher que par la grandeur d'âme. La difficulté consiste à l'acquérir , puisqu'on n'y parvient qu'en se dépouillant de tout orgueil & de tout attachement aux vanités du siècle. Je voudrois donc que les hommes s'accoutumassent de bonne heure à peser en eux-mêmes toutes les choses qui les occupent ou qui les amusent, & à les évaluer, non selon le goût du monde , mais selon l'ordre immuable de la raison. Je voudrois qu'avant d'agir on prévît toujours la fin de chaque action , & qu'on ne manquât point de s'examiner sur l'emploi du temps, & sur le genre des études ou des affaires.

Je voudrois qu'on se convainquît intimement que nous ne sommes nés que pour la vérité, & pour faire du bien; que c'est se dénaturer, que de mépriser ses freres; & qu'il n'y a d'homme magnanime, que celui qui met toute sa confiance en Dieu.

Lorsqu'on se repose sur les honneurs, on ne s'accroche qu'à des objets terrestres, & conséquemment périssables, puisque la terre elle-même peut manquer; mais lorsqu'on se confie dans l'Etre qui étoit avant la création du monde, & qui subsistera après sa destruction, on a l'Eternité même pour appui. Cette idée seule doit réveiller toute notre raison, & nous engager à oublier tout-à-l'heure ce que nous avons estimé jusqu'ici, & à prendre un noble essor qui nous dégage de nos liens charnels. On n'est esclave du monde, que parce qu'on rampe. Je sais que notre manière de vivre dépend

en quelque sorte des personnes que nous voyons , des amitiés que nous formons , des Pays que nous habitons , en un mot des événements & des circonstances ; mais dans quelque position qu'on se trouve , l'ame a toujours des ressources pour s'étudier & pour s'élever. On ne doit jamais abandonner au Public qu'une partie de soi-même , autant qu'il en faut pour cultiver la Société.

La plupart des hommes , loin d'observer ces préceptes , profanent leur propre vie , ou plutôt en font une espèce de mort. Ils n'ouvrent , ni leurs oreilles , ni leur cœur , aux vérités que la Religion expose. Pourvu qu'ils jouent , qu'ils disputent , qu'ils cabalent ou qu'ils rient , qu'ils trompent ou qu'ils critiquent , qu'ils dorment ou qu'ils mangent , ils sont enchantés de leur existence , & se croient nés pour les plus grandes choses. On a perdu la

suite

fuire de ces jours pleins qui illustrerent nos Peres , & qui nous ont procuré des Ouvrages merveilleux, où l'ame, route invisible qu'elle est , se fait voir à chaque page. Le temps constitue la vie présente, & il n'y a rien dont on abuse avec moins de scrupule. Nous ne pensons pas qu'en disposant des heures comme nous voulons, il en vient une qui dispose de nous à son tour, & nous efface pour jamais du nombre des vivants.

Il faudroit souvent nous représenter ce dernier instant, & penser qu'alors il nous sera égal d'avoir vécu d'une manière obscure ou brillante, d'avoir eu des talents, ou de n'avoir rien su. Tout ce qu'on fait par ostentation n'aboutit qu'à quelques épitaphes plus ou moins belles qui décorent un triste tombeau, c'est-à-dire, à quelques syllabes que le temps anéantit. Si ces vérités faisoient les hommes, la grandeur d'ame

s'élèveroit sur les débris de ce faux héroïsme qui les éblouit. Ils ne verroient rien de grand que ce qui ne doit jamais finir, & conséquemment ils deviendroient grands eux-mêmes. Rien de plus magnanime que de vivre en Philosophe Chrétien, qui dépouille l'Univers de tout le faux clinquant dont nous l'avons revêtu, & qui n'apperçoit que la main invisible du Créateur. Nos jours se passent à vernir des objets frivoles, & à nous contempler dans notre propre ouvrage. Delà naissent de petites idées, de petites manieres, & de petits sentimens, qui nous courbent vers la terre, & nous empêchent de nous élever. Je suis toujours fâché, quand je lis les révolutions de la vie humaine, de ne trouver de siècle en siècle que quelques âmes qui se dégagent de la matiere, & qui percent les nuages de la cupidité.

Un jour devoit instruire l'autre, se-

lon le langage de l'Ecriture ; & l'on voit, au contraire, que plus le monde avance en âge, & plus il devient frivole. On n'avoit point senti jusqu'ici cet amour excessif pour les bagatelles , qui nous énerve & qui nous perd. Les grands Hommes furent toujours rares ; mais les personnes futiles n'étoient pas si communes. On se soutenoit, en quelque sorte, entre le rampant & le sublime ; mais aujourd'hui l'on se décide avec une espece de fureur pour tout ce qu'il y a de plus puérile. L'ame est obligée de s'oublier pour un son, une couleur, un parfum, qu'on admire comme son être, & la vie s'abrutit sous l'empire des sens. Cependant il n'y a pas d'instant où la Providence ne nous avertisse, d'une maniere frappante, de la caducité des choses humaines. Ici les revers accablent, là les maladies consumment ; ici la peste dévore, là le feu réduit en poudre : les uns périssent par

les flammes, les autres au sein des eaux; ceux-ci s'abandonnent au désespoir, ceux-là s'égarent dans les plus affreux déserts : & peut-être apprendrons-nous au premier jour que tous ces malheurs arrivent actuellement. Sans la distance des lieux, nous saurions à chaque minute les révolutions les plus funestes; nous saurions qu'on vole, qu'on trahit, qu'on assassine, qu'on égorge presque à toute heure, & que la terre s'entrouvre sans interruption pour engloutir les dépouilles de notre humanité.

Quel affreux tableau! mais qu'il est ressemblant! Oui, voilà cette vie qu'on conserve, qu'on estime, & qu'on chérit comme la suprême félicité. On a beau savoir qu'une seconde suffit pour la dissiper; on s'appuye sur elle avec une assurance inébranlable. Nos jours, quoiqu'entrecoupés de malheurs, de remords, & de sanglots, s'offrent à nos regards sous une forme séduisan-

te, & nous les croyons les messagers du bonheur. Combien la grandeur d'ame n'est-elle pas nécessaire pour dissiper ces illusions, elle qui naît du sein même de la vérité, & qui ne s'occupe que des moyens d'y retourner! Elle nous transporte en idée dans cette région intellectuelle où il n'y a qu'un jour éternel sans crépuscule & sans nuit, & alors nous nous détachons tout naturellement des objets terrestres.

Mais il est impossible d'acquérir cette grandeur d'ame dont nous parlons, si nous ne choisissons un état relatif à nos talents & à nos goûts. Le sort de notre vie dépend de notre vocation. Un Pere est tyran, lorsqu'il ose en disposer contre notre volonté. Les Cloîtres n'ont de mauvais Religieux, les Cours de mauvais Ministres, les Villes de mauvais Juges, que parce qu'on prend des Emplois auxquels la Providence ne nous a point destinés. Chaque planete

roule dans sa sphere, & chaque homme doit vivre dans la condition qui lui est propre. Si le soleil passoit à la place de la lune, l'Univers deviendrait cahos ; de même que la Société se trouve en désordre, depuis que le caprice ou l'intérêt décident de la vocation. On devrait fonder son cœur, & l'on ne s'attache qu'à la superficie des choses ; on devrait interroger son ame, & l'on ne consulte que les sens ; on devrait essayer ses forces & sa capacité, & l'on n'étudie que le plaisir, dont on fait aujourd'hui un système de conduite & de Philosophie.

Tous ces maux viennent de ce que notre vie extérieure contredit perpétuellement la vie intérieure. C'est un combat entre l'ame & les sens, qui blesse la raison. Il faut exister en soi, & hors de soi, de manière à pouvoir être tout à la fois sur la terre, & au Ciel. Nous trouvons le Ciel en nous-mêmes, lorsque nous savons habiter avec nous ; car

c'est là que l'impression de la Divinité se fait sentir. Qu'il est triste de ne vivre qu'à l'aventure, & de voltiger d'objets en objets, pour s'accrocher en quelque sorte à des frivolités ! Ainsi l'on voit naître des plantes au hasard, & s'attacher aux premiers arbres qu'elles rencontrent.



CHAPITRE XX.

De la Vie future.

L'Immenfité de Dieu même, qui n'a ni lieu, ni limites, & qu'on ne peut comprendre parce qu'elle est au-deffus de toute compréhenfion, devient le féjour immortel des ames indeffruftibles. Il faut, pour en avoir quelqu'idée, oublier tout ce qu'il y a de plus merveilleux dans cet Univers, & fe furmonter foi-même, puisque l'œil n'a jamais vu, l'oreille n'a jamais entendu, ni le cœur de l'homme compris, ce que Dieu réfèrve à fes Elus. Là ce ne font plus ces penfées qui, quelque sublimes qu'on les fuppoſe, ont toujours quelque défectuoſité; mais des productions d'un eſprit épuré, ſanctifié, & dont la capacité ſe trouve toute remplie de la Divinité: là ce ne font plus ces ſentiments

que l'amour-propre ou l'intérêt rendent toujours imparfait; mais des affections qui deviennent en quelque sorte infinies, à raison de leur grande intimité avec l'Etre des êtres. Ainsi les fleuves vont s'unir à la mer, & former ce vaste océan qui remplit l'Univers de son bruit & de sa majesté.

J'ai besoin d'appeller ici toute la grandeur d'ame que les hommes peuvent acquérir, pour exprimer cette vie future dont l'espérance étend nos desirs, dissipe nos afflictions, & consacre nos travaux. En vain les Poètes & les Orateurs ont souvent entrepris de nous dépeindre la Jérusalem céleste; en vain ils ont animé les étoiles & les fleurs pour nous en tracer une magnifique copie: ce n'est qu'une ébauche informe, & tout-à-fait incapable de nous en donner une juste idée. Comment, en effet, nous représenter un séjour où tout est lumière; & où il n'y a ni lune, ni soleil : un

O ;

Royaume où tout est harmonie & magnificence; & où il n'y a ni instrument, ni décoration : un jardin où coulent des torrents de volupté; & où il n'y a ni terre, ni eau : une Cité dont les portes s'ouvrent & se ferment; & où il n'y a ni barrière, ni limite : un Trône d'où il sort des éclairs, des tonnerres, & des voix; & où il n'y a que des purs esprits? Il n'appartient qu'à Dieu comme source de tout bonheur & de toute beauté, & comme Être immense & tout puissant, qui se communique comme il veut & quand il veut, d'opérer de pareils prodiges, & de faire sentir éminemment à nos âmes une portion de sa félicité, quoiqu'elle soit indivisible.

Si les Livres les plus divins & les plus sublimes, tels que l'Apocalypse, dont les éclairs aveuglerent l'esprit de *Newton* même, nous décrivent la vie future comme un ciel de jaspe & de saphirs, où comme une Ville environ-

née de murailles d'or le plus pur, ce n'est que pour s'accommoder à notre foiblesse. Tous les objets matériels disparaissent à la mort, & les âmes, transformées dans celui qui est la lumière du monde, ont pour habitation l'essence même de Dieu. *Comme mon Pere est en moi, & moi en mon Pere, dit Jesus-Christ, mes Disciples seront de même un en nous, afin qu'ils aient la plénitude de ma joye.*

Elevons nos esprits à la suite de ces magnifiques paroles, & tâchons, s'il est possible, d'entrevoir quelque rayon de ces clartés célestes, qui font les délices des Saints; nous en serons bientôt remplis, si nous préférons cet immense bonheur à tous les biens temporels. Cette vie n'est que l'enfance de notre être, & comme une nuit obscure dont tous les plaisirs ne sont que des songes passagers : mais la vie future nous embellira des traits de la vérité même ; &

il n'y aura pas jusqu'à nos corps, qui par la fuite deviendront incorruptibles & radieux, pour participer à la gloire de l'âme. Oui, les Bienheureux absorbés en Dieu, & toujours avides de son amour, quoique toujours pleinement rassasiés, désireront & jouiront. Quelle extase ! On possédera celui qui possède tout, on existera dans celui par qui tout existe, on s'élèvera jusqu'à celui qui est au-dessus de toute élévation.

Mais tout ce que nous pouvons dire n'est qu'une ombre de la vie future, où notre humanité, transformée de manière à exprimer la Divinité même, goûtera une félicité immense qui cause à chaque instant les mêmes joyes & les mêmes ravissements que si elle augmentoit. Dieu nous invite par la voix des inspirations, des bons exemples & des instructions, à regarder continuellement ce Ciel tout spirituel, qu'on peut appeller l'élément des âmes ; &

insensés, nous perdons nos jours à contempler de la poussière, ou à nous enfoncer dans la boue ! Cependant, si le firmament, enrichi de ses étoiles, nous paroît un objet aussi magnifique ; que sera l'Être immortel, qui peut tirer quand il veut des trésors de sa toute-puissance des millions de mondes nouveaux ?

Le Dieu dont nous devons jouir, & qui doit se donner à nous d'une manière ineffable, n'est ni ce Dieu des Païens, qui avoit des vices & des passions ; ni ce Dieu des Spinosistes, qui n'existe que dans les éléments ; ni ce Dieu de nos Philosophes modernes, qui, semblable aux idoles, demeure éternellement sourd & muet, & ne s'enbarrasse ni de punir le crime, ni de récompenser la vertu : mais le Dieu trois fois Saint, qui révéla sa gloire à Abraham, ses Loix à Moïse, & qui, après nous avoir parlé par des Prophetes, a daigné nous par-

ler par son propre Fils. C'est le Dieu qui touche les montagnes & les dissipe en fumée, qui fond les rochers dans des sources d'eaux vives, qui se promene sur les ailes des vents, & qui répand sur la terre ces couleurs qui nous ravissent, ces odeurs qui nous embaument, ces saveurs qui nous parfument. C'est le Dieu qui tonne dans les cieux, & qui ébranle la terre jusques dans ses fondements; qui connoît toutes les étoiles, & qui les appelle par leurs noms; qui souffle, & qui tarit le gouffre immense des mers; qui donne le mouvement à la moindre feuille, & la nourriture aux plus vils insectes. C'est le Dieu qui fait marcher la mort devant lui comme l'exécutrice de ses vengeances, qui brise les mauvais Rois dans le jour de sa colere, & qui peut, d'une seule parole, faire rentrer l'Univers dans le néant d'où il l'a tiré. C'est le Dieu qui enivre les Saints d'un torrent

de délices, & qui les reçoit dans ses Tabernacles éternels ; tandis qu'il tient des abymes toujours ouverts , où la Justice dévore les pécheurs , sans jamais les antéantir. C'est le Dieu dont les miséricordes ne peuvent s'épuiser , qui pardonne toutes nos offenses , & guérit toutes nos langueurs ; qui nous arrache des portes de la mort , & nous rajeunit comme l'aigle ; qui remue actuellement mes doigts , qui me fait respirer , & qui interceptera cette respiration quand il le voudra.

L'homme, vase d'argile, pouvoit-il espérer une communication aussi intime avec un Etre aussi incompréhensible & aussi puissant ; & n'avons-nous pas droit de dire que réellement on se moque de notre ame , lorsqu'on ose placer sa grandeur dans la conquête de quelques Provinces , ou dans la jouissance de quelques honneurs ? La seule vie future peut satisfaire nos desirs tou-

jours renaissants. Dieu seul est le centre du repos universel où toutes les créatures doivent tendre , si elles ne veulent pas rester indigentes , expatriées , & livrées au désespoir. L'homme ressemble à ces modifications qui ne sauroient subsister sans sujet : il s'anéantit , pour ainsi dire , sitôt qu'il ne s'attache pas à l'Etre Créateur dont il emprunte tout ce qu'il est.

Mais quand même la vie future ne feroit que le dépouillement de nos infirmités , & qu'on n'y auroit pas d'autre consolation que celle de ne point souffrir , & de respirer loin des fraudes , des parjures & des calomnies , on devroit desirer avec toute l'ardeur une si heureuse situation. Combien de fois n'avons-nous pas gémi des scandales & des maux qui coulent dans cette vallée de larmes avec impétuosité ! Combien de fois n'avons-nous pas désiré d'arrêter ce torrent qui trouble

la paix, qui ravage les consciences, & qui répand de toutes parts la désolation & l'effroi! Mais le bonheur que nous espérons va bien plus loin, puisqu'il n'a point de bornes; tout ce que notre imagination peut se feindre de plus admirable & de plus heureux, n'est que comme une goutte d'eau en comparaison des mers. Saint Paul lui-même, quoiqu'il n'avoit été ravi qu'au troisième Ciel, avoue que toutes les facultés humaines sont incapables de se représenter le séjour des Bienheureux. Ne désirerons-nous pas, après un tel récit, de sortir de la prison de notre corps, & de briser les liens qui nous retiennent dans cette vallée de larmes? La terre est cet exil dont parle le Prophète, & où l'on ne peut chanter le Cantique du Seigneur sans alarmes & sans distraction. Les Juifs, assis sur le bord des fleuves de Babylone, répandoient autrefois des pleurs au souve-

nir de Sion , suspendoient en signe de deuil leurs harpes aux saules , & répétoient sans cesse le nom de leur chere Jérusalem ; & nous , quoique Chrétiens , nous oublions l'habitation de Dieu même , qui doit être la nôtre , pour nous livrer à des Concerts profanes qui flattent nos sens & réveillent nos passions. Il n'y a pas jusqu'au son des cloches que nous n'ayions pour ainsi dire en aversion , parce qu'au lieu de nous convoquer à des bals & à des festins , elles nous appellent à des exercices de Religion , & nous avertissent de cette vie bienheureuse qui nous attend.

Cependant il faut nous résoudre à des consolations infinies , ou à des tourments éternels. L'arrêt est prononcé : & ni nos Dissertations en Poésie , ni nos Epigrammes en prose , ne pourront l'annuller. Un Etre éternel récompense , ou punit , d'une manière éternelle ; & ce n'est pas avoir idée de

Dieu, que de le supposer moins juste que miséricordieux. Toutes ses perfections sont également infinies. Mais comme ce n'est pas vivre, que de souffrir à jamais, nous n'envisageons la vie future que sous l'aspect d'un bonheur inexprimable. Toute ame qui en jouit est dans sa suprême grandeur, puisqu'une créature ne peut arriver à rien d'aussi grand que la possession d'un Dieu. Quelle est la gloire du monde, qu'on oseroit comparer à celle-ci ? & quelle doit être notre honte, de ne pas nous élever de degré en degré, jusqu'à la sublimité d'un Ciel sans éclipse & sans nuage ! Nous n'aimons qu'une basse vanité, puisqu'au lieu de mettre notre honneur dans notre immortalité, nous le plaçons dans des choses qui n'ont qu'une existence momentanée.

On ne peut penser au séjour des Bienheureux, sans se rappeler cette multitude innombrable d'esprits, qui, depuis

Adam jusqu'à nous , ont mérité par leurs bonnes œuvres la céleste Patrie; & sans reconnoître que Dieu , dont la toute puissance est incommensurable , a bien pu créer d'autres espaces que cet Univers exposé sous nos yeux. Où sont en effet ces intelligences dont la terre a englouti les corps ? Elles vivent d'une vie toute merveilleuse ; mais nous ne savons, ni où, ni comment. Dieu, qui les tient dans ses secrets éternels, nous ouvrira bientôt ce sanctuaire impénétrable à nos sens, & nous nous trouverons avec les Justes de tous les siècles. C'est là que chacun, selon la capacité de son être, boit, pour ainsi dire, à longs traits une sainte & inaltérable volupté ; & que Dieu , par une communication ineffable, révèle à ses Elus les vœux que nous leur adressons. Il les revêt de sa lumière & de son incorruptibilité; & dans de continuelles extases que nous ne pouvons nous imaginer, il les nour-

rit de lui-même, & rend leur ame toute céleste. Si jamais nous avons senti ces heureux moments où l'homme, tout esprit, oublie son propre corps, ne tient plus à la terre, & s'abyme dans le sein de l'Eternité; ce n'étoit qu'une goutte de ce torrent immense qui enivre les Saints, & que la grace divine faisoit distiller jusqu'au fond de nos cœurs.

Il n'y a ici ni enthousiasme, ni imagination; tout est merveilleux, & tout est vrai: de sorte que je dois bien plutôt me plaindre de la lenteur de mon esprit, que de sa vivacité. C'est dans les Prophetes qu'on trouve ces traits lumineux qui peuvent réveiller l'idée du Ciel. Pleins d'une ardeur divine, ils décrivent en caractères de feu la charité qui embrase les Bienheureux & qui les vivifie, de même que la flamme épure les métaux. La mort, comme le prélude de ce bonheur, doit sans doute nous être précieuse, & il n'y a rien que nous

ne devions tenter pour mourir chrétiennement. Laissons l'impiété s'applaudir d'une fin semblable à celle des bêtes, & se rire des saints desirs du Juste : les Incrédules ont leur terme, & toute leur audace viendra se briser contre le doigt qui soutient le monde, qui creuse les abîmes, & qui arrête l'impétuosité des vents & des mers.

On ne sauroit croire combien l'espérance de la vie future éteint les passions, & comme elle nous excite à la pratique des vertus. C'est elle qui encourageoit les Martyrs au milieu des flammes, qui fait trouver de la consolation dans les pleurs, & qui imprime à l'ame cette grandeur que tout l'héroïsme profane ne sauroit atteindre. Jean Casimir, Roi de Pologne, eût-il quitté sa Couronne d'une manière aussi admirable, si la vie future ne l'eût touché ? Il suffit de rapporter les paroles de son abdication, pour connoître la sublimité des motifs

qui animent le Chrétien. Voici comme il s'exprime : *Je quitte enfin ma Couronne que les hommes estiment tant, & je choisis pour Trône six pieds de terre qui vont me réunir à mes Peres. Je descends du faite des bonheurs, pour rentrer dans la foule. De Souverain que j'étois, je deviens Sujet; & je m'enfuis dans la retraite, où je porte mon Peuple dans mon cœur, & où je ne cesserai de prier & de méditer pour que Dieu lui donne un digne Monarque.* Ou c'est ici la vraie grandeur, ou il n'y a jamais rien eu de grand dans l'Univers. Les hommes les moins sensibles à la vie future ne pourront s'empêcher d'admirer ce trait d'héroïsme, parce que la vertu seule a des caractères qui la rendent précieuse à ses ennemis mêmes. Rien de plus heureux que les Empires où les Monarques agissent en vue de l'Eternité : ils sont l'œil de l'aveugle, le pied du boiteux, le pere de

l'orphelin ; ils ne consentent à la guerre, que lorsqu'il s'agit de révéndiquer leur bien, ou de désarmer des ennemis dangereux ; ils méditent, ils prient, & ils ne regardent leur couronne que comme un fardeau , jusqu'à ce qu'ils obtiennent celle que Dieu réserve à ses Bien-aimés.

Nous devrions souvent nous demander à nous-mêmes pourquoi nous vivons ; & cela nous apprendroit que nous ne sommes dispersés sur cette terre, que pour mériter une vie bien plus heureuse & bien plus sublime. Car s'il suffisoit de végéter comme les arbres, ou d'exister comme le quadrupede, la raison nous seroit entièrement inutile : mais elle nous est donnée pour agrandir notre être, & pour l'exalter. On vient à bout d'élever l'ame en épurant ses pensées, & en s'excitant soi-même à la contemplation des beautés invisibles. Quels efforts David ne fait-il pas, lorsqu'il

lorsqu'il veut s'élancer vers Dieu ! Tantôt il invite jusqu'aux abîmes à bénir le Seigneur , & tantôt il se livre à de saints transports qu'on peut appeller un raisonnable & sublime délire.

La grandeur d'ame, telle que nous l'avons expliquée dans tout cet Ouvrage, n'est donc que l'apprentissage de la vie future. Tout retentit là, quand on se connoît; & l'on ne se connoît, que lorsqu'on aime Dieu. C'est cette science, que saint Augustin appelle la science universelle. Il y a plusieurs moyens d'arriver à la vraie grandeur; mais ils se réunissent, sitôt qu'il s'agit de la fin. On doit toujours retourner au principe dont on émane. L'homme est un spectacle divin, quand il s'oublie lui-même pour n'envisager que le Ciel. Les Héros profanes n'ont qu'un temps, & les vrais Chrétiens ont toute l'Eternité.

Le rien n'étant capable de rien, la créature ne peut faire des actions hé-

P

roïques qu'autant qu'elle s'attache au Créateur. Les exploits des mondains éblouissent, mais ils n'éclairent pas. C'est une grande bassesse que de désirer quelque chose de moins que Dieu, & la plus grande ambition consiste à pouvoir lui plaire. Nous n'avons été formés, ni pour composer des Livres, ni pour enfanter des projets, ni pour remporter des victoires, ni pour imaginer des systèmes; mais pour acquérir une éternité de bonheur : & si l'on écrit, ou si l'on combat, ce ne doit être qu'en vue de cet objet.

Ouvrons les Cieux par les efforts de la Foi, & nous ne douterons plus de la grandeur d'une ame qui ne s'exalte qu'en Dieu. La mort dévore les triomphes de l'Impie, & la Religion éternise ceux du Chrétien. C'est sur les débris de l'orgueil, qu'un esprit immortel doit s'élever. Toutes les victoires les plus éclatantes ne valent pas l'honneur de

se vaincre soi-même. Que sert de commander à des Soldats , si l'on ne fait pas imposer silence à ses propres passions? L'ame est Roi chez le Sage qui connoît le prix de son être, & qui tient ses desirs & ses sens au-dessous de la raison.

Nous finirons cet Ouvrage ainsi que nous l'avons commencé , c'est-à-dire, par des paroles tirées de l'Oraison funebre du grand Turenne. Voici comme Fléchier peint ce Héros: "C'étoit,
„ dit-il , dans les occasions les plus
„ éclatantes, que, se dépouillant de lui-même, il renvoyoit toute la gloire
„ à celui à qui seul elle appartient légitimement. S'il marche , il reconnoît que c'est Dieu qui le conduit &
„ qui le guide; s'il défend des Places, il fait qu'on les défend en vain, si Dieu ne les garde; s'il se retranche, il lui semble que c'est Dieu qui fait
„ un rempart pour le mettre à couvert

„ de toute insulte; s'il combat, il fait
„ d'où il tire toute sa force; & s'il triom-
„ phe, il croit voir dans le Ciel une
„ main invisible qui le couronne.

C'est ainsi que la vraie Grandeur
d'Ame s'annonce; & il n'y a que celle-
là qui triomphe des événements, qui
nous élève au-dessus de nous-mêmes,
& qui mérite une admiration univer-
verselle & durable.

F I N.

874171

A. Rosenthal Ltd.

13. 6. 1988

[ZAH.]



